BLIOTECA NAZ
110
B
15
NAPOLI

110 83
B N.
15. 30

~~XXIV D 66~~
XXXV G 13

LES FASTES D'OVIDE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

LES FASTES D'OVIDE.

TRADUCTION EN VERS,

PAR F. DE SAINTANGE.

A PARIS,

Chez Gabriel Dufour et Compagnie, libraires, successeurs de Tourneisen fils.

1809.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

1804.

Au grand Germanicus, le héros de son âge,
Ovide, en son exil, dédia son ouvrage.
L'olive de Minerve et le laurier de Mars
Se mêlaient sur son front à la palme des arts:
Adoré dans son siècle, à la cour, à l'armée,
Le temps a d'âge en âge accru sa renommée.
Il savait tour à tour, dans les camps, au sénat,
Régir et calculer les forces de l'État.
Il commandait la paix, et disait à la terre:
La guerre punira ceux qui veulent la guerre.
Son nom, dans les palais et sous les humbles toits,
Était béni du pauvre et respecté des rois.
A ce nom s'attachaient la gloire, la puissance,
Et l'amour, et les vœux de la reconnaissance.

O vertus! devait-il mourir empoisonné,
Par l'envie et Pison dans sa fleur moissonné?
Tel fut le prince à qui le chantre de Sulmone
A consacré ses vers; et son ombre m'ordonne
D'en présenter l'hommage au héros des Français.
Sous ton auspice heureux quel serait leur succès,
Si, comme on y verra ton image fidèle,
J'avais pu dans ma langue égaler mon modèle?
Le héros qu'il chanta te ressemble si bien,
Qu'en lisant son éloge on croit lire le tien;
Et l'admiration, entre vous deux égale,
Des siècles reculés rapproche l'intervalle.

Le Nil te fut soumis; et l'aigle des Germains
Crut voir à Marengo l'aigle des vieux Romains.
L'Europe est en repos; tu dis à l'Angleterre:
La guerre punira ceux qui veulent la guerre.
Oui, tu sauras punir ses complots assassins;
La mer qui la défend, soumise à tes destins,
Sur ses bords odieux portera la vengeance.
Que de prospérités ne te doit pas la France!
Tu lui rends et le calme, et des lois, et des mœurs,
Et sa religion, besoin sacré des cœurs.

L'étude ouvre partout une école où l'enfance
Vient de ses fruits heureux recevoir la semence.
Conquis par tes exploits, les chefs-d'œuvres des arts
De l'élève et du maître instruisent les regards.
Des canaux sont creusés, de nouveaux ponts s'élèvent,
Et du Louvre imparfait les portiques s'achèvent;
Et pour d'autres travaux des plans sont préparés,
Monumens qui seront encor plus admirés.
De ton activité l'ardeur infatigable
A tout applique un soin et divers et semblable.
Par le bien que tu fais tu mesures le temps:
Titus perdit un jour, tu ne perds point d'instans.
Tu fis des souverains: tu méritas de l'être;
Le Français, peuple-roi, t'a voulu pour son maître.

AU TRADUCTEUR D'OVIDE.

Par J.-F. BARRIÈRE, *son élève.*

Copiste original, digne émule d'Ovide,
Tu suis, à pas égaux, les traces de ton guide.
Ovide tout entier, par ton art reproduit,
Semble être, sous ton nom, par Ovide traduit.

PRÉFACE.

Les Fastes d'Ovide ne sont autre chose que le calendrier des Romains, mis en vers. Ce poëme est divisé en douze chants, qui répondent à chaque mois de l'année, telle qu'elle fût fixée et réglée par Jules-César, d'après les supputations astronomiques les plus exactes du cours du soleil. Il ne nous reste que les six premiers : soit que, dans l'exil où Ovide composa ce poëme et où il termina sa vie, il n'ait pas eu le temps de compléter son année; soit que les six derniers aient été perdus par le malheur des temps. Dans l'un ou l'autre cas, on ne peut trop regretter qu'un ouvrage si beau, et si rempli d'érudition, soit demeuré imparfait.

L'ordre des jours, dans l'année romaine, était marqué sous la division générale de jours fastes et néfastes, permis et défendus, c'est-à-dire, de jours des-

tinés aux affaires publiques et particulières, et de jours consacrés aux féries et au repos. L'observation régulière des jours permis et non permis était pour les Romains un point de religion qu'ils ne pouvaient négliger sans crime : de-là vient que *fas* et *nefas*, dans les bons auteurs, signifie ce qui est permis ou défendu selon la religion. Comme le plus grand nombre des jours étaient fastes, on appela livre des Fastes le registre où fut consigné ce double ordre des jours. Telle est l'origine de ce mot : telle est sa première acception. Elle devint depuis plus étendue. Les pontifes, auxquels ce livre avait été confié parce qu'il ne renfermait d'abord que l'ordre des fêtes et des cérémonies religieuses, la computation des temps et les observations de la physique céleste, en firent dans la suite le répertoire des faits mémorables et les annales de Rome. S'il s'élevait une nouvelle guerre; si le peuple Romain gagnait ou perdait une bataille;

si quelque magistrat recevait un honneur extraordinaire, comme le triomphe ou le privilége de faire la dédicace d'un temple; si l'on instituait quelque fête; s'il arrivait quelques changemens dans la constitution de l'État, quelque nouveauté, quelque singularité en matière de politique ou de religion, tout s'écrivait sous sa date dans les Fastes, qui devinrent les premiers et les plus authentiques monumens de l'histoire.

C'est ce dépôt précieux dont Ovide s'est emparé, et qu'il a traité sous son double rapport de calendrier et d'histoire. On sent de quelle utilité et de quel intérêt doit être un ouvrage qui fait connaître les antiquités profanes et religieuses d'un peuple dont les lois et les coutumes ont eu tant d'influence sur les institutions et les mœurs des peuples modernes. Sous le rapport de la poésie, ce sujet était un peu sec. Mais le poëte, doué d'une imagination féconde et bril-

lante, a semé sur la route longue et épineuse qu'il avait à parcourir, les fleurs les plus aimables de la poésie. Profondément instruit des usages de son pays et des différens cultes des peuples voisins, il répand sur les stériles indications du calendrier les trésors de l'érudition la plus riche et la plus choisie. Il décrit toutes les fêtes instituées dans chaque mois de l'année, les cérémonies qui les accompagnaient, les jeux publics qui se célébraient, et qui étaient regardés par les magistrats et par le peuple comme des choses sérieuses et importantes. Il remonte à la source du culte, et rapporte les causes historiques ou fabuleuses de toutes les pratiques religieuses. Ainsi les Fastes chantés par Ovide présentent le vaste tableau de la religion romaine, les attributs de ses dieux, les fonctions de ses prêtres, les rites de ses sacrifices, et la série de ses fêtes. La marche des constellations, coïncidant avec les di-

verses époques des solennités de chaque mois, devait entrer dans son plan. Il a chanté les différens points de leur lever et de leur coucher, et les fables dont le génie des poëtes avait orné le système astronomique.

Ajoutez à cela que ce poëme, dédié à Germanicus, est tout plein de la grandeur des Césars. C'est en quelque sorte leur apothéose. Les idées du poëte semblent s'agrandir pour s'élever à la hauteur de leurs destinées. On partage son enthousiasme et ses vœux pour la prospérité de l'empire, de l'empereur et de sa famille. Auguste, devenu seul maître du monde par la bataille d'Actium, ferma le temple de Janus, et fit succéder l'ordre et le repos aux troubles et aux horreurs de la guerre civile. Il fut le restaurateur des temples et du culte public. Germanicus avait soumis la Germanie entière. Pacificateur de l'Orient, ses légions imposaient le repos au monde.

L'hommage qu'Ovide rend aux Césars sous tous ces rapports a pour nous d'autant plus d'intérêt, que par une allusion naturelle et spontanée il s'applique au grand homme qui a mis fin aux crimes et aux désastres de la révolution, écrasé l'hydre des factions, relevé les autels, rendu le calme à la France, et donné la paix à l'Europe.

Le jésuite Rapin ne fait point difficulté de dire que les Fastes d'Ovide sont l'ouvrage du meilleur goût et le plus judicieux de tous ceux qui sont sortis de la plume de ce poëte. Ovide y fait voir qu'il avait acquis cette maturité d'esprit qui enseigne à ne pas tout dire pour ne pas dire trop.

Antoine Godeau, évêque de Vence et de Grasse, de l'Académie Française, a fait sur ce modèle les Fastes de l'Eglise; mais sans succès: le paganisme était plus propre à la poésie que le christianisme. Godeau n'a rien imité du poëte latin; et il ne le pouvait pas. Les mystères de la

religion, ses prophètes, ses saints, ses martyrs, n'ont rien de commun avec les cérémonies et les divinités de Rome idolâtre. Aussi ne parle-t-il de ces divinités profanes que pour dire que leur culte est aboli.

Rome! ne fête plus tes célèbres calendes;
Ne va plus à Janus consacrer tes offrandes.
Janus au double front n'ouvre plus l'an nouveau,
Janus qui de la guerre éteignait le flambeau,
Et ramenait la paix d'olives couronnée,
Si l'on en croit l'erreur qui t'avait profanée.
La superbe Junon, sœur du maître des dieux,
Ne reçoit plus de nous un encens précieux,
Tel que lui présentait la mensongère Grèce,
Quand son aveuglement en fit une déesse.
Ce n'est plus aujourd'hui que du père des jours,
Sur un char de rubis recommençant son cours,
Des taureaux égorgés honorent dans le monde
La lumière brillante et la flamme féconde.

Ces vers, qui par hasard sont les moins mauvais de ce poëme chrétien, peuvent donner une idée du style de Godeau, froid, négligé, prosaïque, mais assez naturel et assez facile. En le lisant, si on

se demande avec le jésuite Vavasseur : *Godellus utrùm poëta ?* Godeau est-il un poëte ? le goût répond : ô le pauvre poëte !

Gardons-nous bien d'en dire autant d'Antoine le Mierre, qui, comme Antoine Godeau, fut de l'Académie Française, et qui comme lui a composé un poëme sur les Fastes ou les usages de l'année. Son ouvrage, si l'on s'en rapporte au jugement de M. de la Harpe, *n'est qu'un amas de mauvais vers, divisé en seize chants.* « C'était, ajoute-t-il, une » véritable lubie de métromane, d'ima- » giner qu'il pouvait y avoir un poëme » dans cet énorme fatras, sans plan, sans » liaison, sans objet, sans imagination » quelconque..... Cette idée bizarre de » le Mierre n'avait aucun rapport avec » les Fastes d'Ovide. Les cérémonies re- » ligieuses, rapprochées de leurs origines » historiques ou fabuleuses, forment » chez celui-ci un ensemble, un tableau » de la religion des Romains, toujours

» liée à leur histoire. Il n'y a pas trace
» de ce projet dans l'auteur français : il
» peint seulement, selon sa fantaisie, les
» divers usages attachés à tel ou tel jour,
» de quelque nature qu'ils soient, comme
» on a fait un recueil d'estampes en dé-
» coupure de tous *les cris de Paris ;* et
» il met dans ses Fastes les joûtes sur
» l'eau et la lanterne magique.... On y a
» distingué uniquement quelques vers
» sur un clair de lune, qui sont assez
» beaux pour qu'on soit étonné et même
» fâché de les trouver là ».

L'humeur perce dans le ton de cette critique, qui, n'en déplaise au Quintilien moderne, est beaucoup trop sévère. On trouve dans les Fastes de le Mierre nombre d'endroits qui, sans avoir la perfection de son clair de lune, sont marqués au vrai coin de la poésie. Je n'en veux pour exemple que l'exposition de son poëme.

J'ose porter mes pas dans des sentiers nouveaux,

Je chante des Français les jeux et les travaux,
Les jours que mon pays du nom de fête honore,
Et ce qui disparaît pour reparaître encore;
Le temps au double vol, qui, même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit :
L'homme, par les liens des coutumes publiques,
Peut être mieux uni que par les lois civiques.
Je peindrai les humains dans des rangs inégaux;
Et parcourant l'année en mes divers tableaux,
Je montrerai nos mœurs dans ce champ circulaire
Que forme par son tour l'astre qui nous éclaire.

Un poëte qui commence sur ce ton, peut fort bien ne savoir pas composer un plan comme Ovide; mais certes il n'est pas un écrivain vulgaire. Le lecteur, sur un pareil début, se promet d'autres morceaux bien pensés et bien écrits, et son attente ne peut être trompée. On ne peut nier que, dans le poëme de le Mierre, les défauts ne soient en plus grand nombre que les beautés : il va bien ou mal, sans but et au hasard; il n'a su ni choisir ni encadrer les objets qu'il avait à peindre, et ses tableaux sont

trop souvent dans le genre trivial et grotesque. Les fêtes religieuses y occupent peu de place. Son patron est le seul saint de la légende qui se trouve dans son poëme. Je me plais à citer ce morceau, d'une originalité piquante.

Je te rencontre, Antoine, au milieu des hivers :
Reçois, ô mon patron, l'hommage de mes vers.
Habitant des rochers et transfuge du monde,
Laisse-moi pénétrer ta retraite profonde.
L'esprit toujours rempli des objets les plus saints,
Tu fuis dans les déserts les profanes humains :
Aux solitaires lieux comme toi je médite,
Et le poëte ainsi tient aux mœurs de l'hermite.
Mais sur d'humbles vertus constamment appuyé,
Tu fuis loin des humains pour en être oublié ;
D'aucunes vanités ton cœur ne s'inquiète :
Moi par ambition je cherche la retraite.
La solitude échauffe un enfant d'Apollon ;
Du calme autour de moi, mais du bruit pour mon nom.

Combien de poëtes ont plus de réputation que lui, qui n'ont jamais eu autant d'esprit, d'idées, et sur-tout de verve ! *Que M. de la Harpe*, disait-il avec sa

bonhomie ingénue, *garde pour lui sa pureté et son élégance, et qu'il me laisse ma verve!* Il est vrai que son style est brut : il ne se refuse à aucune métaphore, et nous ramène au temps du P. le Moine, dont le judicieux Despréaux disait :

Il fait trop bien pour en dire du mal;
Il fait trop mal pour en dire du bien.

En parlant des Fastes de le Mierre, on n'a pas prétendu les mettre en parallèle avec les Fastes d'Ovide, qui ne peuvent être comparés à rien. Les nomenclatures du calendrier, les indications astronomiques, les explications théogoniques, légendaires, étymologiques, topographiques, qui en sont le principal objet, ne présentent au premier coup d'œil qu'une suite de détails didactiques, dont la sécheresse doit étouffer le génie et refroidir la verve. Mais l'imagination d'Ovide, loin d'être rétrécie par

son sujet, le domine, l'échauffe de son feu et l'enrichit de sa fécondité brillante. Elle transforme en conceptions épiques ou dramatiques un fond purement didactique ; de sorte que l'instruction n'y est en quelque sorte qu'un accessoire, qui ajoute un prix solide à la fiction, et qui fait qu'elle intéresse davantage. C'est le seul poëme du genre instructif, qui se distingue par ce caractère. Tour-à-tour théologien, philosophe, astronome, historien, étymologiste et même scholiaste, et toujours poëte, il s'est surpassé lui-même. Tantôt il pénètre dans le sanctuaire, interroge les dieux, et nous révèle par leur bouche les antiquités de la cosmogonie, les traditions légendaires du Latium, et les mystères de cette théologie, ou plutôt de cette féerie brillante, qui animait toute la nature, donnait la vie et le sentiment à la matière, et peuplait de divinités les sphères, les élémens, les cieux et la terre : douces illusions,

qui sont devenues chez tous les peuples lettrés la langue de l'imagination, qui ne voit plus les objets qu'à travers ce prisme. Tantôt il nous transporte au cirque dans le Vélabre, sur la voie publique, et conversant avec des personnages qu'une rencontre fortuite met en scène avec lui, leur entretien devient pour ses lecteurs une instruction facile et agréable. A-t-il à couvrir l'aridité des détails topographiques ? de riches descriptions viennent à son secours. Veut-il interrompre l'uniformité dans l'ordre ? des épisodes charmans font naître la variété. Explique-t-il l'origine des holocaustes sanglans ? de riantes digressions égaient l'imagination révoltée de cet usage barbare. Ainsi Priape veut qu'on répande sur ses autels le sang d'un âne, parce que l'âne de Silène s'avisa de braire au moment que le dieu des jardins allait profiter du sommeil de la nymphe Lotis pour triompher de ses mépris;

aventure qui présente sous les pinceaux d'Ovide le tableau enchanteur d'une scène voluptueuse. Et qu'on ne s'étonne pas que le chantre des dieux du paganisme se plaise à décorer leurs temples de tableaux de ce genre. L'idolâtrie était un culte profane, institué par la politique pour attacher le peuple au travail par le plaisir. De là ces vers de Roucher :

Combien l'antiquité, politique plus sage,
Du suprême pouvoir fit un plus noble usage !
Pour mieux enchaîner l'homme à ses champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux solennels,
Elle eut soin d'embellir le cercle de l'année.
Près des eaux, sous un bois, de festons couronnée,
La foule des colons chantait les immortels,
Et trouvait le plaisir jusqu'au pied des autels.
La danse, les concerts, un aimable tumulte,
Les jeux, le tendre amour, se mêlaient à leur culte.
L'homme alors, ranimé par des jours de repos,
En aimait plus ses bois, ses champs et ses troupeaux.

Ovide ne prête pas moins d'agrément aux moindres détails. La simple nomenclature des jours du mois, et la coïnci-

dence du lever ou du coucher de telle ou telle constellation avec le retour de telle ou telle fête, deviennent sous sa plume des ornemens descriptifs et des transitions naturelles et pleines de charme. Rapprochons ici quelques-unes de ces périphrases poétiques, éparses dans son poëme et multipliées presque à chaque page.

Pour la cinquième fois quand l'aube de retour
Rallumera l'étoile, espérance du jour,
Le bouvier paresseux, laissant là sa charrue,
Sous le pôle abaissé, disparaît à la vue.
Le vendangeur encore éblouira les yeux.
Disons comment son astre eut un rang dans les cieux.

Sur ses gonds éternels que du ciel étoilé
Trois fois autour de soi l'orbe immense ait roulé,
Et que trois fois le dieu dont le char étincelle
Attelle ses coursiers et trois fois les dételle;
La flûte, les clairons, les hautbois, le tambour,
De ta fête, ô Cybèle, annoncent le retour.

Fille d'Hypérion, quand, chassant la nuit sombre,
Ta lampe aux feux de pourpre aura coloré l'ombre,
Zéphir caressera les blés encor nouveaux;
Un vent frais enflera la voile des vaisseaux.

Mais le soir, quand la nuit épaissira ses voiles,
Des Hyades au ciel reluiront les étoiles;
C'est au front du Taureau qu'en regardant les cieux,
Vous verrez se lever ces astres pluvieux.

C'était l'heure où le bœuf, sous le joug incliné,
Ramène la charrue et le soc retourné;
Où, pour sucer le lait que sa mamelle épanche,
Sous la douce brebis l'avide agneau se penche.

Quand la nuit se retire, et que la pourpre encore
Teint le berceau du jour qui commence d'éclore;
Qu'au matin les oiseaux, éveillés par le frais,
Ramagent leur musique en sons plaintifs ou gais;
Lorsque du voyageur la torche est consumée,
Que le hameau reprend sa tâche accoutumée:
On verra dans les cieux disparaître à la fois
Les sept filles d'Atlas, allégé de leur poids.

Les Parques ont trois noms; les Grâces en ont trois:
Ce nombre reste encore aux derniers jours du mois.

Quelle aimable variété dans ces images ingénieuses! deux mille ans n'ont pu leur faire perdre la fraîcheur et le charme de la nouveauté. C'est que les couleurs en sont vraies comme la nature, qui ne vieillit jamais; tandis que tant de descriptions du même genre, faites d'hier, sont vieilles

en naissant, parce qu'elles n'ont qu'un coloris usé et factice.

On trouvera dans les notes, des développemens particuliers sur les principales beautés du poëme d'Ovide (1). Je ne dois pas craindre qu'en le lisant on soit surpris d'y rencontrer quelques noms et quelques usages extraordinaires, ou qu'on soit rebuté de quelques détails savans de théogonie ou de topographie. Est-il quelqu'un d'un esprit un peu solide, qui n'aime à s'instruire en s'amusant, et pour qui, ce qui peut déplaire à des personnes d'un goût frivole qui se glorifient de leur ignorance, ne soit un charme de plus? « Lire un poëte ancien, selon la judi-» cieuse réflexion de Chabanon, tra-» ducteur de Pindare et de Théocrite, » c'est proprement voyager dans un pays » étranger : au lieu de condamner les » singularités qu'on y rencontre, pour-

(1) Voyez la grande édition en 2 vol. in-8.°

» quoi ne pas les regarder comme les » curiosités du voyage?»

Si les Fastes d'Ovide sont un des plus beaux monumens de la poésie antique, soit comme ouvrage d'érudition, soit comme ouvrage d'agrément, comment se fait-il, va-t-on me dire, qu'ils aient été relégués dans la bibliothèque de quelques savans, et que le chantre des Fastes soit moins lu que le chantre des Métamorphoses? Pourquoi n'a-t-il trouvé parmi nos gens de lettres qu'un seul interprète en prose? car on doit compter pour rien la version gothique et pesante de l'infatigable Marolles, qui se vante *d'avoir translaté en six semaines ce poëme, que les plus habiles ne parviennent souvent à entendre qu'après une longue étude et une application sérieuse :* on sait ce que valent les translations du bon abbé de Villeloin.

La réponse à cette objection se trouve dans la difficulté de lire les Fastes et de

les entendre, sans une connaissance approfondie de la topographie de l'ancienne Rome, de sa chronologie, de son calendrier, de ses coutumes civiles et religieuses. Ovide se distingue entre tous les poëtes par la netteté et la facilité du trait: ses vers se lisent et se retiennent sans peine. Mais, dans ce poème, de fréquentes allusions à des usages et à des circonstances que nous ignorons, dépaysent le lecteur, et demandent une application qui fait de cette lecture une sorte d'étude. Combien de termes dont l'intelligence ne donne pas l'intelligence de la chose! combien d'autres qui n'ont point d'équivalens dans nos langues modernes! Dans ce passage, par exemple,

Non illi cœlo labentia signa movebant,
Sed sua, quæ magnum perdere crimen erat,

comment traduire *signa*, pris dans la double acception de signes célestes et d'enseignes militaires? Et dans celui-ci,

Pertica suspensos portabat longa maniplos,
Undè maniplaris nomina miles habet,

comment donner au moins l'idée de *maniplos* et de *maniplaris*, dénominations d'objets qui n'existent pas parmi nous ? Où trouver des locutions pour exprimer le *Februa*, les *Charisties*, la *Vache-Forde*, Vénus *Verticorde?* On a donc dû regarder ce poëme comme intraduisible. Je n'aurais jamais hasardé de le mettre en vers, si je n'avais été convaincu qu'il n'y a point de difficultés qu'on ne puisse vaincre, en les attaquant d'en haut, comme Persée attaquait le monstre d'Andromède, en planant au-dessus d'elles sur les ailes de l'imagination, et en s'abandonnant à ces licences heureuses qu'elle trouve dans son délire et dont elle s'étonne en les trouvant. L'art de l'interprète a été pour moi un art d'enthousiasme. Ce qu'on aura peine à croire, ce que je ne conçois pas moi-même, cette traduction entière a été le travail de moins d'une année.

J'écrivais de verve, comme si j'eusse imaginé moi-même les idées d'Ovide; et si je ne m'abuse, ce travail a si bien pris l'air d'une composition originale, que j'appréhende qu'on ne soupçonne pas combien il était hérissé de difficultés, si en me lisant on ne lit pas en même temps le texte. Faisons ici quelques rapprochemens qui, en fixant les regards du lecteur sur quelques fragmens, l'avertissent de l'attention qu'il doit donner à l'ensemble.

Ovide dérive de *Februa* le nom de Février, *Februarius*. Voici comment il explique cette étymologie :

Februa Romani dixère piamina patres :
Nunc quoque dant verbo plurima signa fidem.
Pontifices ab Rege petunt et Flamine lanas,
Queis veteri linguâ Februa nomen erat.
Quæque capit lictor domibus purgamina certis,
Torrida cum micâ farra vocantur idem.
Nomen idem ramo qui cæsus ab arbore purâ,
Casta sacerdotum tempora fronde tegit.
Ipse ego Flaminicam poscentem Februa vidi ;
Februa poscenti pinea virga data est.

Denique quodcumque est, quo pectora nostra piamur,
Hoc apud intonsos nomen habebat avos.
Mensis ab his dictus.

On se doute bien que M. Bayeux n'a trouvé là aucune difficulté, et qu'il ne s'est fait aucun scrupule de répéter *Februa* dans sa prose autant de fois qu'il se rencontre dans les vers d'Ovide. « Nos » ancêtres appelèrent du nom de *Februa* » tout ce qui sert aux expiations..... » Les laines que les pontifes reçoivent » du roi des sacrifices et du Flamine, on » les appelait *Februa* dans le vieil » idiôme..... J'ai vu une Flamine de- » mander le *Februa*, et recevoir une » branche de pin. » Pardonnons-lui ce latinisme. Des gens de goût que je consulte me soutenaient que *Februa* ne pouvait avoir d'expression équivalente, et me plaignaient de l'indispensable nécessité où je me trouvais de l'enchâsser dans des hémistiches. Mais au moment

où ils raisonnaient de la sorte, je m'étais déjà tiré d'affaire sans *Februa*.

Nos ancêtres jadis ont nommé Fébruales
Des expiations les coutumes lustrales.
On a donné ce nom aux ornemens si saints
Qu'au pontife un Flamine apprête de ses mains;
A ces gâteaux sacrés, dont les licteurs propices
En des lieux désignés vont porter les auspices;
Aux guirlandes du prêtre; à ce chaste rameau
Dont la vierge Flamine enlace son bandeau:
Enfin, tout ce qui sert aux usages mystiques
Était ainsi nommé chez nos ayeux antiques.
C'est de là que ce mois s'appela Février.

A la fête des Férales, ou cérémonies expiatoires en l'honneur des morts, succédait la fête des Charisties, c'est-à-dire, la cène des parens, le banquet des amis. Ovide décrit cette fête avec beaucoup d'intérêt. Citons-en quelques vers.

Proxima cognati dixêre Charistia cari,
Et venit ad socias turba propinqua dapes.
Scilicet à tumulis, et qui perière, propinquis,
Protinùs ad vivos ora referre juvat:

Postque tot amissos, quidquid de sanguine restat
Aspicere, et generis dinumerare gradus.

Voici la traduction de M. Bayeux : « Le jour suivant est le jour des Charisties : ainsi le nomment les parens » chéris qui se rassemblent alors aux » festins de l'amitié. Il est si doux en » sortant des tombeaux, en venant de » verser des larmes sur la cendre des » siens, de se trouver tout-à-coup avec » ceux que la mort a épargnés, de se » consoler de la perte de ceux qui ne » sont plus, par la présence de ceux qui » restent encore, et de compter les de- » grés de sa parenté ! »

On vient de voir que M. Bayeux ne s'est pas mis en peine d'employer le nom de *Charisties*, qui n'a aucune signification dans notre langue. Il a fait comme tous ces translateurs qui ne se doutent pas que souvent la littéralité ne rend rien. Pour moi, je leur ai laissé la lettre

qui tue, et je me suis pénétré de l'esprit qui vivifie.

Rends au jour qui renaît les clartés dont tu brilles,
Soleil, viens éclairer la fête des familles.
Tu vois, dans un repas, à table réunis
Les frères, les époux, les pères et les fils.
Après avoir pleuré les morts que l'on regrette,
De nos aïeux chéris quand l'ombre est satisfaite,
Qu'il est doux de se voir au nombre des vivans,
Autour de son foyer de compter ses parens,
Et de se consoler de la perte funeste
De l'ami qui n'est plus, par l'ami qui nous reste!

Un des endroits qui ne semblaient pas traitables en vers, sur-tout en notre langue, qui, comme le savent tous ceux qui en ont étudié le génie, est peu susceptible d'élégance et de grâce dans le style scientifique, c'est la description théogonique du temple de Vesta.

Dena quater memorant habuisse Palilia Romam,
Cùm flammæ custos æde recepta suâ est.
Regis opus placidi, quo non metuentius ullum
Numinis ingenium terra Sabina tulit.
Quæ nunc ære vides, stipulâ tunc tecta videres:
Et paries lento vimine textus erat.

Hic locus exiguus, qui sustinet atria Vestæ,
Tunc erat intonsi Regia magna Numæ.
Forma tamen templi, quæ nunc manet, antè fuisse
Dicitur; et formæ causa probanda subest.
Vesta eadem est, quæ terra: subest vigil ignis utrique.
Significant sedem terra focusque suam.
Terra pilæ similis, nullo fulcimine nixa;
Aere subjecto tam grave pendet onus.
Ipsa volubilitas libratum sustinet orbem;
Quique premat partes, angulus omnis abest.
Cùmque sit in mediâ rerum regione locata,
Et tangat nullum plusve minùsve latus;
Ni convexa foret, parti vicinior esset:
Nec medium terram mundus haberet onus.

Arte Syracosiâ suspensus in aere clauso
Stat globus, immensi parva figura poli.
Et quantùm à summis, tantùm secessit ab imis
Terra: quod ut fiat, forma rotunda facit.
Par facies templi; nullus procurrit in illo
Angulus: à pluvio vindicat imbre tholus.

La prose de M. Bayeux ne rend pas cette théogonie très-intelligible. La translation littérale laisse quelquefois à en deviner le sens. La voici:

« On raconte que Rome avait célébré

» quarante fois les Palilies, lorsqu'elle
» reçût dans un temple la gardienne
» céleste du feu. Ce temple fut l'ou-
» vrage d'un roi pacifique ; le pays des
» Sabins ne produisit jamais un esprit
» plus rempli de la crainte des dieux.
» Ce toit où vous voyez briller l'airain,
» était alors couvert de chaume, et ces
» murs étaient un tissu d'osier flexible.
» Cet étroit espace qui soutient le ves-
» tibule de Vesta, c'était alors le grand
» palais du vieux Numa. Cependant on
» dit que la forme du temple fût alors
» ce qu'elle est aujourd'hui ; et telle est
» la raison que l'on peut rendre de cette
» forme. Vesta est la même que la
» terre : l'une et l'autre a son feu per-
» pétuel ; *et la terre et le foyer in-*
» *diquent eux-mêmes le point qu'ils*
» *occupent.* La terre est comme une
» *balle* que ne soutient aucun appui ;
» cette lourde masse est suspendue au
» milieu de l'air qui l'environne. *Le*

» *mouvement même* soutient le globe
» qu'il balance. Aucun angle *n'en presse*
» *les parties*. Comme il est placé au
» milieu *de la région des choses*, et
» qu'il est dans une distance égale de
» tous les points, s'il n'était pas con-
» vexe, il serait plus voisin d'une partie
» que d'une autre, et le monde n'aurait
» pas la terre pour point central.

» Dans la citadelle de Syracuse est
» un globe suspendu au milieu de l'air,
» que l'art a renfermé à l'entour; pe-
» tite figure de l'immense étendue des
» cieux. La terre y est autant éloignée
» des points inférieurs que des supé-
» rieurs. C'est sa forme ronde qui le
» veut ainsi. La figure du temple de
» Vesta est de même : on n'y voit saillir
» aucun angle; un dôme le garantit de
» la pluie. »

C'était beaucoup de mettre cela en vers : mais ce n'était rien encore. Le tour de force consistait à exprimer ces idées

énigmatiques en vers clairs, précis et fidèles.

Quarante fois à Rome une époque annuelle
Ramena de Palès la fête solennelle,
Avant qu'elle eût reçu le culte de Vesta.
C'est toi qui l'établis, pacifique Numa,
Roi plein envers les dieux de respect et de crainte!
Son temple, dont le jaspe environne l'enceinte,
D'un mur tissu de joncs fut enclos autrefois.
Le chaume, et non l'airain, couvrait ses humbles toits.
L'étroit compartiment du vestibule antique
Fut du Pontife-Roi le palais magnifique.
Si l'on a de ce temple agrandi les contours,
Sa forme circulaire est la même toujours.
On croit que cette forme est un mystique emblème :
Et la terre et Vesta, l'une et l'autre est la même.
L'une et l'autre a son feu, ses foyers éternels :
L'une a sa place au centre, et l'autre ses autels.
Sans appui soutenue, énorme et vaste boule,
Dans les airs en suspens la terre nage et roule.
Le globe par son poids, centre de l'univers,
S'éloigne également de tous les points divers.
S'il n'était pas convexe, il perdrait la balance
Qui le fixe au milieu de l'univers immense.
Ouvrage d'Archimède, un globe est en suspens
Dans l'air qu'un ciel de verre emprisonne au dedans :
Sphérique en ses contours, l'image de la terre
S'éloigne également de tous les points du verre.

Tel ton temple, ô Vesta, pour centre a son autel;
Et son dôme ressemble à la voûte du ciel.

Cette topographie théogonique, d'une exécution si difficile, en piquant la curiosité des lecteurs attentifs, doit, ce me semble, me donner plus de droits à leur indulgence. Au surplus, les fragmens que l'on vient de lire de la traduction de M. Bayeux suffisent pour qu'on l'apprécie à son juste mérite. Elle ressemble à tant d'autres; elle ne vaut ni plus ni moins: il était à la fois érudit, avocat, traducteur; trois raisons pour être verbeux et laborieusement diffus. Mais il était plus érudit que latiniste; de sorte qu'il est tombé dans plus d'un contre-sens. Son style n'a qu'un ton; et Ovide les a tous, depuis la gravité religieuse ou philosophique d'Hésiode et de Lucrèce, jusqu'à la licence enjouée d'Anacréon et de Pétrone. Nul poëte n'a possédé au même degré la simplicité ingénieuse et piquante de l'élocution, et,

comme l'a si bien dit M. de la Harpe,

Cette facilité, la grâce du génie.

Chez lui le tour ni la pensée ne sentent jamais le travail ni la recherche : l'un et l'autre coulent de sa plume comme d'une source inépuisable. La nature de son style, abondant dans l'ensemble, serré dans les détails, à la fois noble et familier, le rend presque intraduisible. Ceux qui disent qu'Ovide est plus aisé à traduire que Virgile, ne croient pas ce qu'ils disent, ou s'abusent. Virgile ne met en œuvre que de l'or, du marbre, du porphyre ; sous la main d'un autre ouvrier le prix de la matière ne peut se perdre. Ovide, selon l'idée ingénieuse de M. Thomas, est un artiste qui jette indistinctement les formes et les traits de la vie sur l'or, le marbre, la pierre, l'argile ou le bois, à mesure qu'ils se rencontrent sous sa main ; il prend ce qu'il trouve, l'emploie, et ne

le choisit pas. « Les beautés de Virgile » sont plus savantes, et son style laisse » plus apercevoir les combinaisons du » travail et de l'art ». C'est M. Fontanes qui a dit cela dans son excellent discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, et M. Fontanes a raison. Or la perfection du travail s'imite par le travail lui-même; la régularité des traits et du dessin se copie à force de soin et d'étude. Il n'en est pas ainsi d'Ovide. Sa composition libre et facile est, pour ainsi dire, la conversation d'un poëte avec son lecteur; elle en a la négligence et l'abandon : le travail ne peut rien pour rendre les caprices aimables de sa diction libre et volontaire. La pensée majestueuse de Virgile vous soutient et vous élève à lui. Tous les idiômes se prêtent à la noblesse du style : les grandes images, les grands traits, les grands effets de l'harmonie imitative, sont des beautés de relief qui sortent et qui frap-

pent; on a de la prise pour les saisir. Mais les grâces d'un auteur tel qu'Ovide, ces grâces aimables, si fines, si légères, si mobiles, ne se laissent pas manier; elles s'échappent dès qu'on les touche, et le moindre changement les altère. On peut traduire Virgile avec des vers qui se font: mais pour traduire Ovide, il faut des vers qui naissent tout faits.

Ce qui rend si difficile à faire passer dans une traduction cette simplicité familière et piquante, qui est en quelque sorte la physionomie d'Ovide, c'est qu'elle touche de près à un défaut. Entre le simple qui intéresse et celui qui déplaît, la nuance est légère. Le goût seul peut la saisir; et ce sens délicat échappe à l'œil de la raison. Vous avez à craindre que l'ignorance ou la mauvaise foi d'un critique, en appliquant à faux un principe vrai, ne vous accuse de manquer d'élégance et de tomber dans le trivial et dans le bas. Loin de nous cette crainte pusil-

lanime. Qu'un écrivain qui ne sent qu'à demi, qui ne voit qu'à demi, consente à ne s'exprimer qu'à demi, à se perdre dans le vague, ou à se traîner dans la paraphrase: pour moi, *j'aime*, comme Montaigne, *que les mots aillent où va la pensée.* La justesse des expressions est leur véritable parure. L'afféterie du style figuré, le luxe des mots brillans, ne sont point la poésie. Leur vaine recherche n'en est que la singerie. Le terme le plus humble est le terme poétique, s'il a la convenance du ton et de la chose. Donnons-en pour exemple l'épisode du vieillard Hyriée, où le poëte avait à peindre les détails rustiques d'un ménage champêtre.

Fortè senex Hyrieus, angusti cultor agelli,
Hos videt, exiguam stabat ut antè casam.
Atque ità, longa via est, nec tempora longa supersunt,
Dixit; et hospitibus janua nostra patet.
Addidit et vultum verbis; iterùmque rogavit,
Parent promissis; dissimulantque deos.

Tecta senis subeunt nigro deformia fumo:
Ignis in hesterno stipite parvus erat.
Ipse genu posito flammas exsuscitat aurâ,
Et promit quassas comminuitque faces.
Stant calices: minor indè fabas, olus alter habebant;
Et fumant testu pressus uterque suo.

Cultivateur d'un champ fécond par ses labeurs,
Le vieillard Hyriée a vu les voyageurs;
Et debout sur le seuil de son humble chaumière,
Aux étrangers, dit-il, ma porte hospitalière,
Ouverte en tous les temps, ne se ferme jamais;
La ville est loin encore, et la nuit est bien près;
Reposez-vous ici. Son geste, son visage,
Expriment son bon cœur autant que son langage.
Les dieux daignent se rendre à ses touchans égards;
Mais leur divinité se cache à ses regards.
Ils entrent sous son toit noirci par la fumée.
Une souche, la veille à demi consumée,
Conserve un peu de feu sous la cendre caché,
Qu'il souffle en haletant, sur son âtre penché,
Des éclats de bois sec, fendus par la faucille,
Nourrissent le foyer, où la flamme pétille.
Dans deux vases d'airain il apprête à la fois,
Un chou dans le plus grand; dans le moindre, des pois.
Par la braise échauffé, le double vase fume,
Pressé de son couvercle, où bouillonne l'écume.

Un *chou*, des *pois*, un *couvercle*;

voilà trois termes du langage vulgaire : mais ils ne déplaisent pas, parce qu'ils sont à leur place, analogues aux idées primitives du sujet et préparés par ce qui précède. Ici la simplicité du mot propre sied mieux que les ornemens de la circonlocution. La forme concise de la phrase latine exige dans la traduction une phrase débarrassée de toute superfluité. Assortir le choix des expressions à la nature du sujet, voilà le secret des grands écrivains. Rien de pire qu'une diction vague et louche. Je crois avoir assez prouvé en vingt endroits, et en particulier dans un sujet tout pareil, que je savais à propos faire usage des embellissemens de la périphrase, et, selon l'exigence des cas, supprimer le nom et peindre la chose. Je veux parler de la fable de Philémon et Baucis.

Philémon le premier présente un banc rustique :
Baucis d'un vieux tapis couvre ce siége antique ;

Puis, autour des tisons sous la cendre cachés
Amassant de l'écorce et des rameaux séchés,
D'un souffle haletant avec peine réveille
Les charbons endormis, qu'elle a couverts la veille;
Et donnant au foyer de nouveaux alimens,
Sous un vase à trois pieds allume des sarmens.
Elle y met, dépouillé de sa grossière feuille,
Le légume arrondi que le pauvre recueille.
Le vieillard la seconde et, d'une fourche armé,
Détache un lard qui pend au chevron enfumé,
En coupe une parcelle, et dans l'onde bouillante
Adoucit sur le feu sa saumure écumante.

Lorsque la narration est moins concise et moins rapide, elle a besoin d'être plus travaillée et plus ornée. Mais qui est-ce qui sait distinguer ces nuances délicates du goût ? La poésie est une langue privilégiée qui a peu de possesseurs et peu de juges. « Oui, sans doute, affirme dans sa *Lettre sur les Sourds et sur les Muets*, un philosophe dont le témoignage n'est pas suspect en poésie, » je puis assurer qu'il y a mille fois plus » de gens en état d'entendre un géo» mètre qu'un poëte; parce qu'il y a

» mille gens de bon sens contre un » homme de goût, et mille personnes » de goût contre une d'un goût exquis. »

Ovide, comme tous les poëtes latins, use quelquefois de termes impurs et grossiers, auxquels la vénérable antiquité n'attachait pas comme nous des idées de licence. Dans ces occasions, on a eu grand soin de recourir à la pudeur des mots, pour envelopper de son voile l'obscénité des idées. Dans le fond rien n'est changé; mais la nudité de l'image se couvre de la décence des expressions. L'esprit, qui ne fait qu'entrevoir, glisse légèrement sur ce qu'on lui présente, et s'arrête à l'écorce sans trop pénétrer la chose en elle-même.

En se jouant, autant qu'on l'a pu, de l'entrave de la mesure et de la rime, et de l'entrave plus pesante encore de la fidélité scrupuleuse, on n'a jamais secoué cette double chaîne. On ne s'est permis aucunes libertés envers son modèle : car

on n'appelle point libertés ces légères modifications qui changent un peu ce que son costume a de trop antique, sans rien altérer de ses traits et de sa physionomie, et qui n'ont d'autre intention que de rapprocher et d'assortir le goût des siècles plus éloignés par la différence des mœurs et des usages que par les années qui les séparent. On n'appelle point libertés ces omissions forcées de quelques minuties étymologiques, qui ne sont pas toujours de très-bon goût, et qui sont tellement inhérentes à la langue latine, qu'elles ne peuvent passer dans une autre. Ce ne sont point là des libertés : ce sont des attentions officieuses pour rendre votre original plus intelligible et plus agréable. On a tâché de rendre Ovide vraiment français : heureux si, grâce aux soins qu'on a pris, ses Fastes, que peu de gens lisaient, sont désormais une lecture facile et habituelle, et si les autres langues de l'Europe peuvent à leur

tour en avoir une traduction en vers sur le modèle de celle-ci.

Le système de la traduction libre doit avoir le plus de partisans : c'est le plus facile. En voulant rendre son original presque vers pour vers, on s'expose au danger d'être froid et sec à force d'être exact, et d'altérer la fidélité poétique par l'excès de la fidélité littérale. En imitant, soit que l'on abrège, soit que l'on paraphrase, on se met à l'aise. Quand on a du talent, on substitue aux beautés originales des beautés équivalentes, et on se fait lire avec plaisir. C'est beaucoup sans doute : mais celui qui sait être à la fois interprète fidèle et poëte élégant, celui qui rend son auteur avec une précision rigoureuse, prouve évidemment et par le fait, que le traducteur moins scrupuleux, qui se donne tour à tour la licence d'ajouter et d'omettre, a fait beaucoup moins et n'a pas fait assez.

L'extrême difficulté de suivre son mo-

dèle à pas inégaux et contraints; cette difficulté d'être en même temps fidèle à la pensée, à l'expression et à la mesure, compense-t-elle dans une traduction, à la fois exacte et originale, le mérite de l'invention? La question est encore indécise. Mais Marmontel ne craint pas d'assurer que le succès en ce genre d'écrire est si pénible et si rare, que dans tous les temps il y aura plus de bons poëtes que de bons traducteurs en vers (1); et l'ex-

(1) M. Clément va plus loin; il prétend qu'une bonne traduction en vers est la chose impossible. « Pour bien » traduire un poëte en vers, dit-il, il faudrait avoir » plus de génie que lui, soit pour relever ses endroits » faibles et couvrir ses défauts, soit pour l'égaler dans » ses beautés, en maniant une langue toute différente » de la sienne et presque toujours moins heureuse. Or » qui peut se flatter d'avoir plus de génie qu'Homère, » Horace et Virgile? Qui n'aimerait pas mieux, avec » un génie comme le leur, servir de modèle comme » eux, que de s'assujettir à n'être que leur copiste, » esclavage qui doit ôter nécessairement la moitié du » génie? » La seule bonne réponse à faire à M. Clément, est celle de cet Athénien qui se mit à marcher devant le philosophe Zénon, qui niait le mouvement.

périence le prouve assez. M. de la Harpe, qui pourtant n'exige pas de ceux-ci une fidélité très-scrupuleuse, leur assigne un rang qui les place de très-près à côté des auteurs qui ont le grand mérite de l'invention. « Si l'on veut qu'enfin, dit-» il, la poésie française se glorifie un » jour de s'être approprié les grands » monumens de la poésie antique, on » ne peut trop exciter les grands talens » à la noble ambition de cueillir cette » palme nationale : il faut rejetter bien » loin ces distinctions jalouses et frivoles » qui n'accordent les honneurs du génie » qu'à l'invention; comme s'il n'était pas » démontré qu'une belle traduction en » vers est en quelque sorte une seconde » création; comme si, dans ce cas, le » second rang, après un homme tel » qu'Homère ou Virgile, n'était pas un

---

Encore n'est-il pas bien sûr que M. Clément s'en contente. Vous pourrez faire plusieurs tours dans son école, sans qu'il convienne que vous avez marché.

» rang éminent ; enfin comme si l'on » pouvait nous rendre en vers le génie » d'un grand écrivain, sans avoir soi- » même du génie. » *Cours de littérature*, tome 1, pag. 181.

Encore quelques mots, et je finis. Ovide composa ses Fastes dans les tristes années de son exil. C'est sur le lit de fer de la souffrance, torturé par une maladie musculaire et nerveuse, sans trève et sans remède, que j'ai entrepris et achevé la traduction en vers de ce poëme long et difficile. Lecteur honnête, si touché de ma douloureuse situation, vous demandez comment je ne me suis pas abstenu d'un travail qui devait irriter l'intolérable intensité de mon mal, je vais vous l'apprendre. Il y a long-temps que je ne vis plus : car souffrir toujours, ce n'est pas vivre. Qu'avais-je à perdre ? Je me suis donc dit à moi-même : Tu sais par expérience que, fût-on né avec le talent le plus éminent et l'imagination la plus

flexible, on ne réussira jamais à bien traduire en vers qu'après un long apprentissage : cet apprentissage, tu l'as fait; mets-le donc à profit pour faire ce qui ne se fera peut-être jamais, si tu ne le fais pas toi-même. Quelle en sera la récompense ? Je laisse tomber ma plume.

Ecrivains, renfermez vos plaintes méprisées ;
Elles sont pour vous seuls ; on ne les entend pas.
Génie, astre du monde, éclaire des ingrats.
Et spes, et ratio studiorum in Cæsare tantum.

JANVIER.

1		Calendes. Fête de Janus, de Junon, de Jupiter et d'Esculape.
2	IV	Non.
3	III	Non. Coucher cosmique du Cancer.
4	II	Non.
5		Nones. Lever de la Lyre.
6	VIII	Id.
7	VII	Id.
8	VI	Id. Fêtes agonales. Lever du Dauphin.
9	V	Id. Milieu de l'hiver.
10	IV	Id.
11	III	Id. Fête de Carmente et de Juturne.
12	II	Id.
13		Ides. Fêtes de Jupiter. Le monde soumis au peuple romain.
14	XIX	Calendes de Février. Octave surnommé Auguste.
15	XVIII	Cal. Sacrifice à Carmente. Fête de Porrime et de Postverte.

(1) Ce Calendrier, conforme aux Fastes d'Ovide, guidera les lecteurs dans la série des dates qu'il énumère, et apprendra l'usage des Romains dans le calculs des jours de leurs mois, qui diffère beaucoup de notre calcul hebdomadaire.

16	XVII	Cal. Fête de la Concorde.
17	XVI	Cal.
18	XV	Cal. Le Soleil entre dans le Verseau.
19	XIV	Cal.
20	XIII	Cal.
21	XII	Cal.
22	XI	Cal.
23	X	Cal.
24	IX	Cal. Coucher de la Lyre.
25	VIII	Cal. L'étoile de la Poitrine du Lion disparaît.
26	VII	Cal.
27	VI	Cal. Fête de Castor et de Pollux.
28	V	Cal.
29	IV	Cal.
30	III	Cal. Fête de la Paix.
31	II	Cal.

FÉVRIER.

1		Calendes.
2	IV	Non. Coucher de la Lyre.
3	III	Non. Coucher du Dauphin.
4	II	Non.
5		Nones. Auguste proclamé Père de la Patrie. Le Verseau penche vers son déclin.
6	VIII	Id.
7	VII	Id. Les Férales.
8	VI	Id.
9	V	Id. Le printemps commence.
10	IV	Id.
11	III	Id. Lever du Bouvier. Fête de Faune.
12	II	Id.
13		Ides. Fête de Jupiter et de Faune. Défaite des trois cents Fabius. Jour funeste.
14	XVI	Calendes de Mars. Lever du Serpent, du Corbeau et de la Coupe.
15	XV	Cal. Le Soleil entre dans les Poissons.
16	XIV	Cal.
17	XIII	Cal. Fête de Quirinus, Fête des Fous et de la Déesse des Fours.

18	XII	Cal. Fête des Morts.
19	XI	Cal. Les Charisties.
20	X	Cal. Les Terminales.
21	IX	Cal.
22	VIII	Cal. Expulsion des Rois.
23	VII	Cal.
24	VI	Cal.
25	V	Cal.
26	IV	Cal.
27	III	Cal. Equiries dans le champ de Mars.
28	II	Cal.

MARS.

1		Calendes.
2	VI	Non.
3	V	Non. Un des Poissons se couche. Le Vendangeur brille encore.
4	IV	Non. Coucher cosmique du Bootès et du Vendangeur.
5	III	Non. Fête de Vesta.
6	II	Non. Fête de Véjovis. Lever héliaque de Pégase.
7		Nones.
8	VIII	Des Ides. Lever de la Couronne d'Ariane.
9	VII	Id.
10	VI	Id.
11	V	Id.
12	IV	Id.
13	III	Id.
14	II	Id. Equiries près du Tibre.
15		Ides. Fête d'Anna Perenna. Meurtre de Jules-César.
16	XVII	Des Cal. d'Avril. Lever du Scorpion.
17	XVI	Cal. Lever du Milan. Fête de Bacchus.
18	XV	Cal.

19	XIV	Cal. Fêtes de Pallas captive.
20	XIII	Cal.
21	XII	Cal.
22	XI	Cal. Le Soleil dans le Belier.
23	X	Cal. Dernier jour des fêtes de Minerve.
24	IX	Cal.
25	VIII	Cal. Equinoxe du printemps.
26	VII	Cal.
27	VI	Cal.
28	V	Cal. Fêtes de Janus, de la Concorde, de la Paix et du Salut public.
29	IV	Cal.
30	III	Cal.
31	II	Cal. Fête de Diane Aventine.

AVRIL.

1		Calendes. Fêtes de Vénus et de la Fortune virile. Le Scorpion disparaît
2	IV	Non. Lever des Pléyades.
3	III	Non. Bains de Vénus. Fortune virile. Coucher cosmique du Scorpion.
4	II	Non. Jeux Mégalésiens.
5		Nones. Fête de la Fortune publique.
6	VIII	Id. Coucher acronique d'Orion.
7	VII	Id. Jeux de Cérès, coucher cosmique de la Balance. Juba vaincu par Jules-César.
8	VI	Id.
9	V	Id.
10	IV	Id.
11	III	Id.
12	II	Id.
13		Ides. Fête de Jupiter Victor. Portique de la Liberté.
14	XVIII	Cal. de Mai. Octave vainqueur d'Antoine sous Mutine. Jour d'orage et de grêle.
15	XVII	Cal. Sacrifice de la Vache Forde.
16	XVI	Cal. Triomphe d'Auguste. Coucher héliaque des Hyades.

17	XV	Cal. Le Soleil entre dans le Taureau.
18	XIV	Cal. Course de chevaux. Renards brûlés dans le cirque.
19	XIII	Cal. Fêtes de Palès : fondation de Rome.
20	XII	Cal.
21	XI	Cal. Fêtes Vinales, consacrées à Vénus.
22	X	Cal.
23	IX	Cal.
24	VIII	Cal.
25	VII	Cal.
26	VI	Cal. Fête de la Rouille. Lever héliaque du Belier. Milieu du Printemps.
27	V	Cal.
28	IV	Cal. Fête de Flore et de Vesta.
29	III	Cal.
30	II	Cal.

MAI.

1		Calendes. Lever cosmique de la chèvre Amalthée. Autel des Lares.
2	VI	Non. Lever cosmique des Hyades. Fête de Flore.
3	V	Non. Lever acronique du Centaure.
4	IV	Non.
5	III	Non. Etoile de la Lyre. Lever du Sagittaire.
6	II	Non. La moitié du Scorpion est visible.
7		Nones.
8	VIII	Id. Fêtes Lémurales.
9	VII	Id. Coucher acronique d'Orion.
10	VI	Id. Temple de Mars vengeur.
11	V	Id.
12	IV	Id.
13	III	Id.
14	II	Id. Lever héliaque des Pléyades. L'été commence.
15		Ides. Lever héliaque des cornes du Taureau. Fête de Mercure.
16	XVI	Calendes de Juin.
17	XV	Cal. Le Soleil entre dans les Gémeaux.

18	XIV	Cal. Le Chien d'Orion disparaît.
19	XIII	Cal.
20	XII	Cal. Seconde fête Agnonale.
21	XI	Cal. Lustration des trompettes. Lever du Chien d'Erigone.
22	X	Cal.
23	IX	Cal. Fête de la Fortune publique.
24	VIII	Cal. Lever acronique de l'Aigle.
25	VII	Cal.
26	VI	Cal. Coucher héliaque du Bootès. Lever comisque des Hyades.
27	V	Cal.
28	IV	Cal.
29	III	Cal.
30	II	Cal.

JUIN.

1		Calendes. Fête de la Déesse des Gonds, de Junon, de Mars et de la Tempête. Lever acronique de l'Aigle.
2	IV	Non. Lever héliaque des Hyades.
3	III	Non. Fête de Bellonne.
4	II	Non. Dédicace d'un temple d'Hercule.
5		Nones. Fête de Sancus.
6	VIII	Id.
7	VII	Id. L'étoile du dos de l'Ourse a son coucher héliaque. Jeux du Tibre.
8	VI	Id. Temple érigé au Dieu du Conseil. Fête de Vesta. Les ânes couronnés. Autel de Priape. Incendie du temple de Vesta. Défaite de Crassus.
9	V	Id. Lever acronique du Dauphin.
10	IV	Id. Les Matralies. Temple dédié à la Fortune par le roi Servius, et à la Concorde par Livie.
11	III	Id.
12	II	Id.
13		Ides. Temple dédié à Jupiter. Fêtes de Pallas,
14	XVIII	Cal. de Juin.
15	XVII	Cal. Lever héliaque de Thiène dans le front du Taureau.

16	XVI	Cal. Vent propice aux Navigateurs.
17	XV	Cal. Le Soleil dans le Cancer.
18	XIV	Cal. Lever héliaque d'Orion.
19	XIII	Cal. Lever acronique du Dauphin. Triomphe sur les Volsques et sur les Eques.
20	XII	Cal. Temple de Sumanus.
21	I	Cal. Lever acronique du Serpentaire. Esculape.
22	X	Cal.
23	IX	Cal.
24	VIII	Cal. Fête de la Fortune. Le Solstice.
25	VII	Cal. Fête des Lares.
26	VI	Cal. La ceinture d'Orion paraît.
27	V	Cal.
28	IV	Cal. Temple de Quirinus.
29	III	Cal.
30	II	Cal. Hercule Musagètes.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

MOIS DE JANVIER.

Exposition.

Je chante l'an Romain, les fêtes de ses mois,
Les astres et leur cours, les jours et leurs emplois.

Invocation à Germanicus.

César Germanicus, ô ma gloire, ô mon guide!
Dirige mon vaisseau dans sa course timide.
Viens, ne dédaigne pas l'hommage de mes vers:
Mes dons ont peu de prix, mais ils te sont offerts.
Osant fouiller pour toi nos annales antiques,
Je peindrai le tableau de nos fêtes publiques,
Les usages des jours, et leurs rites pieux.
De ta famille aussi je fêterai les dieux.
Tu liras les honneurs d'Auguste et de ton père:
Tu les partageras avec Drusus, ton frère.

Qu'un autre de César célèbre les exploits :
Je dirai les autels rétablis par ses lois,
Les décrets du pontife, et ses fêtes nouvelles.
Dans l'essor que je prends viens enhardir mes ailes,
Et quand j'ose essayer les louanges des tiens,
Souris à mes efforts. Oui, si tu me soutiens,
Tu vas d'un feu nouveau réchauffer ma Minerve :
Un seul regard de toi m'ôte ou me rend ma verve.
Pour juge de mes vers quand je prends mon héros,
Je le redoute plus que le dieu de Claros.
On a vu jusqu'où va sa sublime éloquence,
Lorsque d'un accusé sa voix prend la défense;
Et s'il cède à sa verve on sait encore assez
Comme son vers heureux roule en sons cadencés.
A titre de poéte, un poéte t'implore.
Viens, parcourons l'année, et sois mon astre encore.

Année de Romulus.

Quand le roi Romulus régla l'ordre des temps,
En dix mois primitifs il partagea les ans.
Il faut bien l'avouer : ce fondateur de Rome,
Plus habile guerrier que savant astronome,
Mit sa plus grande étude à vaincre ses voisins.
Cependant le motif qui régla ses desseins,
Semble de son année excuser la mesure :
Il suivit la coutume autant que la nature.
Au terme de dix mois un enfant vient au jour :
L'épouse, de son deuil quittant le noir atour,

N'est plus après dix mois condamnée au veuvage.
Quirinus conforma sa règle à cet usage,
Quand, soumettant aux lois des peuples ignorans,
Il divisa l'année en dix mois différens.
Il assigne au premier le nom de Mars son père;
Au second, de Vénus, ayeule de sa mère.
Le troisième aux vieillards doit son nom révéré:
A l'aimable jeunesse un autre est consacré.
Le reste est à son rang désigné par les nombres.
Numa, pieux ami de Janus et des Ombres,
Voulut solenniser et leur culte et nos vœux:
Aux mois de Romulus il en ajouta deux.

Jours de férie et jours ouvrables.

Mais des jours de travaux et des jours de férie
Les noms sont différens: leur usage varie.
Le faste et le néfaste ont leurs divers emplois.
L'un permet au barreau l'exercice des lois;
Mais l'autre le défend. Tel jour dans son contraste
Est néfaste au matin, qui le soir devient faste.
Quand le temple est fermé, quand les dons sont offerts,
Les tribunaux du juge aux procès sont ouverts.
Il est encor des jours aux affaires propices,
Où du peuple au Forum s'assemblent les comices.
Il en est que toujours nous ramène le mois
Quand le disque lunaire a reparu neuf fois.

Les calendes, les nones, les ides.

Le culte de Junon consacre les calendes.
Aux ides Jupiter réclame nos offrandes.
Des nones aucun dieu n'est le dieu protecteur,
Et le jour qui les suit est un jour de malheur.
Trop souvent en ce jour, de noirs cyprès couverte
De ses soldats vaincus Rome a pleuré la perte.
Ces usages divers une fois énoncés,
Je poursuis ma carrière, et j'en ai dit assez.

Fêtes de Janus.

Janus rouvre pour toi les portes de l'année :
Viens, ô Germanicus, et rends-la fortunée.
Janus, premier moteur du grand cercle des cieux
Où l'an roule en silence, ô toi le seul des dieux
Qui peux à la faveur de ton double visage
Tout voir derrière toi sans ombre et sans nuage,
Sois propice à nos chefs, dont tu vois les travaux
A l'univers soumis imposer le repos !
Répands sur le sénat, sur le peuple et sur Rome,
Les faveurs que tu dois au destin d'un grand homme !
Qu'un signe de ta tête anime mes accords :
Et de ton temple auguste ouvre-moi les trésors.
Un jour prospère a lui : qu'à la joie on s'apprête;
Il faut par d'heureux chants fêter un jour de fête.

Qu'un silence profond règne aux bancs du palais :
Tais-toi, pâle chicane, et suspends tes procès.
Vois, de feux odorans l'air étincelle et brille :
La gerbe du safran sur les brasiers pétille :
Le feu pur des autels dans l'or est réflété,
Et monte jusqu'au dôme, où s'épand sa clarté.
En vêtemens de fête on marche au Capitole :
L'artisan est paré ; le pauvre se console.
La pourpre a revêtu les magistrats nouveaux,
Et déja devant eux s'avancent les faisceaux.
Les taureaux qu'en ses prés a nourris le Clitume
Sont frappés par la hache : ils tombent ; leur sang fume.
Salut ! jour de bonheur ! reviens toujours heureux,
Digne du peuple roi qui te fête en ses jeux.
Embrassant d'un coup d'œil cet univers immense,
Jupiter des Romains embrasse la puissance.

Attributs de Janus.

Mais qui m'expliquera ta nature, ô Janus !
Et de ton double front les sacrés attributs ?
Car des dieux de la Grèce aucun ne te ressemble.
Dieu rare entre tous ceux que l'Olympe rassemble,
Instruis-moi de toi-même, et dis encor pourquoi
Tu vois en même temps derrière et devant toi.
Mes tablettes en main, tandis que ma pensée
D'un doute curieux hésite embarrassée,
Soudain dans ma demeure un jour plus pur a lui.
A mes yeux étonnés le dieu paraît ; c'est lui.

Je reconnais les traits de sa double figure.
Je sentais sur mon front dresser ma chevelure;
Je pâlissais : d'effroi mon cœur était troublé.
Lui, tenant dans ses mains son bâton et sa clé,
Il frappe de ces mots mon oreille étonnée :
Chantre laborieux des fastes de l'année,
Rassure-toi ; je viens t'instruire et t'éclairer.
Que ton esprit m'écoute, et je vais l'inspirer.
On m'a nommé Chaos : j'étais avant le monde,
Et je t'apprends des temps l'antiquité profonde.
Terre, cieux, élémens, pêle-mêle diffus,
Ne formaient autrefois qu'un vaste amas confus.
L'un de l'autre ennemis, quand ils se séparèrent,
Tous en différens lieux à leur rang se placèrent.
Le feu prit le premier : plus bas l'air s'arrêta :
Au centre avec les eaux la terre gravita.
Moi-même en ce chaos, masse longtemps informe,
C'est alors que d'un dieu je revêtis la forme;
Et de mon double front l'assemblage inoui
Du désordre où je fus est un reste aujourd'hui.
Une autre cause encor de ma double figure
T'apprendra mon pouvoir sur toute la nature.
Oui, ce théâtre immense, océan, terre et cieux,
Oui, c'est par moi qu'il s'ouvre et se ferme à tes yeux.
A moi seul appartient le vaste soin du monde.
Son axe est mu par moi; sur moi seul il se fonde.
Si de son temple saint je fais sortir la Paix,
Aux lieux qu'elle visite on bénit ses bienfaits.

Un déluge de sang inonderait la terre
Si sous des gonds d'airain je n'enfermais la Guerre.
Du ciel, où de son roi je règle le retour,
La porte m'obéit comme aux filles du Jour,
Et du nom de Janus c'est de là qu'on m'appelle.
Quand on me rend des pains l'offrande solennelle,
Tu rirais au refrain de tous les noms divers
Que le prêtre me donne et mêle à ses concerts.
Ainsi des temps passés la pieuse ignorance
Voulut de mes emplois marquer la différence.
Tu connais mon pouvoir; tu sais encor pourquoi
J'offre ces doubles traits: j'achève, écoute-moi.
Regardant et le Lare et le peuple qui passe,
Les portes de vos toits ont une double face.
Comme assis près du seuil le portier sans effort
Observe en même temps si l'on entre ou l'on sort,
A la porte du ciel que je tiens sous ma garde,
Au dedans, au dehors, à la fois je regarde.
Hécate, au triple front, dans nos murs et nos bourgs,
Veille à la sûreté des triples carrefours:
Ainsi, sans retourner ma figure ambiguë,
Devant, derrière moi, tout se passe à ma vue.

Commencement de l'année au solstice d'hiver.

Ainsi parla Janus. Ses traits me font juger
Que je puis, si je veux, encor l'interroger.
Je reprends mes esprits, je dissipe ma crainte:
Je bénis sa visite en ma modeste enceinte;

Et les regards baissés à son auguste aspect,
De grâce, enseignez-moi, lui dis-je avec respect,
D'où vient que dans l'hiver l'an nouveau recommence ;
C'est le printemps qui dut lui donner la naissance :
Alors tout refleurit; par le froid dépouillé,
D'un feuillage nouveau l'arbre s'est habillé.
On croit revoir du temps l'enfance primitive.
Dans le cep engourdi lasse d'être captive,
La sève le féconde et gonfle les bourgeons.
L'herbe des jeunes blés a verdi les sillons.
Dans l'air, que des zéphirs a réchauffé l'haleine,
L'oiseau chante, il se joue, et l'agneau dans la plaine.
Le soleil le plus doux répand le plus beau jour ;
Et l'hirondelle absente, en nos toits de retour,
Y pétrit le ciment du nid qu'elle maçonne.
Le champ s'ouvre sans peine au soc qui le façonne.
Tout croît, tout ressuscite en cet aimable temps :
Oui, la nouvelle année a dû naître au printemps.
Après ce long discours que ma bouche prononce,
Le dieu bien moins diffus me fit cette réponse :
Le soleil en hiver recommence son cours,
Et l'an suit du soleil le cours et le décours.

Le travail permis le premier jour de l'an.

Je m'étonnais qu'au jour le premier de l'année,
Toute occupation ne fût pas condamnée.
J'ai voulu, dit le dieu, permettre les travaux,
De peur que l'an entier ne fût un long repos.

Chacun, en s'essayant à quelque œuvre nouvelle,
Consacre le devoir de sa tâche annuelle.
Pourquoi faut-il encor, quand mon zèle pieux
Par quelque sacrifice honore d'autres dieux,
Qu'une part de l'encens vous soit d'abord offerte?
C'est afin que du ciel tenant la porte ouverte,
A tes vœux à leur gré j'en permette l'accès.

Souhaits de bonne année.

Mais pourquoi dans ces jours tous ces nouveaux souhaits,
Prière tour-à-tour et donnée et rendue,
Dont chacun à l'envi s'aborde et se salue?
Il est, me dit Janus sur son bâton penché,
Au jour premier de l'an un auspice attaché.
L'oiseau le premier vu détermine l'augure,
Et de son premier cri la prophétie est sûre.
Les temples sont ouverts en ces jours solennels,
Et l'oreille des dieux écoute les mortels.
Un vœu jamais en vain n'est sorti de leur bouche,
Et du Juste toujours la prière les touche.

Origine des étrennes.

Ainsi parla Janus; et reparlant après,
Mes mots suivent les siens et les touchent de près.
Que veut dire la figure et la datte ridée,
Et ce miel que l'on donne? et d'où vint cette idée?

C'est un emblème, un vœu, que l'an coule toujours
Avec cette douceur qui commença son cours.
Je conçois la raison de ces dons qu'on s'envoie :
Le bonheur est un miel. Mais l'argent, la monnoie,
A quoi bon ? Si tu crois le miel plus doux que l'or,
Oh ! combien de ton siécle est-tu donc loin encor !
A peine il fut un homme au temps du bon Saturne,
A qui la soif de l'or n'eût fait vider une urne.
Accrue avec le temps, le vice et le besoin,
Cette soif aujourd'hui ne peut aller plus loin.
Ils ne sont plus, ces temps de probité fidèle,
Où le peuple était pauvre et Rome encor nouvelle.
Le jonc tissu couvrait le lit du fils de Mars,
Le chaume son palais, le gazon ses remparts.
Jupiter, à l'étroit dans son rustique asile,
Ne tenait en sa main qu'une foudre d'argile.
Des fleurs ornaient son temple et non pas des rubis.
Le noble sénateur, berger de ses brebis,
Alors, sans en rougir, s'endormait sur la gerbe,
Et le foin tenait lieu d'un oreiller superbe.
Le consul, pour un temps suspendant ses travaux,
Abandonnait le soc pour prendre les faisceaux.
Une lame d'argent, crime en ce siécle antique,
Eût offensé des mœurs l'austérité publique.
Mais lorsqu'un grand destin eut ennobli ces lieux,
Et que de son sommet Rome eut touché les cieux,
On vit avec orgueil s'accroître la richesse
Et le soin furieux d'accumuler sans cesse.

Sans besoin, pour le perdre, on amoncèle l'or:
Pour réparer sa perte, on l'amoncèle encor:
Et des retours du sort les rigoureux caprices,
Loin de les corriger, alimentent les vices.
Plus on possède, et plus on a soif d'acquérir.
C'est une maladie, on ne peut en guérir:
Plus l'hydropique a bu, plus il veut encor boire.
L'argent seul a du prix: il achète la gloire;
On lui vend les honneurs; il donne les amis.
Le pauvre abandonné rampe dans le mépris.
Mais ces pièces de bronze offertes en étrenne,
Tu veux savoir pourquoi je les reçois sans peine,
Si cette vile offrande est agréable aux dieux.
Le bronze fut jadis l'argent de vos ayeux;
On le donnait: mais l'or a de meilleurs auspices.
A la simplicité sans être moins propices,
Nous aimons aujourd'hui des temples précieux:
Cette magnificence au culte convient mieux.
Nous louons le vieux temps; le siécle a son usage,
Nous le suivons: chacun est également sage.

Arrivée de Saturne en Italie.

Janus avait parlé. Je reprends le discours
Avec l'humble respect que j'observe toujours.
Je dois tout à vos soins quand vous daignez m'instruire:
Mais pourquoi d'un côté la forme d'un navire,
De l'autre, au double front une tête d'humain
Est-elle empreinte encor sur ces pièces d'airain?

Tu m'aurais reconnu dans ce double visage,
Si la rouille du temps n'eût rongé mon image.
Mais du navire il faut t'expliquer le tableau.
Saturne dans le Tibre entra sur un vaisseau,
Après avoir couru tous les climats du monde;
Je le vis aborder cette rive féconde.
Chassé par Jupiter de l'empire du ciel,
Le Latium cacha le vieillard immortel.
Longtemps séjour heureux de ce dieu taciturne,
La terre en prit le nom de terre de Saturne:
Sur les pièces de bronze un vaisseau fut gravé,
Monument du vaisseau dans le Tibre arrivé.

Règne de Janus en Italie.

J'ai moi-même habité la campagne fertile
Que féconde le Tibre en son cours si tranquille.
Ces murs où Rome ici commande l'univers
Etaient une forêt et des pâtis déserts.
J'ouvrais de mon palais l'auguste vestibule
Sur ce mont que depuis on nomma Janicule.
Je régnais quand la terre, encor digne des dieux,
Soutenait leur présence, et que le crime aux cieux
N'avait point relégué cette vierge céleste
Qui quitta la dernière un séjour si funeste.
L'homme craignait le mal sans la crainte des lois:
Son cœur était son juge; il écoutait sa voix.
Point de guerre; la paix. Je veillais à sa porte.
Tu vois ma clé: voilà les armes que je porte.

Rome sauvée des Sabins par une inondation miraculeuse.

Janus avait parlé. Je lui reparle ainsi :
Pourquoi de tant de lieux qu'on vous consacre ici,
Un seul temple, qui touche à deux places publiques,
Reçoit-il nos présens, nos vœux et nos cantiques ?
En ce moment le dieu, caressant de sa main
Cette barbe aux longs poils qui descend sur son sein,
Me raconte comment un ornement frivole
Fit ouvrir aux Sabins les murs du Capitole,
Quand leur roi Tatius attaqua nos remparts.
Alors, comme aujourd'hui dans la place de Mars,
Par un roc escarpé, qui domine sur elle,
On descendait des tours et de la citadelle.
Ils touchaient à la porte, où par un soin jaloux
Junon avait d'avance arraché les verroux.
Je n'osais pas de front combattre sa puissance ;
Mais contre elle avec art j'use de ma science.
Des sources de ce mont j'ouvre tous les canaux,
Et soudain en torrens je fais jaillir les eaux.
J'avais aux flots glacés mêlé des flots de soufre :
Ils brûlent ; le chemin est fermé par un gouffre.
Le Sabin se retire, et par mon art sauvé
Ce lieu reprend la forme où je l'avais trouvé.
On y bâtit un temple où pour moi l'encens fume
Quand des gâteaux sacrés l'offrande se consume.

Temple de Janus fermé pendant la paix.

Mais pourquoi dans la paix ce temple est-il fermé?
Pourquoi se rouvre-t-il sitôt qu'on s'est armé?
Pour qu'on implore un terme aux malheurs de la guerre,
Il s'ouvre tout entier aux peuples de la terre.
Dans la paix je le ferme, afin que désormais
Au fond du sanctuaire elle habite à jamais.
Aujourd'hui que mon temple est fermé par Auguste,
Il le sera longtemps. Levant sa tête auguste,
Janus promène alors ses yeux sur l'univers.
O mon héros! la paix y règne; et dans les fers
Le Rhin, à qui tu dois ta palme triomphante,
A remis dans tes mains son urne obéissante.
Dure la paix et ceux dont elle est le bienfait!
Qu'ils vivent pour veiller sur le bien qu'ils ont fait!

Temple d'Esculape.

J'appris, en feuilletant nos fastes assez amples,
Qu'en ce jour autrefois on consacra deux temples.
Dans l'île que le Tibre embrasse de ses flots
Le fils de Coronis et du dieu de Claros
Vint aborder jadis des rives d'Epidaure.
C'est là que Jupiter veut aussi qu'on l'adore;
Et dans le même lieu Rome voit réunis
Les autels de l'ayeul et du fils de son fils.

Eloge des premiers Astronomes.

Qui me défend ici de chanter les étoiles,
Astres d'or de la nuit, suspendus à ses voiles?
De dire et leurs levers et leurs couchers divers?
Je le dois, j'ai promis ce sujet de mes vers.
O vous, qui pour puiser ces hautes connaissances,
Avez percé des cieux les profondeurs immenses,
De la fange du vice, où rampent les humains,
Se dégagea l'essor de vos esprits divins.
Oui, je le crois, le vin, Vénus et sa mollesse,
Jamais n'ont de vos cœurs dégradé la noblesse.
Jamais par leurs clameurs la chicane ni Mars
N'ont troublé votre oreille ou distrait vos regards.
Jamais l'ambition, la gloire et sa fumée,
Ni de richesse et d'or l'avarice affamée,
N'ont occupé votre ame ou corrompu vos goûts.
Des astres, que vos yeux ont rapprochés de nous,
Vous avez mesuré la distance infinie,
Et plus haut que le ciel plana votre génie.
C'est par là qu'on y monte, et non par Pélion
Entassé sur l'Ossa par la rebellion.
Sur vos ailes j'y vole, Apollon m'en rend digne.
Chaque fête en mes vers reviendra sous un signe.

Coucher du Cancer : lever de la Lyre.

Ne va donc pas au ciel observer le Cancer;
Apprends qu'il est plongé dans la profonde mer,

Quand la troisième nuit qui précède les nones,
Prodigue sa rosée aux champs que tu sillonnes.
Aux nones tu verras la Lyre dans les cieux
Obscurcir de brouillards son lever pluvieux.

Les fêtes agonales.

Deux fois deux jours après, sous un heureux auspice,
En l'honneur de Janus on offre un sacrifice;
C'est la fête Agonale : à l'autel meurtrier,
Quelque dieu qu'on implore, on immole un belier.
Du seigle et quelques grains d'un sel pur et lucide
Etaient au bon vieux temps une offrande splendide.
Des vaisseaux étrangers n'apportaient point encor
La myrrhe qu'une écorce épanche en larmes d'or.
De l'encens de l'Euphrate et des parfums du Gange
Nos ayeux ignoraient le trafic et l'échange.
L'offrande du safran aux filets empourprés
N'exhalait point son baume; et sur les feux sacrés
Le laurier pétillant, la gluante résine,
Satisfaisait l'autel où fumait la sabine.
C'était un luxe, au temps de ces antiques mœurs,
D'enlacer la jonquille aux suaves odeurs,
Avec les simples fleurs, filles de la prairie.
Du fer, que de nos mains la froide barbarie
Aux flancs d'une victime enfonce sans effroi,
Dans les rites sacrés on ignorait l'emploi.
Des sillons ravagés par une dent grossière
Déplorant le dégât, Cérès fut la première

Qui vit le sang d'un porc couler avec plaisir.
Au temps qu'un suc laiteux le nourrit à loisir,
Elle avait vu du blé la semence féconde
Extirpée en sa fleur par l'animal immonde.
Il fut puni. Le bouc, instruit par ces leçons,
De la vigne aurait dû respecter les bourgeons.
Ronge, s'écrie alors un témoin de son crime,
Ronge : un jour à l'autel qui t'attend pour victime
La liqueur de la vigne arrosera ton front.
Telle fut la menace, et l'effet en fut prompt.
Ennemi de Bacchus, à son prêtre on le livre :
Le vin sacré l'arrose; il a cessé de vivre.

Fable d'Aristée.

L'un et l'autre du moins expia son forfait.
Mais la douce brebis, mais le bœuf qu'ont-ils fait?
Aristée autrefois vit mourir ses abeilles,
Et ses jeunes essaims déserter ses corbeilles.
Il les pleurait; sa mère écoute ses douleurs,
Et pour le consoler lui dit : sèche tes pleurs ;
Oui, Protée, ô mon fils ! réparera ta perte,
Et rendra ses essaims à ta ruche déserte.
Mais ce qu'il peut pour toi, tu ne l'obtiendras pas,
Si de puissans liens tu n'enchaînes ses bras.
Il cherche le devin sur l'avis de Climène,
Le surprend endormi, le saisit et l'enchaîne.
Celui-ci de son art épuise les secrets :
Mais il cède à la force et se rend à ses traits.

Protée, ouvrant sa bouche à la barbe azurée,
Tu veux voir, lui dit-il, ta perte réparée?
Immole, et sous la terre enfouis un taureau :
Ce que tu veux de moi naîtra de son tombeau.
Aristée obéit : et soudain, ô merveilles!
Les flancs putréfiés enfantent des abeilles,
Et mille êtres vivans naissent d'un être mort.
La brebis à son tour attend le même sort :
L'imprudente en paissant a brouté la verveine
Qu'une vieille offre aux dieux du rustique domaine.

Sacrifices des animaux domestiques.

Qu'épargnera le prêtre et son couteau mortel,
Si je vois à la fois expirer à l'autel
Le bœuf laborieux qui laboure la plaine,
Et la douce brebis qui nous donne sa laine?
En Perse, Hypérion de rayons couronné
Voit le sang du cheval en son temple amené
Teindre le fer du mage; un culte légitime
Au char d'un dieu rapide assortit la victime.
La biche, dans l'Aulide immolée autrefois
Pour conserver le sang d'une fille des rois,
Tombe encore à l'autel de la triple immortelle
Sans qu'on ait à sauver une vierge nouvelle.
Près de l'Hémus glacé, j'ai vu les Sapéens
A la déesse offrir des entrailles de chiens.
Pour le dieu des jardins la victime qu'on frappe
Est un âne, et ce choix est digne de Priape,

Priape et la nymphe Lotis.

La Grèce célébrait les fêtes de Bacchus,
Que ramène l'hiver à des temps révolus,
Quand il vient, précédé de givre et de froidure,
Pour la troisième fois attrister la nature.
Les dieux que le Lycée abrite de ses bois,
Et ceux du voisinage accourent à la fois,
Les satyres lascifs, les faunes des montagnes,
Les déesses des eaux, des prés et des campagnes,
Silène sur son âne, et le dieu dont la faux
Offre un épouvantail aux timides oiseaux.
On choisit dans un bois un salon de verdure.
Sur des lits de gazon, tissus par la nature,
On se place, on prend part au champêtre festin.
Une source est auprès. Bacchus donne le vin.
L'onde se mêle à peine au nectar de la tonne.
Chacun a pour la fête apporté sa couronne.
Vous, nymphes, vos cheveux sont flottans au hasard,
Ou par vos doigts savans arrangés avec art.
L'une en servant retrousse une robe gênante,
Et montre le contour d'une jambe élégante;
Une autre de sa gorge en écarte les plis.
De son épaule aux yeux l'autre expose le lis.
Une autre en longs habits traînans sur la verdure
La foule d'un pied nu, libre de sa chaussure.
Aux satyres badins, aux faunes tour-à-tour
Elles versent les feux du vin et de l'amour;

A toi, qui ceins de pin ta courte chevelure ;
A toi, Silène, aussi, vieillard que la luxure
Dévore incessamment d'incurables desirs
Et qui te crois toujours à l'âge des plaisirs.
Mais le dieu des jardins, le rubicond Priape,
Les néglige, et Lotis, elle seule, le frappe ;
Elle occupe ses yeux, elle occupe ses sens.
Signes d'amour, regards et gestes agaçans,
Tout lui dit qu'il ne voit, qu'il ne desire qu'elle.
Mais l'orgueil du dédain est connu d'une belle,
Et l'amour de Priape est payé de mépris.
La nuit s'avance, et tous par le vin assoupis
Dans le bois à l'écart vont fermer la paupière.
Lotis sous des tilleuls se couche la dernière,
Et lasse de plaisir se repose et s'endort.
Priape ne dort pas : il se lève, et d'abord
Observant près de lui, retenant son haleine,
Marche d'un pas furtif que son pied pose à peine.
Arrivé dans l'asile où repose Lotis,
Il craint de respirer. Cependant il a mis
Le genou sur la mousse où la nymphe sommeille.
Il s'approche : elle dort, et rien ne la réveille.
Il triomphe, il se voit au terme de ses vœux,
Et sur elle penché, déja se croit heureux.
Il tire par les pieds le voile qui la couvre,
Et du bonheur pour lui déja la route s'ouvre.
Des sons intempestifs de sa bruyante voix
Ta monture, ô Silène ! a réveillé le bois :

Effrayée à ce bruit, la nymphe qui s'échappe
Crie, appelle au secours et repousse Priape.
La lune offre sa honte à tous les yeux surpris,
Et l'effronté Priape excite mille ris.
L'auteur de son dépit le paya de sa vie.
Il fut depuis du dieu la victime chérie.

Les oiseaux immolés en sacrifice.

Vous, hôtes innocens des buissons écartés,
Tendres oiseaux, du moins vous étiez respectés.
Des bois où vous attache une douce habitude,
Tranquilles, vous pouviez peupler la solitude,
Par vos sons variés enchanter les échos,
Voltiger sans effroi de rameaux en rameaux,
Y suspendre vos nids, y couver sous votre aile
Des fruits de vos amours l'espérance nouvelle.
Mais que vous ont servi vos soins, vos sons touchans?
Vous chantez, on vous fait un crime de vos chants.
Les dieux jaloux ont cru qu'harmonieux prophètes,
Vous osiez révéler leurs volontés secrètes.
Ils devaient en effet le croire, et des destins
Vos cris et votre vol sont des avis certains.
Seul épargné longtemps, l'oiseau cessa de l'être.
Le ciel avec plaisir vit le couteau d'un prêtre
Punir de ses secrets l'indiscret confident.
Ainsi palpite et meurt sur le brasier ardent
Le compagnon chéri de la blanche colombe.
A l'autel de la nuit le coq expire et tombe,

Le coq, héraut crêté qui proclame le jour:
Et nos remparts sauvés ne purent à leur tour
Du coutelas ingrat sauver le sang de l'oie;
Isis dans ses bassins voit palpiter son foie.

Lever du Dauphin.

Cependant le Dauphin, d'étoiles couronné,
Se lève et sort des flots où jadis il est né.
Le lendemain, l'Hiver, parti des bords de l'Ourse,
Arrive en nos climats au milieu de sa course.
Sitôt qu'a reparu la mère de Memnon,
De la nymphe Carmente on fête le grand nom.
Près de ta source pure et vierge à ton exemple,
En ce jour, ô Juturne! on dédia ton temple.

Fêtes Carmentales.

Qui m'apprendra ce culte et ses rites divers?
Qui guidera ma voile en de nouvelles mers?
Toi qui tires ton nom de ta bouche savante,
Viens m'instruire toi-même, ô déesse, ô Carmente,
Et de mon ignorance écartant les erreurs,
Aide ma faible voix à chanter tes honneurs.
Par son antiquité de tout temps renommée,
Du nom du grand Arcas l'Arcadie est nommée.
Issu du sang d'un père illustre en ce pays,
D'une mère plus noble Evandre fut le fils.

D'un céleste génie était-elle inspirée ?
Des oracles parlaient de sa bouche sacrée.
A son fils en pleurant elle avait annoncé
Que de grands maux comme elle il était menacé.
L'événement prouva son savoir prophétique.
Evandre avec sa mère, hélas trop véridique,
Forcé d'abandonner ses lares paternels,
Succombait sous le poids de ses chagrins mortels.
Sèche tes pleurs, lui dit sa mère vertueuse;
Oppose à la fortune une ame courageuse:
C'est l'arrêt du destin. Un crime de ce lieu
Ne nous exile pas: c'est le courroux d'un dieu.
Si tu quittes ces murs témoins de ta naissance,
La faute en est au dieu qui proscrit l'innocence:
Redoute le remord plus que l'adversité.
Le malheur est moins grand s'il n'est pas mérité.
Pour juge dans son cœur l'homme a sa conscience,
Qui le livre à la crainte ou lui rend l'espérance.
Tu ne souffres pas seul un injuste revers.
Les maux dont tu gémis, d'autres les ont soufferts:
Et Cadmus qui, de Tyr exilé par son père,
Chercha dans l'Aonie un destin plus prospère,
Et Tydée, et Jason, que l'on peut imiter,
Et tant d'autres encor que je pourrais citer.
Partout où s'étend l'air l'oiseau trouve sa vie:
Le brave en fait autant; le monde est sa patrie.
La saison de l'hiver ne dure pas toujours;
Et, crois-moi, le printemps te rendra ses beaux jours.

Arrivée d'Evandre en Italie.

Evandre, sur la foi d'une mère chérie,
S'embarque, fend les flots et gagne l'Hespérie.
Il remonte le Tybre; et côtoyant ses bords,
Pleine de ses destins, Carmente observe alors
De Térente l'humide et fertile rivage,
Et quelques toits épars dans la plaine sauvage.
A la poupe en délire elle court, et soudain
Du pilote surpris elle saisit la main.
Ses bras sont étendus vers le bord qui l'attire:
Trois fois son pied fougueux a frappé le navire.
Son fils l'arrête, et craint qu'un élan inspiré
Ne la jette au hasard sur ce bord desiré.
O vous, dit-elle, ô vous, dieux de cette contrée,
Je vous salue! et toi, terre auguste et sacrée,
Qui dois donner aux cieux de nouveaux habitans,
Salut! et vous aussi, forêts, fleuves, étangs!
O bords tant desirés, ô soyez-nous propices!
De mon fils et de moi soyez les doux hospices.

Prédiction de la grandeur future de Rome.

Est ce une illusion qui trompe mes regards?
Vois-je pas s'élever de superbes remparts?
Sur les peuples lointains, sur les cités voisines,
Vois-je pas dominer la ville aux sept collines?
Oui, l'empire du monde à ces monts est promis.
A se lieu (qui l'eût cru?) tous les lieux sont soumis.

Ilion, tes vaisseaux abordent cette terre.
Une nouvelle Hélène y rallume la guerre.
Pourquoi t'armer aussi, mon fils, mon cher Pallas?
Arrête, hélas, arrête, évite les combats.
Mais non: cours, obéis à l'instinct du courage.
Si le fer te moissonne à la fleur de ton âge,
Un bras, un bras fameux vengera ton trépas.
De tes débris, ô Troie! un jour tu renaîtras:
Ta chute des vainqueurs écrase la fortune.
Brûlez, flammes des Grecs, les remparts de Neptune;
Leur cendre encor s'élève et monte vers les cieux.
Déja le fils d'Anchise apporte ici ses dieux:
Déja son dos pieux s'est courbé sous son père.
A ces dieux étrangers ouvre ton sanctuaire,
Vesta! toi qui dois voir un pontife immortel
Régir également le monde et ton autel.
Oui, c'est la main d'un dieu qui fait les sacrifices.
Auguste, après César, Rome est sous tes auspices.
L'empire à ta famille à jamais appartient.
Tibère en craint le poids, l'accepte et le soutient:
Fils, petit-fils d'un dieu, le destin tutélaire
Fera revivre en lui son ayeul et son père;
Et Rome, en la fêtant dans ses solennités,
Un jour mettra Julie au rang des déités.
Arrivée à ce temps du beau siécle où nous sommes,
Soudain sa voix se tait sur les destins des hommes.
Elle sort du navire, et son fils à son tour.
Aux champs du Latium il fixe son séjour:

Heureux, hélas, heureux, en perdant sa patrie,
D'avoir eu pour exil cette terre chérie !

Cacus puni par Hercule.

Sur ses monts l'Ausonie a vu de nouveaux toits.
Evandre en peu de temps marche égal à ses rois.
Hercule, voyageant de contrée en contrée,
Arrive avec sa flotte et les bœufs d'Erythrée.
Evandre sous son toit l'accueille avec bonté;
Ses bœufs dans les vallons errent en liberté.
Le fils de Jupiter, quand l'aube a chassé l'ombre,
S'éveille, et de ses bœufs il a compté le nombre:
Deux lui sont enlevés. Il cherche, il cherche en vain;
Rien n'offre à ses regards les traces du larcin.
Cacus, à reculons, au fond de sa caverne,
Les avait entraînés dans l'ombre de l'Averne.
Cacus, de l'Aventin l'épouvante et l'horreur,
Fléau de la contrée, y répand la terreur:
Sa taille est d'un géant; son visage est difforme,
Et sa force répond à sa stature énorme.
Fils de Vulcain, sa bouche imite les volcans.
D'un antre inaccessible il habite les flancs.
L'hôte même des bois qui ceignent son enceinte
Se perd dans les détours de ce noir labyrinthe.
Des ossemens blanchis sont épars alentour,
Et la porte sanglante expose à l'œil du jour
Des corps mis en lambeaux et des têtes humaines.
Le héros retournait, las de recherches vaines;

Des mugissemens sourds trahissent le larcin.
Je reviens au signal, dit Hercule, et soudain,
Tout plein de sa vengeance, enflammé de furie,
Suit la voix qui l'appelle et court à l'antre impie.
Cacus l'avait fermé par un pesant rocher,
D'où vingt bœufs attelés n'auraient pu l'arracher.
Mais, poussé par l'effort de ces larges épaules
Qui des cieux étonnés ont soutenu les pôles,
Il s'écroule : l'Ether a retenti trois fois,
Et la terre, en tremblant, s'affaisse sous son poids.
Le monstre a du combat engagé les approches.
Tout sert à sa fureur, et les troncs et les roches.
Bientôt il a recours aux armes de Vulcain,
Et l'éclair de la foudre est vomi de son sein.
Vous croiriez voir Typhée exhaler le tonnerre,
Ou l'Ethna haleter les foudres de la terre.
Mais Alcide s'élance, et sur son front trois fois
De sa lourde massue il assène le poids.
Cacus vomit des flots de sang et de fumée,
Tombe, et mord le gravier de sa bouche enflammée.

Autel d'Hercule.

Immolant un des bœufs qu'il avait recouvrés,
Hercule appelle Evandre à ces rites sacrés.
Dans le cirque où des bœufs est la place publique
Il veut qu'on lui consacre un autel magnifique.
Carmente annonce alors qu'il est proche, le temps
Où l'univers, par lui défendu si longtemps,

Au ciel impatient doit rendre son Hercule.
Elle, qui n'a jamais trompé la foi crédule,
Vit depuis à son culte ériger un autel;
Et le jour que je chante est son jour solennel.

Octave surnommé Auguste.

Aux ides de ce mois un chœur sacré de prêtres
Au dieu maître des dieux, du monde et de ses maîtres,
Pour offrande à l'autel sacrifie un belier.
Ce fut dans ce grand jour que l'univers entier.
De Rome et des Césars se reconnut l'esclave.
Auguste, en ce grand jour, devint le nom d'Octave.
Aux archives des grands parcourez, feuilletez
Les titres de leurs rangs et de leurs dignités.
Nul ne fut honoré d'un nom si magnifique.
L'un se nomme Africain: il a vaincu l'Afrique.
Le surnom d'Isanrique et celui de Crétois
De deux grands conquérans attestent les exploits.
Le vainqueur du Numide et celui de Numance
En ont joint le surnom au nom de leur naissance.
Drusus chez les Germains cherche un nom et la mort:
Combien fut passagère et sa vie et son sort!
Des peuples qu'à César a soumis la victoire,
Si César prend les noms, tous sont dus à sa gloire.
Quelquefois un seul fait valut un grand renom.
Au collier d'un Gaulois l'un a dû son surnom;
L'autre au corbeau sacré, son compagnon de guerre.
Pompée est nommé Grand; son nom dit à la terre

Ce qu'il a fait de grand en guerre et dans la paix :
Mais César son vainqueur efface ses hauts faits.
Fabius fut très-grand; on le nomma Maxime :
Plus haut que ce surnom ne peut monter l'estime.
Tous ces titres si beaux : tous ces noms solennels,
Sont au rang des honneurs décernés aux mortels :
César, déifié par un culte bien juste,
Seul avec Jupiter a le surnom d'Auguste.
Que le ciel, à César conservant son secours,
Etende son empire et prolonge ses jours !
Suspends à son palais ta guirlande prospère,
O chêne ! Et que Tibère, héritier de son père,
Joignant à son auspice un auspice nouveau,
De l'empire avec lui soutienne le fardeau !

Chars rendus aux dames romaines.

Trois fois après ce jour que le soleil revienne,
On recommence encor la fête Arcadienne.
Les Romaines jadis s'étalaient dans des chars :
Le Sénat réforma ce vain luxe des arts.
Leur dépit, s'irritant d'une loi si sévère,
Veut priver leurs époux du tendre nom de père.
Elles ne craignent pas d'attaquer dans leur flanc
Le germe à peine éclos des doux fruits de leur sang.
Le sénat leur reproche un homicide outrage :
De leurs chars toutefois il leur permet l'usage ;
Mais à Carmente encor il veut que tous les ans
On offre un sacrifice au salut des enfans.

Du sang des animaux la main n'est point rougie :
La mort ne souille point la fête de la vie.
Sectateurs curieux des rites d'autrefois,
Aux hymnes du pontife assistez; et sa voix
Vous apprendra des noms que le vulgaire ignore.
Il invoque Porrime et sa compagne encore.
L'une des temps passés révélait les secrets :
L'autre de l'avenir prononçait les décrets.

Temple de la Concorde.

Ce fut le lendemain, Concorde auguste et sainte,
Que jadis de ton temple on dédia l'enceinte,
Non loin de ce parvis où par de longs degrés
S'élèvent de Junon les portiques sacrés.
Dans un temps de discorde, où tout le peuple armé
Violait du Sénat le pouvoir alarmé,
Le vainqueur d'Etrurie et de Rome l'exemple,
Camille, fit le vœu de t'ériger un temple.
Tu servis ses projets, et son vœu fut rempli.
Un sujet plus heureux depuis l'a rétabli.
Tu vis, ô mon héros, la Germanie entière
Tomber à tes genoux, le front dans la poussière !
Tu voulus consacrer le butin des vaincus
A la divinité que tu chéris le plus.
Tu relevas son temple; et ton auguste mère,
Flamine, à Jupiter seule digne de plaire,

L'orna de ses bienfaits et dota son autel.

Le signe du Verseau.

Après les jeux sacrés de ce jour solennel,
Sorti du Capricorne alors l'astre du monde
Visite du Verseau l'urne immense et profonde.
Sept fois la nuit revient, et la Lyre, à nos yeux
Par degrés effacée, a disparu des cieux.
La nuit revient encore; et l'étoile céleste,
Egide du Lyon, perd l'éclat qui lui reste.

Fêtes Sémentales.

Dans nos fastes vingt fois j'ai cherché, mais en vain,
La fête sémentale et son jour incertain.
Ce jour, me dit alors la Muse qui m'inspire,
S'indique chaque année, et n'a pas dû s'inscrire.
Pourquoi vas-tu chercher dans le livre des temps
Les fêtes de ce jour, mobiles tous les ans?
Mais s'il est incertain, la saison est certaine:
C'est lorsque la semence a germé dans la plaine.
Que le bœuf, dételé jusqu'aux zéphirs nouveaux,
Rumine et la pâture et l'oubli de ses maux.
Suspends à ton hangar ta charrue émérite,
Villageois! au repos ton champ te sollicite.
Laisse-le par pitié reposer dans l'hiver:
Il souffre des grands froids et redoute le fer.
Laisse encor reposer tes rateaux et ta herse,
Et ces bras que sans cesse un dur travail exerce.

Fêtez-vous tour-à-tour, habitans des hameaux,
Et que le four antique apprête vos gâteaux.
A Tellus, à Cérès consacrez vos semailles,
Et d'une grasse truie immolez les entrailles.
De leurs bienfaits communs vous leur devez le fruit
L'une donne le grain, et l'autre le produit.
Vous par qui disparut l'antique barbarie,
Par qui le gland fit place à la gerbe chérie,
O Tellus! ô Cérès! prodigues de vos dons,
Rassasiez les vœux des avides colons.
De vos sucs nourriciers fécondez la semence,
Et du froid qui la brûle abritez son enfance.
Aux vents, quand on la sème, ouvrez-en le berceau.
On la couvre: sur elle épanchez le verseau.
Empêchez qu'en nos champs elle soit la pâture
De ces voleurs ailés, fléau de la culture.
Vous aussi, respectez, fourrageuses fourmis,
Le germe de nos blés à la glèbe commis:
Quand ils seront tombés sous les faux moissonneuses,
Ils enrichiront mieux vos familles glaneuses.
Que la rouille surtout ne ronge point l'épi
Frappé d'un air impur, ou de pluie amolli.
Ne souffrez pas non plus qu'il sèche et s'amaigrisse,
Ni de trop d'embonpoint qu'il se gonfle et périsse.
Empêchez que l'ivraie et l'importun chardon
Et la stérile aveine usurpent le sillon.
Que l'orge au grain barbu réponde à la culture,
Et que le pur froment la paie avec usure.

Tels sont pour vous mes vœux : vous en ferez pour vous.
Que Cérès les entende et les exauce tous.
La terre, trop longtemps à la guerre occupée,
Laissa rouiller le soc pour aiguiser l'épée :
Le bœuf, abandonné par des maîtres ingrats,
Cédait au fier coursier amoureux des combats :
Le glaive se forgeait de la faux qui moissonne :
On transformait la bêche en casque de Bellonne.
Grâce aux Dieux, aux Césars, et grâce à mon héros,
Ces fureurs ont cessé : le monde est en repos ;
La guerre en vain rugit, sous leurs pieds abattue.
Qu'on rattèle le bœuf au joug de la charrue ;
Que le soc nourricier sillonne les guérets :
Cérès qui les féconde est fille de la paix.

Temples de Castor et de Pollux.

C'est le sixième jour, précurseur des calendes,
Qu'aux deux fils de Léda, dignes de nos offrandes,
Deux temples tout récens ont été dédiés.
Deux frères par leur sang aux dieux associés
A ces deux frères dieux les bâtirent dans Rome,
Près de ce lac si pur que Juturne renomme.

Autel de la Paix.

Réglant au cours du mois la marche qu'elle suit,
A l'autel de la paix ma Muse m'a conduit.
O Paix, viens le front ceint de ces lauriers heureux
Dont le vainqueur d'Antoine a tressé tes cheveux.

Descends, fille du ciel, et régne sur la terre !
Triomphes destructeurs, cessez avec la guerre !
Qu'êtes-vous pour nos chefs ? leur gloire est dans la paix.
Pour qu'on ne s'arme plus, armez-vous désormais,
Soldats ! Et vous, clairons, trompettes héroïques,
Proclamez et la paix et ses fêtes publiques.
Que l'univers entier, des Parthes aux Germains,
Tremble dans le silence au seul nom des Romains,
Et que des rois amis la libre obéissance,
S'ils ne la craignent pas, adore leur puissance.
Consacrons à la Paix un encens solennel :
Qu'une blanche génisse expire à son autel.
Conservez, dieux puissans, cette paix si profonde,
Et l'auguste maison qui l'a donnée au monde.
Déja de mes travaux j'ai rempli le premier.
Finissons à la fois et ce livre et Janvier.

Fin du premier Livre.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

MOIS DE FÉVRIER.

Exorde.

L'Année et mon ouvrage avancent à la fois :
Un nouveau chant commence avec un nouveau mois.
O mes vers, élevez vos poétiques ailes.
Vous étiez autrefois d'aimables bagatelles ;
Alors, il m'en souvient, au printemps de mes jours,
Agiles messagers, vous serviez mes amours :
Je célèbre aujourd'hui, par de sages contrastes,
L'ordre des temps pieux consigné dans les Fastes.
Qui vous eût dit alors que de si doux sujets
Vous passeriez un jour à ces graves objets ?
Chacun a son talent, son métier, sa coutume :
Je m'exerce en mon art ; mes armes sont ma plume.
Si lancer de longs dards d'un bras souple et nerveux,
Assujettir au frein un coursier belliqueux,
Ceindre son front d'un casque ou son flanc d'une épée,
Est un art dont ma main ne s'est pas occupée :

Eh ! qui n'est pas né propre à de pareils emplois ?
Mais je sais, ô Héros, célébrer tes exploits ;
Je sais te consacrer un hommage fidèle.
Viens donc, Germanicus, et souris à mon zèle,
Si le soin de la paix que te doit l'univers
Te laisse le loisir de protéger mes vers.

Origine du nom de Février.

Nos ancêtres jadis ont nommé Fébruales
Des expiations les coutumes lustrales.
On a donné ce nom aux ornemens si saints
Qu'au Pontife un Flamine apprête de ses mains ;
A ces gâteaux sacrés dont les licteurs propices
En des lieux désignés vont porter les auspices ;
Aux guirlandes du prêtre, à ce chaste rameau
Dont la vierge Flamine enlace son bandeau.
Enfin tout ce qui sert aux usages mystiques
Etait ainsi nommé chez nos ayeux antiques.
C'est de là que ce mois s'appela Février :
Soit qu'en ce temps, qu'il croit propre à tout expier,
Le Luperque, en courant, s'arme de sa courroie ;
Soit qu'après les tributs qu'aux mânes on envoie
Et le culte annuel que l'on rend aux tombeaux,
Les airs soient plus sereins et les jours soient plus beaux.

Usage des expiations venu de la Grèce.

Nos ancêtres ont cru qu'un crime, un meurtre impie,
Par des lustrations se répare et s'expie.

L'erreur vint de la Grèce, où, dans l'onde plongé,
Un meurtrier se crut de son meurtre purgé.
Ainsi le fils d'Actor fut absous par Pélée;
Et Pélée à son tour, dans les champs d'Héraclée,
Du meurtre de Phocus par Acaste est absous.
Le bon Egée ainsi, faible et crédule époux,
Purge de ses forfaits la coupable du Phase,
Fuyant sur des dragons le palais qu'elle embrase.
Lave mon parricide, ô fleuve Acheloüs!
S'écrie en ses transports le fils d'Amphiarus:
Et le fleuve a lavé ses remords et son crime.
Non, non; le fer vengeur s'est promis sa victime.
Car enfin, dans cette onde où tu laves tes mains,
Crois-tu donc effacer tes meurtres inhumains?

Février autrefois le dernier mois de l'année.

Jadis, comme aujourd'hui, Janus ouvrait l'année,
Par le mois qui le suit autrefois terminée.
Ombres! à qui ce mois rend un devoir dernier,
Longtemps au dernier rang vous mîtes Février.
Mais de nos décemvirs une vieille ordonnance
De ces mois rapprochés réforma la distance.

Temples réparés par Auguste.

Peut-être ignorez-vous qu'aux calendes du mois
Nos ayeux à Junon bâtirent autrefois
Un temple alors voisin du temple de Cybèle?
On le cherche en nos jours: où sa ruine est-elle?

Il est tombé, détruit par l'injure des ans.
Mais nous ne craignons plus ces ravages du temps.
Un grand homme, des dieux réparant la demeure,
Défend que l'or vieillisse et que le marbre meure.
Il veille au soin des dieux comme au soin des mortels.
O toi qui leur bâtis des temples éternels,
Par leurs soins à son tour que ta vie assurée
De leurs autels nouveaux égale la durée !

Asiles ouverts dans les bois du Tibre.

Des bocages sacrés, près du Tibre et des mers,
On fréquente en ce jour les asiles ouverts.
C'est en ce jour encor qu'on monte au Capitole :
En pompe on y conduit le belier qu'on immole.
Souvent la pluie alors s'épanche en longs torrens,
Et la neige en flocons s'amoncèle en nos champs.

Coucher de la Lyre, du Lion et du Dauphin.

Que deux fois le soleil et de pourpre et d'opale
Colore à son déclin la mer occidentale ;
Où donc est, direz-vous, levant le front aux cieux,
La Lyre, hier encor si brillante à mes yeux ?
Et du ciel, où votre œil cherche à la reconnaître,
La moitié du Lion va soudain disparaître.
Du Dauphin étoilé vos yeux sont éblouis :
Le lendemain ses feux seront évanouis.

Il mérita le ciel : dans leurs grottes humides
Il servit les amours des belles Néréides ;
Et sensible à la lyre, on sait que sur les flots
Il fut l'heureux sauveur du chantre de Lesbos.

Arion sauvé par un Dauphin.

On connaît Arion. Quelle oreille barbare
N'a pas ouï vanter un prodige si rare ?
Les fleuves à sa voix s'arrêtaient en suspens.
Chasseur de la brebis, le loup à ses accens
Cessait de la poursuivre ; et la brebis craintive
Ouvrait, calme et tranquille, une oreille attentive.
Les lièvres et les chiens, à sa voix attroupés,
Jouaient sous la même ombre, autour de lui groupés ;
Et de l'antre où grondait la lionne cruelle
S'approchait sans danger la timide gazelle.
La corneille, ô Minerve, auprès de ton oiseau,
Sans querelle, perchait sur le même rameau ;
Et près de l'épervier reposait la colombe.
S'il chantait dans la nuit les hymnes de la tombe,
La nocturne Cynthie écoutait ses doux sons,
Et croyait de son frère entendre les chansons.
Il avait enchanté par sa docte harmonie
La féconde Sicile et la belle Ausonie.
Arion sur la mer embarque ses trésors,
Rapportant avec lui le prix de ses accords.

O chantre de Lesbos ! pour toi, pour ta fortune,
Tu redoutais peut-être et les vents et Neptune :
Tu te trompais; la mer, malheureux passager,
Bien moins que ton navire a pour toi de danger.
Le chef, pour l'égorger, déja s'arme d'un glaive;
Et l'équipage entier contre lui se soulève.
Régis, régis, crois-moi, le timon incertain;
Ce glaive, ô nautonnier, n'est pas fait pour ta main :
Ma vie est en vos mains, je la perds sans me plaindre,
Dit alors Arion, sans pâlir et sans craindre;
Mais au moins, en mourant, permettez que mes doigts
Touchent ma lyre encore une dernière fois.
Il couronne son front d'une docte verdure,
Digne, ô bel Apollon, d'orner ta chevelure.
Il revêt sa tunique aux longs plis embaumés,
Et sa lyre a rendu ses sons accoutumés :
Le cygne au cou d'argent, percé d'un fer impie,
En soupirs modulés exhale ainsi sa vie.
Le prêtre d'Apollon s'élance dans les flots;
Il tombe, et sur la poupe ont rejailli les eaux.
Un dauphin, ô merveille, attiré par sa lyre,
Lui présente son dos en forme de navire.
Tranquillement assis, il chante, et sous ses doigts
Son luth harmonieux se marie à sa voix;
Et ses doux chants, tribut de sa reconnaissance,
Semblent calmer le flot, qui l'écoute en silence.
Ce dauphin fut payé de son zèle pieux :
Jupiter, qui le vit, le plaça dans les cieux.

Auguste nommé père de la patrie.

Que n'ai-je mille voix ! vieillard de Méonie,
Chantre d'Achille, ici que n'ai-je ton génie !
Quand je chante en mes vers les nones de ce mois,
Je sens que mon sujet m'accable de son poids.
Par des honneurs nouveaux nos fastes s'ennoblissent ;
Pour de si grands objets que mes chants s'agrandissent.
Qu'ai-je fait quand j'ai pris des mètres inégaux ?
Il fallait ces grands vers nés pour les grands héros.
Père de la patrie, ô César, ô grand homme,
Ce nom te fut donné par le sénat de Rome.
Mais ce tribut tardif, par la loi décrété,
Déja par tes vertus tu l'avais mérité.
Semblable à Jupiter, comme lui tu te nommes ;
C'est le père des dieux, toi, le père des hommes.
Que ta grandeur s'abaisse, illustre fils de Mars !
Rémus d'un saut léger insulta tes remparts :
Ces murs, où des Césars la puissance se fonde,
Sont dignes aujourd'hui de la reine du monde.
Ton domaine s'accrut des hameaux d'alentour :
Son empire est partout où luit l'astre du jour.
Tu possédas un coin d'une terre conquise :
L'immensité du monde à César est soumise.
Tu fis du chaste hymen un brigand ravisseur :
Il en remet la garde à la sainte pudeur.
Dans tes murs un asile était ouvert au crime :
Auguste le repousse, et son frein le réprime.

Tu régnas par la force : il fait régner la loi ;
Et, premier citoyen, il est plus grand qu'un roi.
Assassin de Rémus, son ombre encor t'accuse :
Il plaint ses assassins, pardonne et les excuse.
Ton père te fit dieu ; Mars était ton soutien :
Auguste, son vengeur, déifia le sien.

Lever du Verseau et du Bouvier céleste.

Ganymède a paru sur la voûte azurée,
Et de sa coupe d'or verse une onde éthérée.
Toi que font frissonner les frimas des hivers,
Réjouis-toi, Zéphir vient attiédir les airs.
Que l'astre du matin, quand l'aube se dévoile,
Rallume encor cinq fois le feu de son étoile,
Et pour toi du printemps les jours sont commencés.
Mais ne te flatte pas que les froids sont passés :
Non, le froid dure encor ; l'hiver, armé de glace,
De son règne, en fuyant, laisse une longue trace.
La nuit revient trois fois, et déja vous voyez
Du compagnon de l'Ourse étoiler les deux pieds.

Aventure de Callisto.

Callisto, dans les bois, loin d'un monde profane,
Se signala longtemps dans les chœurs de Diane.
Arc sacré que je tiens, s'écria-t-elle un jour,
Arc de la déité dont j'ai suivi la cour,
De ma virginité sois le fidèle gage ;
Sois témoin du serment où ma pudeur s'engage.

La déesse applaudit. Garde bien ton serment,
Dit-elle, et de ma cour tu seras l'ornement.
Callisto l'eût gardé : mais elle était si belle !
Elle échappe aux mortels ; un dieu triompha d'elle.
Des bois qu'elle a courus, Diane de retour
Cherchait un abri frais contre les feux du jour.
Un bocage noirci de l'ombre de l'yeuse
Abrite d'un bassin l'onde silencieuse.
O vierge du Tégée, au fond de ce vallon,
Viens, baignons-nous, lui dit la déesse. A ce nom
Elle rougit ; hélas ! elle n'en est plus digne.
Aux nymphes de sa cour Diane a fait un signe ;
Et tous les vêtemens tombent sur les gazons.
Callisto seule hésite et donne des soupçons.
On ôte sa tunique : elle est nue et sans voile ;
Et du poids de son sein le crime se dévoile.
Loin de moi, dit Phœbé, fille de Lycaon !
Le soin de te punir, je le laisse à Junon.
Fuis, ne souille plus l'onde où se baigne Diane :
Fuis loin des chœurs sacrés, que ta honte profane.
La lune avait neuf fois arrondi son croissant.
La nymphe qu'on crut vierge est mère d'un enfant.
La jalouse Junon s'en indigne, et transforme
Sa rivale odieuse en une ourse difforme.
Ton époux, ô déesse ! a forcé sa pudeur ;
Arrête.. Il n'est plus temps ; et ses traits font horreur.
Que Jupiter, s'il veut, soupire encor pour elle,
J'y consens, dit alors la déité cruelle.

Digne autrefois de plaire au dieu de l'univers,
Hideuse, elle se cache au fond des bois déserts.
Mais il a crû, le fruit de sa faute innocente.
Il rencontre sa mère au fond des bois errante.
Elle le voit, s'arrête; et ses regards, ses cris,
Son trouble maternel, semblent nommer son fils.
Arcas, saisi d'effroi, ne peut la reconnaître;
Il va percer d'un dard le flanc qui l'a fait naître:
Tous deux sont à l'instant dans les cieux emportés.
Astres voisins, le pôle est ceint de leurs clartés.
Au nom de Callisto se nomme la Grande-Ourse.
Arcas suit à pas lents la lenteur de sa course.
Junon, pour se venger, demande aux dieux des flots
Que jamais Callisto ne se lave en leurs eaux.

Féte de Faune.

Aux ides de ce mois, Faune, à l'ombre d'un hêtre
Voit fumer notre encens sur son autel champêtre.
L'île qui fend le Tibre et partage son cours,
En ce jour solonnel attire un grand concours.

Les trois cents Fabius.

C'est en ce jour encor qu'avec honneur périrent
Les trois cents Fabius que les Véiens surprirent.
Une noble famille osa seule à la fois
Des charges de l'état s'imposer tout le poids.
Une seule, de tous embrassant la querelle,
S'arme et court aux combats si familiers pour elle.

On vit du même camp, sous les mêmes drapeaux,
Volontaires soldats, sortir trois cents héros,
Troupe illustre, d'ardeur et de gloire animée,
Dont le moindre aurait pu commander une armée.
La porte de Carmente et l'autel de Janus,
Et leur chemin public, vous sont assez connus.
Gardez-vous d'y passer : l'augure en est funeste.
C'est par là qu'en ce temps, l'histoire nous l'atteste,
Sortirent de nos murs les trois cents Fabius.
Innocens autrefois, ces lieux ne le sont plus.
Par les eaux de l'hiver devenu plus rapide,
Le Crémère est témoin de leur marche intrépide.
Ils y placent leur camp, et le glaive à la main
Dans les rangs ennemis tous s'élancent soudain.
Tels des lions, sortis des antres de Lybie,
Sur un troupeau de bœufs fondent avec furie.
Le pré rougit du sang des Véiens dispersés,
Du fer qui les poursuit honteusement blessés.
De file moissonnés, les rangs sur les rangs tombent:
Vingt fois on les attaque, et vingt fois ils succombent.
Certains à découvert d'être vaincus toujours,
Aux piéges de la ruse ils ont enfin recours.
Une forêt, des daims retraite accoutumée,
Ombrage un long coteau dont la plaine est fermée.
Un gros de combattans dans la plaine est laissé ;
Tout le reste se cache, en embûche placé.
Comme un torrent, grossi par des eaux orageuses
Ou par l'écoulement des montages neigeuses,

Ne roule plus ses flots contenus dans ses bords,
Et des champs qu'il ravage inonde les trésors :
Tels nos héros, courant au Véien qu'ils dédaignent,
Craignent qu'il leur échappe, et c'est tout ce qu'ils craignent.
Grands cœurs sans défiance, où courez-vous ainsi?
L'ennemi qu'on méprise est dangereux aussi.
Généreux imprudens, trop d'ardeur vous abuse.
La valeur peut céder aux piéges de la ruse.
Des vallons et des bois des bataillons sortis
Tiennent de tous côtés les Romains investis.
D'embûches, de soldats, d'armes environnée,
Que fera de héros cette brave poignée?
Ainsi qu'un sanglier dans les bois relancé,
Harcelé par les chiens, par le nombre pressé,
Perce les plus hardis de sa dent foudroyante,
Et vend cher sa défaite à l'armée aboyante :
Ainsi les Fabius, se vengeant de leur sort,
Tous avant de mourir donnent cent fois la mort.
Un seul jour vit marcher ces héros à la guerre,
Un seul jour enleva ces héros à la terre.
Les dieux, jaloux de voir refleurir leur grand nom,
Sauvèrent de leur tige un jeune rejeton.
Un enfant, loin encor de l'âge où l'on est homme,
Seul de cette famille était resté dans Rome.
Les dieux voulaient ainsi préparer tes destins,
Toi dont la lenteur sage a sauvé les Romains.

Lever du Corbeau, du Serpent, et de la céleste Coupe.

Trois astres dans le ciel sont réunis en groupe ;
Le Corbeau, le Serpent et la céleste Coupe.
La nuit de leur lever suit les ides du mois.
Mais comment dans le ciel sont-ils groupés tous trois ?
On raconte qu'au roi de la cour immortelle
Apollon préparait une fête nouvelle.
Pars, dit-il au corbeau, fidèle messager,
Que rien ne te retarde, et dans ton vol léger
Va puiser une eau vive aux sources de la terre.
L'oiseau cher à Phœbus, en recourbant sa serre,
Par l'anse entre ses doigts saisit la coupe d'or,
L'emporte, et dans les airs prend un rapide essor.
Tout chargé de fruits verts un figuier se présente.
Il tâte avec son bec la figue qui le tente.
Mais le fruit dur encor ne peut être cueilli.
Il demeure : il a mis son message en oubli ;
Et sur l'arbre il attend que, de doux sucs nourrie,
Par les feux du soleil la figue soit mûrie.
L'oiseau, rassasié de ce fruit succulent,
Entre ses ongles noirs enlève un long serpent,
Revole vers son maître, et sa langue subtile
Cherche dans le mensonge une excuse futile.
C'est ce serpent, dit-il, qu'il faut seul accuser :
Il défendait la source où j'ai voulu puiser.

Tu mens, dit Apollon, quand ta faute t'accuse,
Et crois qu'un dieu prophète est un dieu qu'on abuse,
Va, par un châtiment doublement mérité,
Perfide, sois puni de ta témérité :
Oui, tant que, verte encor, sous la feuille cachée,
Se nourrira la figue à son arbre attachée,
D'aucune source alors tu ne boiras les eaux.
Il dit, et, de ce fait témoins toujours nouveaux,
Le Corbeau, le Serpent, la Coupe, qu'il assemble,
Aux régions du ciel tous trois brillent ensemble.

Fêtes Lupercales.

Les ides ont fini ; trois jours sont révolus :
C'est la fête de Faune et des Luperques nus.
Euterpe, de ce rite apprends-moi l'origine,
Et comment il devint une fête Latine.
On sait que l'Arcadie, en ses monts bocagers,
Rend un antique culte à Pan, dieu des bergers.
Là tout retrace encor la fête Lupercale :
Le mont de Pholoé, les marais de Stymphale,
Les rives du Ladon, les bois de Nonacris,
Et Cyllène, et les monts des Faunes si chéris.
Des haras, des troupeaux, c'est le dieu tutélaire.
Le pasteur au dieu Pan rend un pieux salaire.
Évandre transporta chez nos premiers ayeux
Et son culte champêtre et ses agrestes dieux.
Ces dieux n'avaient alors que des temples de chaume :
Rome n'était alors que la place de Rome.

O Luperques, pourquoi vos cris, vos hurlemens?
Et pourquoi courez-vous nus et sans vêtemens?
Le dieu se plaît lui-même à courir les montagnes,
A répandre, en hurlant, l'effroi dans les campagnes:
A l'exemple du dieu les Luperques sont nus.
Et qu'ont-ils pour courir besoin d'être vêtus?
L'Arcadie autrefois, berceau de son enfance,
De Jupiter, dit-on, précéda la naissance.
Errans dans les forêts, sans arts et sans métiers,
Des chênes abritaient ses habitans grossiers.
Le gland était leur mets; leur nectar, l'onde pure,
Dans le creux de leurs mains puisée à l'aventure.
Des taureaux haletans, sous le joug attelés,
N'ouvraient point les sillons aux semences des blés.
Des chars et des coursiers ils ignoraient l'usage.
La laine était un poids pour la brebis sauvage.
Nus, leurs corps endurcis enduraient en plein air
Les autans, et la pluie, et les froids de l'hiver.
Des Luperques encor la nudité l'atteste:
De leurs antiques mœurs cet usage est un reste.

Aventure d'un Faune amoureux de la belle Omphale.

Pourquoi Faune surtout hait-il les vêtemens?
L'histoire qu'on en conte est pleine d'agrémens.
Un jour il vit d'un mont venir dans la campagne
Le héros de Tyrinthe et sa belle compagne.

Il la voit et s'écrie : O nymphes des forêts !
Plus d'amour ; elle seule a pour moi des attraits.
Sur ses tissus de Tyr la belle Lydienne
De ses cheveux ambrés laisse flotter l'ébène.
Elle oppose au soleil des voiles d'or tendus,
Par Alcide avec soin sur elle suspendus.
A l'humide lueur du pâle crépuscule,
Omphale sur le Tmole arrive avec Hercule.
De tuf, de pierre-ponce un antre lambrissé
Leur présente un abri de pampre tapissé.
Là, tandis que pour eux un doux repas s'apprête,
De ses propres atours elle orne sa conquête :
De sa pourpre Gétule elle aime à l'ajuster.
Dans la ceinture d'or, qu'elle vient de quitter,
Elle met à l'étroit sa gigantesque taille.
Gêné dans ses habits, le héros se travaille,
Brise les bracelets faits pour un autre bras,
Et ses pieds sont noués de rubans délicats.
De la lourde massue Omphale s'est armée.
Elle coiffe son front du lion de Némée,
Et s'amuse, en riant, à tirer du carquois
Les traits les plus légers, dards pesans pour ses doigts.
Les amans travestis se livrent à la joie,
Et goûtent le sommeil que la nuit leur envoie.
Placés l'un près de l'autre en des lits séparés,
Il reposent leurs sens de nectar enivrés.
Le lendemain au dieu de la grappe vermeille
Ils font un sacrifice, et sont chastes la veille.

La nuit avait fourni la moitié de son tour.
Que n'ose point un Faune enhardi par l'amour ?
Le lascif adultère, à la faveur de l'ombre,
Marchant à pas furtifs, arrive à l'antre sombre.
Il voit d'un lourd sommeil les esclaves dormans ;
Il espère qu'ainsi dorment les deux amans.
Il interroge l'ombre, et dans sa marche errante
Au devant de ses pas porte une main prudente.
Il vient au lit d'Omphale, il le touche, et d'abord
Le hasard et ses vœux semblent être d'accord.
Mais sentant les longs crins du lion de Némée,
Il frémit, et sa main se retire alarmée.
Il recule, semblable au voyageur troublé
A l'aspect d'un serpent que ses pieds ont foulé.
Il marche au lit voisin : une étoffe moelleuse
A rassuré les doigts de sa main amoureuse.
Il palpite, il s'approche, et ses desirs puissans
Des ardeurs de Priape ont embrasé ses sens.
Il lève sur les pieds la tunique étendue ;
Et trouve les poils durs d'une jambe velue.
Alcide se réveille, et, hors du lit jeté,
Repousse loin de lui l'adultère effronté.
Des flambeaux apportés, aux yeux surpris d'Omphale,
D'une scène grotesque éclairent le scandale.
Faune confus gémit, et, hors du lit poussé,
Se relève honteux, de sa chute froissé.
Tu railles, belle Omphale, un amant ridicule ;
Hercule en rit, et tous en ont ri comme Hercule.

Faune, depuis ce jour, ami des nudités,
Défend les vêtemens dans ses solennités.

Rémus et Romulus courent nus à la poursuite des brigands.

Cherchons de cet usage une cause natale,
Et que sur son terrain mon coursier se signale.
Une chèvre immolée en ce jour solennel
Jadis avait de Faune ensanglanté l'autel.
On avait à l'offrande invité nos ancêtres.
Ils viennent à la fête : et tandis que les prêtres,
A l'aide de l'érable en broches façonné,
Apprêtent sur le feu le festin ordonné,
Romulus et son frère et toute la jeunesse
Au soleil, en plein champ, exercent leur souplesse.
Tous ces athlètes nus à la lutte des jeux
Fatiguent les ressorts de leurs muscles nerveux.
Un berger crie alors du haut d'une colline :
Courez, ô Romulus ; dans la forêt voisine
Vos bœufs sont emmenés par de lâches brigands.
Les frères à s'armer ne perdent point de temps:
Ils courent aux voleurs et marchent sur leur voie.
Rémus, qui le premier a ramené leur proie,
Revient, et du banquet terminant les apprêts,
Les seuls vainqueurs, dit-il, auront part à ces mets.
Ses compagnons joyeux imitent son exemple.
Romulus de retour à table les contemple,

Et sur les ais sacrés de vin encor mouillés
Ne trouve que des os de leur chair dépouillés.
Il sourit ; mais témoin du triomphe d'un frère,
Il envie en secret sa gloire et son salaire.
D'âge en âge témoins de cet événement,
Les Luperques ainsi courent sans vêtement.

Origine du nom de Lupercal.

Mais pourquoi de leur course et solennelle et sainte
Du nom de Lupercal a-t-on nommé l'enceinte ?
La vestale Ilia venait de mettre au jour
Les deux enfans de Mars, fruits de son chaste amour.
Son oncle paternel, tyran de l'Ausonie,
Ordonne que le fleuve engloutisse leur vie.
Arrête.... Que fais-tu, barbare Amulius?
L'un de ces deux enfans doit être Romulus.
Ses soldats, à regret ministres de son crime,
Emportent en pleurant l'une et l'autre victime.
L'Albule, qui depuis fut le Tibre, en ces jours,
Par les eaux de l'hiver avait grossi son cours.
Ce grand cirque, témoin des fêtes solennelles,
Alors était un lac où voguaient des nacelles.
Quand l'obstacle du fleuve eut arrêté leurs pas,
L'un d'eux de ces enfans pleure ainsi le trépas :
Que ce couple est aimable! et comme il se ressemble!
L'un de plus de vigueur est doué, ce me semble.
Si par vos nobles traits je juge votre rang,
Un dieu sans doute, un dieu vous a transmis son sang.

Mais un dieu toutefois, s'il était votre père,
Tendrait à votre enfance une main tutélaire.
Toi qui le même jour les vois naître et mourir,
Tu voudrais, tendre mère, en vain les secourir.
Enfans ensemble nés, enfans proscrits ensemble,
Allez, que dans les eaux ce berceau vous rassemble !
Il dit, et près du bord les abandonne aux flots.
Par leurs vagissemens ces innocens gémeaux
Semblent plaindre et sentir leur triste destinée :
Et dans Albe en pleurant la garde est retournée.
Cependant sur les flots surnage le berceau.
O de quel grand destin tu soutiens le fardeau,
De planches et de joncs assemblage fragile !
Poussé sur des buissons par la vague mobile,
Il s'arrête au milieu des joncs et des roseaux,
Déposé sur le bord par le reflux des eaux.
Un figuier le couvrit, c'est le figuier Rumine.
Le temps a de son tronc respecté la ruine.
La mamelle pendante, une louve, ô destins !
Accourt aux cris plaintifs de ces deux orphelins.
Va-t-elle dans leur sang assouvir sa furie ?
Loin de leur nuire, hélas ! elle rend à la vie
Ces deux frères gémeaux, dignes d'un meilleur sort,
Par des parens cruels dévoués à la mort.
Sa queue en se jouant les caresse et les flatte ;
Et sa langue a léché leur bouche délicate.
Cependant nul effroi n'étonne leurs regards.
Ces nourrissons hardis, dignes enfans de Mars,

Acceptent le secours de leur mère nouvelle :
De la louve à longs traits ils sucent la mamelle.
Pour prix d'un grand bienfait, payé d'un grand renom,
Au lieu qui les vit croître elle a donné son nom.

Junon Lucine.

Qu'attends-tu, jeune épouse ? un charme imaginaire,
Des filtres et des vœux, ne te rendront pas mère.
Crois-moi, d'un fouet fécond va recevoir les coups :
Le nom de père alors charmera ton époux.
Il fut un temps fatal, où de l'hymen avare
Dans son germe avorté le doux gage était rare.
Ah! devais-je enlever les filles des Sabins,
S'écriait Romulus, accusant les destins,
Si pour nous, sans remplir le vœu de la nature,
La guerre est le seul fruit qu'enfanta mon injure ?
Au pied de l'Esquilin s'élève en un vallon
Une antique forêt, consacrée à Junon.
Là, femmes et maris, qu'une fête rassemble,
A l'autel de Junon se prosternent ensemble.
Les chênes sourcilleux s'ébranlent, et sa voix
Se prolonge en ces mots dans l'épaisseur du bois.
Femmes, allez, dit-elle, et qu'un bouc vous féconde.
Quelle fut des esprits la surprise profonde ?
On consulte un augure : il immole un chevreau.
La peau de la victime, à l'aide d'un ciseau,
Se découpe en longs fouets : chaque femme avec joie
Laisse frapper son dos des coups de sa courroie.

Cependant dans les cieux la courrière des mois
Arrondit son croissant renouvelé dix fois.
Déja l'époux jouit du bonheur d'être père,
Et l'épouse à son tour a le doux nom de mère.
Toi qui tires ton nom des dons que tu nous fais,
Ce bonheur, ô Lucine ! est un de tes bienfaits.
Sois propice à la mère arrivée à son terme ;
Délivre de son poids le flanc qui le renferme.
Le jour est-il levé ? défiez-vous des vents.
Ne livrez pas la voile aux zéphirs inconstans.
L'onde en cette saison de débris est couverte,
Et d'Éole six jours la caverne est ouverte.

La constellation des Poissons.

Mais déja le Verseau se retire des cieux,
Et son urne a fait place aux Poissons radieux.
On conte qu'autrefois ces deux frères humides
Soutinrent sur les eaux deux déités timides.
Par Typhon poursuivie aux palais de l'Éther,
Alors que pour le ciel combattait Jupiter,
De l'enfant Cupidon Vénus accompagnée
Vint dans une forêt par l'Euphrate baignée.
L'ombrage des palmiers dont ses bords sont plantés
Promettait un refuge à ces divinités.
Tout-à-coup dans le bois tous les autans mugissent,
Et la mère et l'enfant d'épouvante pâlissent.
Vénus se croit tombée aux mains des ennemis,
Et d'effroi sur son sein elle presse son fils.

O nymphes, ouvrez-moi votre onde tutélaire,
Dit-elle, et secourez et l'enfant et la mère.
Vous, qui leur présentez un dos officieux,
Poissons, signes amis, vous brillez dans les cieux.
Le Syrien défend qu'on vous ôte la vie,
Et jamais de ce mets sa table n'est servie.

Apothéose de Romulus.

Voici, voici le jour où le grand Romulus,
A la terre enlevé, fut le dieu Quirinus.
Mars a vu s'élever les nouveaux murs de Rome;
Il a vu s'affermir l'ouvrage d'un grand homme.
O Jupiter, dit-il, ses devoirs sont remplis;
Rome n'a plus besoin des secours de mon fils:
Rendez-le moi. Rémus mourut d'un coup funeste:
Rendez-moi l'un et l'autre en celui qui me reste.
Par vous au rang des dieux un seul dut être admis:
Remplissez vos décrets; vous me l'avez promis.
Jupiter fait un signe: et le pôle a tremblé:
Et sous le faix des cieux Atlas a chancelé.
Près du lac de la chèvre alors le roi de Rome
Proclamait ses arrêts, oracles d'un grand homme.
L'astre du jour se voile. Un nuage épaissi
En torrens orageux fond du ciel obscurci.
Tout fuit. Au bruit des vents, aux éclats du tonnerre,
Romulus sur un char abandonne la terre.

On pleure en ce héros le soutien de l'état:
On ose de sa mort accuser le sénat.
Ce soupçon odieux, que le deuil a fait naître,
Dans les esprits longtemps se fût aigri peut-être.
Mais des murs d'Albe un soir revenait Proculus,
Et la lune rendait les flambeaux superflus;
A sa gauche la foudre éclate sur sa tête:
Il recule, et d'effroi son sang glacé s'arrête.
Tout-à-coup un fantôme au dessus de l'humain
Apparaît à sa vue au milieu du chemin.
C'est Romulus que ceint la robe trabéale,
Tenant entre ses mains la trompette augurale.
Que les Romains, dit-il, cessent de me pleurer;
Leurs vœux et leur encens me doivent honorer.
J'en attends des autels et non de vaines larmes.
Qu'ils suivent mon génie et la gloire des armes.
Il dit, et disparaît. Cependant Proculus
Rapporte aux sénateurs l'ordre de Quirinus.
On fixe un jour sacré pour fêter ce grand homme,
Et l'on décrète un culte au fondateur de Rome.

Fêtes des fous.

Mais apprenez comment ce jour si saint pour nous
A pris encor le nom de la fête des fous.
Les hommes autrefois cultivaient peu la terre;
Leurs bras toujours armés s'exerçaient à la guerre.
Du fer né pour le soc le glaive était forgé;
La gerbe rendait peu dans un champ négligé.

On semait toutefois : des moissonneurs novices
De leurs maigres épis consacraient les prémices.
Instruits par le besoin, père des arts humains,
A l'aide de la flamme ils séchèrent leurs grains.
Combien leur ignorance, hélas ! devait leur nuire !
Tantôt du pur froment que la flamme a dû cuire
La cendre se balaye en charbons écrasés;
Et tantôt par le feu leurs toits sont embrasés.
La déesse des fours enfin leur fut connue.
Alors dans les hameaux la joie est revenue;
Et le rustre, à ses soins confiant sa moisson,
Implore pour ses grains une douce cuisson.
Le premier Curion, observant la formule,
Indique à certain jour la fête Fornacule;
Et de chaque curie appendant les tableaux,
Il invite le peuple à ces rites nouveaux.
Mais l'artisan grossier ignore sa curie,
Et répare le soir l'oubli de la férie.

Cérémonies pieuses en l'honneur des morts.

Les tombeaux ont leur culte. O vous, parens pieux,
Apaisez en ces jours l'ombre de vos ayeux.
Apportez à leur cendre une légère offrande.
Ce sont des dons légers que la tombe demande.
Pour honorer les morts le cœur est riche assez,
Et leurs dieux ne sont pas des dieux intéressés.
De couronnes de fleurs une tuile couverte;
Dans un vase laissés sur la route déserte,

Un peu de lait, des fruits et quelques grains de sel,
Des gâteaux détrempés et de vin et de miel,
Et quelques brins épars de l'humble violette;
Voilà tout ce qu'il faut: leur ombre est satisfaite.
Je ne vous défends pas de plus riches présens;
Mais de ces simples dons les mânes sont contens.
Allumez toutefois une urne cinéraire,
Et joignez la prière à l'encens funéraire.
C'est Énée, ô Latins, qui jadis sur vos bords
Apporta ce respect et ce culte des morts.
D'Anchise il honora le génie et la cendre,
Et le peuple imita sa piété si tendre.
Occupé dans les camps de combats éternels,
Le Romain négligea les mânes paternels.
Cet oubli fut puni : les mânes s'en vengèrent,
Et du feu des bûchers nos faubourgs s'éclairèrent.
On dit que nos ayeux sortis de leurs tombeaux,
Des nuits, en gémissant, troublèrent le repos;
Et qu'errant dans les champs des spectres effroyables
Épouvantaient nos murs de leurs cris lamentables.
Mais on rendit leur culte aux mânes offensés,
Et l'on perdit l'effroi des prodiges cessés.
Jeune veuve, aux regrets en ces jours condamnée,
Ne forme point les nœuds d'un nouvel hyménée:
Et toi que l'intérêt, calculant les trésors,
Juge déja nubile, ah! ne ceins pas alors
Du bandeau des époux ta tête virginale.
Hymen! n'allume point ta torche nuptiale;

De ces lugubres feux écarte tes flambeaux.
D'autres flambeaux, hélas ! brûlent sur les tombeaux.
Temples, soyez fermés. Sans parfums, sans guirlandes,
Saints autels, loin de vous repoussez les offrandes.
Les Ombres en ces jours et les mânes errans
Vont partout se repaître et de mets et d'encens.
On célèbre six jours les fêtes sépulcrales,
Et le dernier finit le mois et les Férales.

Pratiques religieuses à l'honneur de la déesse du Silence.

Mais que fait au milieu des filles du logis
Cette vieille au teint sec, plus vieille que Baucis ?
Elle t'offre des vœux, déesse du silence ;
Mais à sa langue à peine elle fait violence.
Sa main, avec trois doigts prenant trois grains d'encens,
Les pose, en murmurant de mystiques accens,
Sous le seuil de sa porte, où creusant sa retraite
La souris se pratique une route secrette.
Aux contours d'un rouet, que le temps a noircis,
D'un peloton magique elle attache les fils.
Elle avale trois fois trois graines de lentille.
Une tête d'oiseau, que traverse une aiguille,
Enduite de menthe et de gluante poix,
Tourne sur le brasier et retourne vingt fois.
Elle épanche du vin distillé goutte à goutte ;
Ce qu'il en reste encor, c'est elle qui le goûte.

Nous avons enchaîné la langue des méchans,
Dit la vieille, et le vin rend ses pas chancelans.

Origine de ce culte.

Quelle est la déité qui préside au silence?
Voici ce que des temps nous apprend la science.
De la nymphe Juturne éperdument épris,
Jupiter vit ses soins payés par des mépris.
La nayade, tantôt fuyant dans un bois sombre,
Parmi des coudriers se cachait sous leur ombre;
Et tantôt dans les eaux, son humide séjour,
Elle éludait du dieu la poursuite et l'amour.
Aux nayades du Tibre, à l'ombre de leurs saules,
Le dieu qui les rassemble adressa ces paroles:
Votre sœur, qui toujours de mes soins se défend,
Juturne, se refuse au bonheur qui l'attend:
En travaillant pour moi, travaillez donc pour elle;
A céder à l'amour forcez son cœur rebelle.
Lorsque, pour échapper à mes vœux empressés,
Le Tibre la verra courir à pas pressés
Et vers ses bords profonds précipiter sa fuite,
Vous, retenez ses pas et servez ma poursuite.
Toutes à Jupiter promettent leurs secours,
Et les nymphes du Tibre, hôtesses de son cours,
Et celles du rivage où, divine adultère,
Des deux gémeaux de Mars Ilia devint mère.
Là se trouvait aussi la nayade Lara,
Qui, sachant leur secret, bientôt le trahira.

Almon lui dit en vain : Crois-en l'avis d'un père,
Ma fille ! sois discrète, apprends l'art de te taire.
Elle parle toujours et jamais ne se tait.
A la nymphe elle va conter ce qu'elle sait ;
Et plaignant tes chagrins, ô fille de Saturne,
T'apprend que ton époux est amant de Juturne.
L'imprudente a parlé pour la dernière fois.
Jupiter indigné la prive de la voix.
Pars, dit-il à Mercure, emmène l'indiscrète ;
Que, du muet Érèbe habitante muette,
Elle soit nymphe encor, mais aux sombres marais.
Le fils de Jupiter accomplit ses décrets.
Dans un bois solitaire il arrive avec elle.
Là le dieu s'aperçoit que la nayade est belle,
Et veut en obtenir les dernières faveurs.
Son geste en vain l'implore ; en vain son œil en pleurs
Parle au lieu de sa voix condamnée à se taire :
Dans ce bois écarté le dieu la rendit mère.
Deux gémeaux en sont nés : dieux de nos carrefours,
Dieux Lares, sous nos toits ils veillent sur nos jours.

Fête des Charisties.

Rends au jour qui renaît les clartés dont tu brilles ;
Soleil ! viens éclairer la fête des familles ;
Tu vois dans un repas à table réunis
Les frères, les époux, les pères et les fils.
Après avoir pleuré les morts que l'on regrette,
De nos ayeux chéris quand l'ombre est satisfaite,

Qu'il est doux de se voir au nombre des vivans,
Autour de son foyer de compter ses parens,
Et de se consoler de la perte funeste
De l'ami qui n'est plus par l'ami qui nous reste !
Mais que les seuls bons cœurs au banquet soient admis:
Loin les amis ingrats, les frères ennemis,
La mère pour sa fille exécrable mégère,
Et le fils calculant les jours trop longs d'un père!
Loin l'horrible marâtre, épouse de Jason,
Médée au fils d'Égée apprêtant le poison!
Loin Atrée et Thyeste, Athamas et sa femme,
Qui fit semer des grains altérés par la flamme !
Loin Progné, Philomèle, et le père d'Itys,
Coupable par leurs mains du meurtre de son fils !
Loin tous ceux que l'ardeur d'un gain illégitime
Rend affamés d'un or acheté par le crime !
Aux dieux de la famille offrez un pur encens :
La Concorde à vos vœux est propice en ce temps.
Que les libations de vos mets les plus rares
Se portent en tribut à l'autel de vos Lares.
Quand la nuit qui s'avance invite au doux sommeil,
Versant à pleine coupe un vin pur et vermeil,
Dites, Salut à vous, ma famille chérie,
Et salut à César, père de la patrie !

Fête du Dieu Terme.

Le lendemain, fêtez dans vos rustiques chants
Le dieu dont la limite a séparé vos champs.

O Terme, que tu sois une borne de pierre,
Ou bien un vieux tronc d'arbre enfoncé dans la terre:
Instruits par nos ayeux dans ton culte sacré,
Tu n'en es pas pour nous un dieu moins révéré.
Deux voisins, te ceignant de leurs doubles guirlandes,
Unissent le tribut de leurs doubles offrandes.
La bonne villageoise à ton autel grossier
Apporte les charbons de son humble foyer.
Un vieillard fend le bois, l'élève en pyramide,
Et plante des rameaux dans le terrain solide.
Tandis qu'il donne au feu pour premiers alimens
Et de l'écorce sèche et des brins de sarmens,
Un jeune enfant debout tient de larges corbeilles;
Sa sœur offre un rayon, doux travail des abeilles.
En longs jets pétillans l'enfant à pleines mains
Jette dans le foyer les prémices des grains.
D'autres d'un vin fumeux rougissent une coupe,
En arrosent la flamme; et la grossière troupe
En silence regarde un spectacle si beau.
Alors à frais communs on t'immole un agneau;
Et tu ne te plains pas si quelquefois leur zèle
Te consacre une truie encore à la mamelle.
L'agreste voisinage au champêtre festin
S'assemble et chante en chœur un rustique refrain.
Des peuples, des cités tu fixes les limites:
Des empires par toi les bornes sont prescrites.
Tout domaine, sans toi terrain litigieux,
A d'éternels procès ouvre un champ spacieux.

L'ambition ni l'or ne peuvent te séduire.
Aux possesseurs voisins tu défends de se nuire.
Si ta borne autrefois eût par de sûrs enclos
Marqué le territoire et de Sparte et d'Argos,
Otryade aux combats n'eût pas perdu la vie.
Que de sang eût été sauvé pour la patrie!
Lorsque du Capitole on rebâtit les murs,
On relégua les dieux dans des réduits obscurs:
A Jupiter tonnant tous cédèrent leur place.
Dans le temple on te trouve, et rien ne te déplace;
Et là, plus haut que toi ne voyant que les cieux,
Le toit du dôme ouvert les découvre à tes yeux.
L'inconstance jamais ne peut t'être permise.
Terme! garde le poste où ta pierre fut mise;
Oppose à l'homme avide une borne de fer.
Voudrais-tu préférer un homme à Jupiter?
Quand tu seras heurté du choc de sa charrue,
Dis-lui: voilà ton champ, que ton soc le remue.
Un chemin spacieux mène aux champs Laurentins.
Énée y vint jadis régner sur les Latins.
Là le sixième mille, ô Terme, dieu propice,
Voit le sang d'un bélier couler sous ton auspice.
Une borne a fixé les empires divers:
Rome, le tien finit où finit l'univers.

Expulsion des Tarquins.

Voici l'exil des rois. Chantons cette journée,
Époque dans ce mois sous ce nom désignée.

Tarquin régnait ; Tarquin, le dernier de nos rois,
Intrépide guerrier, mais oppresseur des lois.
Il avait pris, soumis et saccagé des villes.
Gabie était le prix de ses ruses subtiles.
L'un de ses trois enfans, Sextus, son digne fils,
La nuit marche dans l'ombre au camp des ennemis.
Les glaives sont tirés. Frappez une victime,
Du roi qui fut mon père accomplissez le crime ;
De mes frères encor vous remplirez les vœux,
Dit-il, ils m'ont chassé, flétri de coups honteux :
Et le lâche en effet, pour mieux tromper des braves,
Avait soumis son dos aux verges des esclaves.
Les ennemis ont vu le prince désarmé.
Soudain dans l'airain creux leur glaive est renfermé.
Aux rayons de Phœbé (quelles preuves plus sûres !)
Ils ont vu de son dos les indignes blessures.
Ils le pressent au nom de leur foi, de ses pleurs,
De se joindre avec eux pour venger ses douleurs.
Sitôt que dans Gabie il se fut rendu maître,
Il consulte Tarquin pour la livrer en traître.
Un jardin où le lys exhale ses odeurs,
Est baigné d'un ruisseau qui glisse entre les fleurs :
Là Tarquin de son fils a reçu le message.
Il prend une baguette, et sans autre langage
Frappe les plus hauts lis, sous ses coups abattus.
Sextus en est instruit. Il ne m'en faut pas plus,
Répond-il, et des chefs faisant trancher la tête,
Sans défense à son père il livre sa conquête.

O terreur ! un serpent élancé des autels,
Sur le feu qui s'éteint prend les dons solennels.
On consulte Apollon. Ose, tu peux tout faire,
O toi qui le premier embrasseras ta mère.
Telle fut sa réponse : et tous de se presser,
De courir à leur mère, ardens à l'embrasser.
Des piéges de Tarquin pour préserver sa vie,
Brutus avait longtemps déguisé son génie.
Il feint de chanceler ; il tombe sur ses mains,
Et baise, en l'embrassant, la mère des humains.

La mort de Lucrèce.

Les enseignes de Rome investissent Ardée,
Et du siége longtemps l'issue est retardée.
Tandis que l'ennemi se cache en ses remparts,
On jouit du repos sous les tentes de Mars.
Sextus, fils de Tarquin, à sa table convie
De ses jeunes amis la noblesse choisie.
Compagnons, leur dit-il, lorsque dans les ennuis
Un long siége consume et nos jours et nos nuits,
Sans qu'il nous soit permis de déceindre l'épée ;
La foi qu'on nous promit n'est-elle point trompée ?
Nos femmes, respectant le lit de leurs époux,
Quand nous sommes absens, songent-elles à nous ?
Chacun vante la sienne, il la jure fidèle,
Et le bruit et le vin échauffent la querelle.
C'est trop, dit Collatin, débattre un vain procès ;
Trève de mots : partons, et jugeons par les faits.

La nuit nous reste encor; la jeunesse est agile:
Montons sur nos chevaux, et courons à la ville.
Chacun l'approuve. On part; et déja les coursiers
Ont dans Rome emporté les jeunes cavaliers.
On arrive au palais. Point de garde à la porte.
Assise autour des mets que dans l'or on apporte,
Chacun voit sa moitié, les cheveux ceints de fleurs,
De vingt flacons ambrés savourer les liqueurs.
C'en est assez: on sort; on se rend chez Lucrèce.
Des esclaves en cercle entourant leur maîtresse,
A la faible lueur d'un nocturne flambeau,
Ou conduisaient l'aiguille, ou roulaient le fuseau.
Des fils en pelotons emplissent sa corbeille,
Et sa voix au travail encourage leur veille.
Cet ouvrage m'est cher, mes filles, hâtons-nous;
C'est un manteau de guerre, un don pour mon époux.
Mais qu'avez-vous appris? qu'avez-vous à m'apprendre?
Dit-on que l'ennemi tarde encore à se rendre?
Tu tomberas, Ardée! en vain tu te défends.
Tu retiens nos époux: hélas! s'ils sont absens,
Toi seule en es la cause. Ah! qu'au moins ils reviennent;
Car le mien, les périls n'ont rien qui le retiennent.
Quand je le vois du fer défier les fureurs,
Je tremble; un froid mortel me glace, je me meurs.
Elle pleure. Sa main renonce à son ouvrage,
Et les pans de sa robe ont caché son visage.
Son deuil lui sied; ses yeux sont beaux de sa douleur,
Et dans ses traits se peint la beauté de son cœur.

Calme toi, me voici, dit l'époux : à sa vue
Elle court et l'embrasse, à son cou suspendue.
Le fils du roi, témoin de leurs embrassemens,
A conçu de l'amour tous les emportemens.
Que dis-je ? de l'amour ? non, c'est de la furie.
Tout lui plaît, le séduit : son air, sa modestie,
Ses cheveux blonds, son teint, et sa grâce sans fard,
Charme de la nature, heureux oubli de l'art,
Ses paroles, sa voix, jusqu'à sa vertu même,
Qui défend qu'il espère, et qu'en aveugle il aime.
Par son chant matinal le trompette du jour
Les rappelle, et le camp les a vus de retour.
Sextus loin de Lucrèce adore son image.
Il la voit, il l'entend. C'était là son langage,
Son geste, son maintien, l'art savant de ses doigts,
Son air simple et modeste, et le son de sa voix.
Comme après l'ouragan la colère de l'onde,
Quand les airs sont calmés, écume encor et gronde :
Tel le feu que sa vue alluma dans Sextus
Embrasse encor son cœur quand il ne la voit plus.
Pourvu que de son lit il souille l'innocence,
Tout convient à sa rage, et ruse et violence.
L'entreprise est hardie ; eh bien, j'oserai tout :
L'audace est sans scrupule, et le succès l'absout ;
Ou Vénus, ou le sort toujours la favorise :
L'imprenable Gabie ainsi par nous fut prise.
Il dit, ceint son épée, et, hardi cavalier,
S'élance sur la selle et pique son coursier.

A l'heure où par la nuit la lumière est éteinte
Des murs de Collatie il pénètre l'enceinte.
Comme un hôte Lucrèce accueille un ennemi;
Il est de son époux le parent et l'ami.
O de l'esprit humain que l'erreur est à plaindre!
Ignorant ses projets, qu'elle est bien loin de craindre,
Lucrèce, qui l'invite à la table du soir,
Se fait de le fêter un innocent devoir.
Les heures du repos ont mis fin à la veille.
La nuit est avancée, et la maison sommeille.
Il se lève dans l'ombre, et, l'épée à la main,
Dans ta chambre, ô Lucrèce, il pénètre, et soudain
S'élançant sur ton lit: mon glaive est nu; silence!
Je me nomme Tarquin. Sa timide innocence
Ne trouve pour parler ni parole ni voix.
Tous ses sens de frayeur sont saisis à la fois.
Elle frémit, semblable à la brebis tremblante
Qu'un loup tient en arrêt sous sa dent menaçante.
Que faire? Se défendre? Un homme la vaincra.
Crier? la mort est prête, et le poignard est là.
Fuir? Appuyé sur elle un bras la tient pressée,
Elle qu'un œil impur n'avait jamais blessée.
Il conjure, il s'irrite, il menace, il promet;
Il met tout en usage, et tout est sans effet.
Vous n'y gagnerez rien. J'aurai commis le crime;
Mais je vous en accuse et vous en rends victime.
Plaçant dans votre lit un esclave égorgé,
Je me dis le vengeur de l'hymen outragé.

Son péril à céder ne l'avait pas contrainte ;
Mais elle craint la honte, et cède à cette crainte.
Pourquoi te réjouir, ô vainqueur insensé ?
Ton triomphe te perd, et ton règne est passé.
Une nuit aux Tarquins aura coûté l'empire.
Le jour luit : loin du jour Lucrèce se retire.
Ses cheveux sont épars, comme une mère en deuil
Qui de son fils chéri va suivre le cercueil.
Son père et son époux, qu'en hâte elle rappelle,
Partis soudain du camp, se rendent auprès d'elle.
A son air, au chagrin répandu dans ses traits,
Ils demandent tous deux d'où viennent ses regrets :
Pourquoi ce deuil si grand, quelle perte elle a faite ?
Elle se tait longtemps ; et sa pudeur muette
Du voile où son visage a caché ses douleurs
Se couvre, et ses deux yeux sont deux sources de pleurs.
Son époux et son père, en consolant ses larmes,
La pressent d'éclaircir leur mortelles alarmes.
Elle veut s'expliquer, elle le tente en vain ;
Trois fois elle s'arrête ; elle l'ose à la fin,
Et la tête toujours sous son voile baissée :
Oui, c'est ton crime encor si je m'y vois forcée,
Tarquin ? je parlerai ; j'arrache à ma pudeur
L'aveu de ton audace et de mon déshonneur.
Son récit, qui s'arrête au dénoûment funeste,
Dit tout ce qu'elle peut, ses pleurs disent le reste,
Sa rougeur encor plus. Son père et son époux
Pardonnent un délit dont son cœur est absous.

Ce pardon que j'obtiens, moi, je me le refuse,
Dit-elle, et se cachant d'un père qui l'excuse,
Elle tire un poignard, l'enfonce dans son flanc,
Et tombant à ses pieds, les baigne de son sang.
Fidèle à la pudeur, la coupable innocente
Prend garde qu'en tombant sa chute soit décente;
Ce fut son dernier soin à son dernier moment.
Du coup dont elle meurt, frappés également,
Oubliant tout, son père et son époux fidèle,
La serrant, l'embrassant, sont étendus sur elle.
Brutus paraît. Brutus feignit la déraison:
Son génie, il est temps, va démentir son nom.
Il saisit le poignard dont se perça Lucrèce,
L'arrache, et le tenant dans sa main vengeresse,
Tout fumant d'un sang pur qui dégoutte à longs flots,
D'une voix menaçante il prononce ces mots:
J'en jure par ton sang, victime auguste et tendre!
Ce sang si généreux que tu viens de répandre,
Par tes mânes sacrés que je prends pour mes dieux,
Je punirai Tarquin et ses fils odieux;
Je proscris les tyrans; il vont enfin connaître
Et tout ce que je suis, et ce que je veux être.
A ce serment Lucrèce, et sans force et sans voix,
Soulève un œil éteint, pour la dernière fois.
On conduit au tombeau cette digne Romaine,
Spectacle de pitié, de douleur et de haine.
Son flanc est entr'ouvert; son sang coule. Brutus
Contre un tyran superbe, ennemi des vertus,

Du peuple qu'il assemble excite la vengeance.
Les Tarquins sont bannis : la liberté commence.
Un consul prend en main la balance des lois.
Ce jour chez les Romains fut le dernier des Rois.

Approches du Printemps.

Mais quoi ? ne vois-je pas arriver l'hyrondelle
De l'aimable printemps messagère fidèle ?
Confiante aux Zéphirs, Progné, ne crains-tu pas
Le courroux de l'hiver revenu sur ses pas ?
Ton retour fut souvent trop hâtif, et Borée
Souvent de tes frissons à réjoui Térée.

Courses au champ de Mars.

Février va finir. Je vois au champ de Mars
S'élancer au signal les coursiers et les chars.
Viens, ô dieu des combats ! le lieu, le temps t'appelle :
Du mois qui t'appartient le cours se renouvelle.
Jetons l'ancre ; et bientôt, abandonnée aux airs,
Ma voile va courir sur de nouvelles mers.

Fin du second Livre.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

MOIS DE MARS.

Invocation à Mars.

Mars, dépose un moment ton casque et ton armure;
Découvre de ton front la noble chevelure :
Inspire, Dieu terrible, un enfant d'Apollon;
Viens, je chante le mois consacré par ton nom.
Tu le sais bien : Pallas, qui préside à la guerre,
Préside encore aux arts, délices de la terre.
Apprends à son exemple, ô redoutable Mars,
A laisser quelquefois se reposer tes dards.
A des emplois plus doux tu trouveras des charmes.
Tu peux t'en souvenir : n'étais-tu pas sans armes
Quand tu vins dans les bras d'une fille d'Ilus
Enfanter à la fois et Rome et Romulus?

Aventure de Mars et d'Ilia.

La prêtresse Ilia, jeune et belle Vestale,
Allait au point du jour puiser une eau lustrale.

Par une pente douce, à travers des roseaux,
Un sentier verdoyant la mène au bord des eaux.
Là, déchargeant son front de son urne d'argile,
La Vestale s'assied sous une ombre tranquille,
Aux Zéphirs caressans expose ses attraits,
Rajuste sa coiffure, et respire le frais.
Au doux bruit des oiseaux, des saules et de l'onde,
Ses sens sont assoupis dans une paix profonde.
Le sommeil dans ses yeux se glisse doucement;
Ses bras appesantis tombent sans mouvement.
Mars la voit endormie; et la vierge qu'il aime
A perdu sa pudeur à l'insçu d'elle-même.
Elle s'éveille mère: un hymen clandestin
A de Rome en ses flancs déposé le destin.
Ilia du gazon se lève languissante,
Et, de cette langueur, adultère innocente,
Ignorant et la cause et les effets nouveaux,
Contre un arbre s'appuie et se parle en ces mots:

Songe d'Ilia.

Oh! qu'il puisse être heureux, ce présage d'un songe!
Ce que j'ai vu n'est pas un nocturne mensonge.
Je veillais à l'autel, quand de mon front soudain
Tombe à mes pieds mon voile et mon bandeau de lin.
Je frémis, et je vois, ô surprise! ô prodige!
De deux palmiers gémeaux croître la double tige.
L'un deux, au tronc robuste, aux rameaux spacieux,
Semble couvrir le monde et monter jusqu'aux cieux.

Voilà qu'à la cognée Amulius les livre :
Ils commençaient de naître ; ils vont cesser de vivre.
Je palpitais d'effroi. Soudain à mes regards
Une louve, un pivert, oiseau chéri de Mars,
De ces arbres sacrés embrassent la défense :
Ils prennent sous leur garde une heureuse croissance.
Elle parle, et sa main du vase rempli d'eau
Soulève avec lenteur le liquide fardeau.

Naissance de Rémus et de Romulus.

Mais du germe sacré la féconde semence
Aux deux gémeaux de Mars a donné la naissance.
De son cercle annuel pour achever le tour
Deux signes seuls encor restaient au dieu du jour.
Ilia devient mère. O Vesta, ta statue
De honte sous ses mains se couvre à cette vue :
L'autel tremble, et le feu, perdant sa pureté,
Sous la cendre trois fois se cache épouvanté.
Injuste usurpateur du trône de son frère,
Amulius à peine a connu ce mystère,
Il ordonne soudain que ces frères gémeaux,
Sur le Tibre exposés, périssent dans ses eaux.
Le fleuve se refuse à consommer son crime,
L'onde dépose à sec cette double victime.
Qui ne sait qu'une louve, instrument des destins,
D'un lait peu fait pour eux nourrit ces orphelins ;
Qu'un pivert, de doux mets, cherchés à l'aventure,
Souvent leur apporta la champêtre pâture ?

Généreuse Laurence, et toi, bon Faustulus,
A vos soins indigens nous devons Romulus.
Je chanterai vos noms aux fêtes Laurentales,
Que ramène Décembre, ami des Saturnales.

Ils fondent la ville de Rome.

Déja les fils de Mars, aux travaux aguerris,
Ont vu d'un doux coton leurs visages fleuris.
L'audace du génie et l'instinct du courage
Ont soumis à leurs lois l'agreste voisinage.
Souvent ils revenaient teints du sang des brigands:
Les bœufs repris par eux sont rendus à leurs champs.
Mais quand ils ont appris que Mars était leur père,
Leur naissance enhardit leur mâle caractère.
Ils rougissent tous deux que leurs noms, leurs exploits,
De leurs humbles hameaux ne passent pas les toits.
Tu perds, Amulius, la vie et la couronne;
Et Numitor par eux est remis sur le trône.
Ils bâtissent des murs, murs humbles; mais, hélas!
Rémus impunément ne les insulta pas.

Culte de Mars.

Où fut un bois commence une ville éternelle.
O! dit le fondateur de la cité nouvelle,
Arbitre des combats, dont on me croit le fils,
Et je saurai prouver qu'en effet je le suis,
Mars! c'est par toi que l'an commencera dans Rome:
Préside au premier mois; de ton nom je le nomme.

Ce gage filial de respect et d'amour
Fut agréable au dieu qui lui donna le jour.
Les Latins, amoureux du belliqueux tumulte,
De Mars en tous les temps ont professé le culte.
On adore Junon à Sparte et dans Argos,
Dans Athènes Pallas, et Vulcain dans Lemnos;
Pan à la double corne est le dieu du Ménale:
Mais du peuple Latin la valeur martiale
Devait surtout un culte au fier dieu des combats.
Féroce dans ses mœurs, ce peuple de soldats,
En courant aux dangers, courant à la victoire,
Sur la guorre fondé sa puissance et sa gloire.

L'année de dix mois.

Les calendes jadis comptaient moins de retours,
Et de deux mois entiers les ans étaient plus courts.
O Grecs, peuple amolli, mais grand par l'éloquence,
Vos vainqueurs n'avaient pas conquis votre science.
Attaquer et combattre et vaincre, était leur art:
Ils mettaient leur savoir à bien lancer un dard.
Qui connaissait alors les humides Hyades,
Et les filles d'Atlas, les brillantes Pleyades,
Hélice, Cynosure, étoilés conducteurs,
Astres si chers, ô Tyr, à tes navigateurs?
Et le globe incliné, mu sur un double pôle?
Qui savait que Phœbé, sur un orbe qui vole,

Parcourt en un seul mois ces signes éclatans
Où son frère en un an voyage si longtemps?
Tous, sans être observés, les astres en silence
Roulaient indépendans dans leur carrière immense.
Mais dans ces temps grossiers nos ignorans ayeux
Dans ces astres au moins reconnaissaient des dieux.
Étrangers au savoir qu'un astronome enseigne,
Un signe était pour eux une guerrière enseigne;
Ils savaient et la suivre et la défendre encor.
Une gerbe de foin était leur aigle d'or,
Une fourche portait cette enseigne superbe.
Le soldat prit son nom du nom de cette gerbe.
Ainsi du Latium les peuples ignorans
A deux lustres jadis avaient borné les ans;
Et la lune dix fois parcourant son orbite
De leur cours incomplet assignait la limite.
Ce nombre était pour eux un nombre respecté;
Soit parce qu'à dix mois l'enfant voit la clarté,
Soit que de dix en dix la marche successive
Ramène tour-à-tour l'unité progressive,
Soit parce que ce nombre est celui de nos doigts,
Qui des premiers calculs nous ont appris les lois.
Ainsi, de noms divers par Romulus nommée,
En dix corps différens se dénombra l'armée:
Romains, Sabins, Toscans, avec ordre rangés,
De même en dix tribus ont été partagés.
Une veuve aux regrets est dix mois condamnée.
A ce nombre d'usage on conforma l'année.

Mars, premier mois de l'année primitive.

Vous pouvez reconnaître à des signes certains
Que Mars ouvrait jadis les fastes des Romains.
Aux portes du Flamine, au retour des calendes,
On change les lauriers appendus en guirlandes:
Au palais de Thémis les festons de rameaux
Alors sont remplacés par des festons nouveaux:
Vesta ceint son autel d'une fraîche verdure,
Et rallume en son temple une flamme plus pure.
Oui, l'année autrefois a commencé par Mars;
Tout de nos jours encor l'atteste à nos regards.
Ton culte, ô Pérenna, déesse de l'année,
Consacre de ce mois la première journée.
Jusqu'au temps d'Annibal; c'est encore en ce mois
Que les consuls entraient dans leurs nouveaux emplois.
Enfin de nombre en nombre arrivant à la file,
Le sixième après Mars eut le nom de Sextile.
Numa fut le premier qui connut dans ce temps
Que de l'an primitif deux mois étaient absens.
Il l'apprit d'Égérie, ou de ce Pythagore
Qui crut que changeant d'être on peut revivre encore.

Calendrier réformé par Jules-César.

Mais on ne réforma l'erreur des mois divers
Qu'au temps où, seul chargé des soins de l'univers,
Jules, ce demi-dieu, grand pontife de Rome,
Ne crut pas ce travail indigne d'un grand homme.

Il voulut que les cieux à son astre promis.
Lui fussent sur la terre et connus et soumis.
Du soleil voyageant dans ses douze demeures
Il régla les repos, et les jours, et les heures.
Aux trois cents jours connus, escortés de cinq jours,
Il en joignit soixante; et l'année eut son cours.
Mais après chaque lustre, un jour intercalaire
Complète les momens de ce cycle solaire.

Les Fêtes matronales.

S'il est vrai que, parlant le langage des cieux,
Un poète ait le droit d'interroger les dieux,
O Mars, dis-nous pourquoi, peu propre à tes conquêtes,
Le sexe le plus doux solennise tes fêtes.
Le Dieu garde en ses mains un de ses javelots,
Et déposant sa lance, il me parle en ces mots:
C'est la première fois qu'attiré par ses charmes,
La paix voit dans son camp passer le dieu des armes.
Je me plais à ses arts, et je n'en rougis pas;
Et je ne veux en rien le céder à Pallas.
De t'instruire aujourd'hui je veux avoir la gloire;
Toi, garde mes discours gravés dans ta mémoire.
Un hameau fut de Rome autrefois le berceau.
Mais Rome en espérance était dans ce hameau.
L'enceinte où de nos jours le peuple-roi commande,
Étroite dans ce temps, était encor trop grande.
L'argile tenait lieu du marbre de Memphis;
Un toit de chaume était le palais de mon fils.

La nuit, jusqu'au réveil de l'aube diligente,
C'est là qu'il reposait sur la paille indigente:
Mais de ce lit de paille il monta dans les cieux.

Fêtes de Consus.

Déja de Romulus le nom victorieux
Au-delà de ses murs commençait à s'étendre.
Ses voisins toutefois le dédaignaient pour gendre.
Rome n'est à leurs yeux qu'un ramas de brigands;
C'est en vain que de Mars ils se disent enfans.
Possesseurs indigens d'un sol maigre et stérile,
L'étable de leurs bœufs était leur domicile;
Et pour seuls compagnons ils n'ont que leurs troupeaux.
La brute au fond des bois, l'oiseau sous leurs rameaux,
Rencontre une compagne; et le serpent lui-même
S'accouple à la couleuvre, et la couleuvre l'aime:
Mais nul peuple ne veut s'allier aux Romains.
C'est souffrir trop longtemps l'insulte et les dédains,
M'écriai-je: ô mon fils! plus de vœux, plus de larmes
L'hymen qu'on te refuse, obtiens-le par les armes.
Prépare dans tes murs une fête à Consus:
Tu le consulteras. Je ne t'en dis pas plus.

Les Sabines enlevées réconcilient leurs pères et leurs époux.

Les Sabins furieux osent tout entreprendre;
Et l'on voit le beau-père armé contre le gendre.

Une guerre, où l'on va combattre des parens,
Éprouve toutefois des retards différens.
Déja le ravisseur était devenu père,
Et l'épouse enlevée a le doux nom de mère.
Au temple de Junon chacune en grand concours
Se rassemble, et ma bru prononce ce discours :
O vous de vos époux respectables conquêtes,
Qu'attendez-vous encor pour montrer qui vous êtes?
Sabins, Romains sont prêts à s'égorger entre eux :
Dites, pour quel parti formerons-nous des vœux?
Dans l'un sont nos époux, et dans l'autre nos pères :
Faut-il que nous cessions d'être filles ou mères?
Ah! si vous m'en croyez, mes compagnes, je veux
Vous donner un conseil et tendre et courageux.
Elle parle : on l'écoute ; et toutes obéissent ;
De longs voiles de deuil toutes se revêtissent.
Cependant le signal des clairons éclatans
A déja sur deux fronts rangé les combattans.
Les glaives sont tirés : les deux partis s'avancent.
Soudain parmi les rangs les Sabines s'élancent ;
Et tenant leurs enfans, gages doux et chéris,
Les cheveux en désordre, et jetant de longs cris,
Accourent dans le camp, théâtre de la guerre.
Ces femmes à genoux se proternent à terre.
Leurs enfans innocens, à leurs cous suspendus,
Lèvent vers les Sabins leurs petits bras tendus.
L'un fait déja parler sa plainte suppliante ;
Un autre essaye en vain sa langue bégayante.

Ils semblent implorer du geste et de la voix
Des parens qu'ils ont vus pour la première fois.
Les dards tombent des mains; les injures s'effacent:
A l'envi le beau-père et le gendre s'embrassent.
Chaque épouse est pressée entre leurs bras guerriers;
On vante son courage; et sur leurs boucliers
Les Sabins soutenant les enfans de leurs filles,
Bercent, en souriant, l'espoir de leurs familles.
Dans leurs solennités, les femmes, tu le vois,
Ont lieu de célébrer et ma fête et mon mois.

Fécondité du printemps.

C'est peu: la neige alors s'écoule des montagnes,
Et l'hiver aux zéphirs a cédé les campagnes.
Sur l'arbre dépouillé la feuille a reverdi.
Le bourgeon sort du cep si longtemps engourdi;
Et le germe enfoui, développant sa sève,
S'enfle, perce la glèbe et dans les airs s'élève.
Les troupeaux sont féconds. C'est alors que l'oiseau
Suspend de ses petits le toit et le berceau.
Les mères des Romains nés pour vaincre le monde,
Ont dû fêter aussi cette saison féconde.

Junon Lucine.

Enfin près d'Esquilie il fut jadis un bois:
C'est là que Romulus eut sa garde autrefois.
En ce jour à Junon, au pied de la colline,
Un temple fut bâti sous le nom de Lucine.

Que te dirai-je encor? ce que tu veux savoir,
Réfléchis, et tu peux le comprendre et le voir.
Je suis fils de Junon; elle est propice aux mères:
Les mères de son fils fréquentent les mystères;
Et du culte de Mars Junon a les honneurs.
Apportez des bouquets, Junon aime les fleurs;
Creignez-en votre tête, et dites: ô! Lucine,
Nous devons la lumière à ta bonté divine;
De la mère en travail daigne exaucer les vœux.
Prêtresses de l'hymen, allez en longs cheveux
Demander à Junon que l'enfant à son terme
Quitte, comme un fruit mûr, le flanc qui le renferme.

La fêtes des Ancilles.

Qui m'apprendra pourquoi j'entends dans nos remparts
Les prêtres Saliens chanter Mamure et Mars?
Nymphe, hôtesse du bois et du lac d'Aricie,
Viens m'inspirer: c'est toi que je chante, Égérie.

Égérie.

Au fond d'une vallée, asile consacré,
D'un bois religieux un lac est entouré.
Dans une épaisse enceinte, aux coursiers interdite,
Là, victime des siens, se renferme Hippolyte.
On voit autour du temple, aux arbres des forêts,
Et des tableaux votifs, et d'agrestes filets,
A l'honneur de Diane appendus en offrandes.
Là, des femmes, le front couronné de guirlandes,

Viennent, un cierge en main, apporter leurs présens,
De leurs vœux exaucés gages reconnaissans.
Le prêtre, par le meurtre installé dans le temple,
Meurt souvent par la loi dont il donna l'exemple.
Là roule en murmurant un ruisseau pur et frais :
Quelquefois j'y vins boire, et jamais à longs traits.
La nymphe de cette onde est la docte Égérie,
L'oracle de Numa, sa compagne chérie.
Ce prince, des Romains, ces farouches vainqueurs,
Par la crainte des dieux apprivoisa les mœurs.
Le faible du plus fort ne craignit plus l'injure ;
Et la religion, plus auguste et plus pure,
Fit céder à la loi le glaive ensanglanté,
Et les droits de la force aux droits de l'équité.
Le citoyen rougit d'être un brigand féroce.
On vit même souvent un meurtrier atroce,
Devenu plus humain à l'aspect d'un autel,
Y porter son offrande et ses gâteaux de miel.
Voilà que Jupiter tonne dans les nuages,
Et du ciel en torrens épanche les orages.
Jamais dans aucun temps la foudre aux longs éclairs
De feux plus répétés ne sillona les airs.
Numa tremble, et le peuple est saisi d'épouvante.
Rassure-toi, lui dit son épouse savante :
On peut de Jupiter apaiser le courroux,
Expier le tonnerre et conjurer ses coups.
Le dieu Faune et Picus t'apprendront ces mystères ;
Tous deux des monts Latins sont les dieux tutélaires.

Mais s'ils n'y sont forcés, ils ne t'instruiront pas:
Tâche de les saisir et d'enchaîner leurs bras.
Égérie à ces mots lui daigne encore apprendre
Par quel art dans les bois il pourra les surprendre.

Faune et Picus.

Au pied d'une montagne un bois religieux
Semble à sa sombre horreur habité par les dieux.
Là, d'un rocher coiffé de mousse et de verdure
S'échappe entre des fleurs une onde qui murmure.
Le dieu Faune et Picus, hôtes de ces forêts,
Se désaltéraient seuls dans ces flots toujours frais.
Numa porte ses pas sous cette ombre profonde,
Il immole une chèvre à la nymphe de l'onde,
Et sur l'herbe plaçant des coupes d'un vin pur
Se cache avec sa suite au fond d'un antre obscur.
Les dieux, venus au bord de l'onde accoutumée,
Y boivent à longs traits la liqueur parfumée.
La vapeur du nectar les endort dans le bois.
Numa sort de son antre, et dans des nœuds étroits
Les serre et les enchaîne au moment qu'ils sommeillent.
Interdits, en sursaut les demi-dieux s'éveillent.
Pour rompre leurs liens ils font de vains efforts:
Leur lutte est inutile, et rend leurs nœuds plus forts.
Pardonnez, dit Numa; ma fraude est légitime:
Vous le savez, ô dieux! mon cœur est loin du crime.
Mais daignez m'enseigner par quels nouveaux secrets
Je puis calmer la foudre et conjurer ses traits.

Tu veux, lui répond Faune une faveur bien grande;
Ce n'est pas de nous seuls que dépend ta demande.
Notre pouvoir se borne à nos monts, à nos bois;
Jupiter tient la foudre, et sur elle a ses droits.
Seul tu ne peux du ciel interroger le maître;
Mais par notre secours tu le pourras peut-être.
Faune a parlé: Picus approuve son avis.
Ote-nous nos liens, dit Picus; à ce prix
Tu sauras par quel art Jupiter peut descendre:
Je t'en fais le serment, et le Styx peut l'entendre.
Une fois délivrés, ce que firent les dieux,
Par quels charmes puissans de la voûte des cieux
Jupiter devant eux fut forcé de paraître,
Nul mortel ne l'a su, nul ne peut le connaître.
Je dirai ce que peut redire à l'univers
Un poète sacré, prêtre du dieu des vers.
Jupiter fut par eux attiré sur la terre;
Et ton surnom l'atteste, ô maître du tonnerre.

Jupiter et Numa.

Tu parus: tout le bois s'ébranle avec fracas;
La terre avec respect s'abaisse sous tes pas.
Numa pâlit d'effroi, ses cheveux se dressèrent;
Mais il reprit ses sens, et ses craintes cessèrent.
O des dieux immortels père et souverain roi,
A détourner ta foudre instruis mon peuple et moi,
Si de dons solennels mes mains t'ont fait l'offrande,
Si ma voix d'un cœur pur t'exprime la demande.

Jupiter lui répond : ses mots obscurs et courts
Embarrassent le roi, qu'étonne son discours.
Tranche une tête. — O dieu, votre victime est prête ;
D'un lys de mon jardin je trancherai la tête. —
Non : une tête humaine. — Ah ! j'entends, ses cheveux. —
Non, j'exige une vie : obéis, je le veux. —
Eh bien donc, un poisson vous donnera sa vie.
Le souverain du ciel rit de la répartie.
C'est assez, lui dit-il, mortel sage et pieux,
Digne de conserver avec le roi des dieux.
Sitôt qu'à l'horizon, dans sa splendeur entière,
Demain sera monté l'orbe de la lumière,
Tu verras de l'éther, plein de son vaste éclat,
Tomber un gage sûr du salut de l'état.
Il dit et dans les cieux, escorté du tonnerre,
Monte aux yeux de Numa prosterné sur la terre.
Plein d'une sainte joie : il rapporte aux Romains
La promesse du roi des dieux et des humains.
Le vrai qu'il leur raconte a peine à le paraître.
Après l'événement, vous m'en croirez peut-être,
Leur dit-il ; oui demain, peuple qui m'écoutez,
Quand l'orbe entier du jour nous rendra ses clartés,
J'attends un gage sûr du salut de l'empire :
Jupiter l'a promis. On doute ; on se retire.
Le peuple, peu crédule aux paroles du roi,
Remet au lendemain l'hommage de sa foi.

Bouclier tombé du ciel.

Des larmes que répand la matineuse Aurore
La campagne de Rome était humide encore.
Numa, Pontife-roi, voit ses nombreux sujets
Se rassembler en foule autour de son palais.
Il s'assied sur son trône. Heureux de sa présence,
Tout son peuple debout l'environne en silence.
Du soleil par degrés monte le globe d'or.
Les esprits inquiets sont dans l'attente encor.
Il ceint sa bandelette; et, des dieux si connues,
Ses mains pures, ses mains se lèvent vers les nues.
O Jupiter, dit-il, voici, voici l'instant
De ce gage promis que tout un peuple attend:
Accomplis par ce don ta promesse fidelle.
Il parle; et rayonnant d'une splendeur nouvelle,
S'élève l'orbe entier développé dans l'air.
Mais un fracas horrible a roulé dans l'éther.
Le ciel était serein: trois fois la foudre tonne,
Et l'éclair qui se croise en longs feux le sillonne.
Croyez-en mes récits; vos doutes seraient vains:
Ces faits sont merveilleux, mais ces faits sont certains.
Des cieux, en s'entrouvrant, les voûtes éclatèrent;
Et du peuple et du roi les regards se baissèrent.
Un bouclier paraît dans les airs radieux;
Il tombe: un cri de joie a monté dans les cieux.
Numa d'abord aux dieux immole une génisse,
Qui n'a jamais au joug soumis son front novice.

Il ramasse leur don, gage à qui le Destin
Attache le salut de l'empire Romain.
Observant de ses flancs la courbure facile
Le peuple au bouclier donne le nom d'Ancile :
Ses contours arrondis et sans angle échancrés
Offrent les traits égaux de deux cintres rentrés.

Mamure, ouvrier célèbre.

Mais Numa, que toujours la prudence conseille,
En fait forger plusieurs de figure pareille,
Et prévient le larcin en trompant le regard.
Distingué par ses mœurs autant que par son art,
Le célèbre Mamure entreprend cet ouvrage.
O toi, qui de ton art fais un si digne usage,
Quel prix demandes-tu? lui dit le sage roi;
Tu peux sur ma parole exiger tout de moi.
Ce prince aux Saliens, que ce grand soin regarde,
Déja des boucliers avait remis la garde.
Pour prix de mes travaux je ne veux que l'honneur,
Dit Mamure : il suffit qu'entonné par le chœur,
Mon nom se mêle aux chants qu'accompagne la danse.
De là tous ces refrains répétés en cadence,
Où célébrant le don du divin bouclier,
On mêle au nom de Mars le nom de l'ouvrier.
O jeune vierge, et toi, son jeune amant fidèle,
Qui brûles du desir de t'unir avec elle,
Différez en ces jours le moment d'être époux;
Le moment différé n'en sera que plus doux :

L'hymen, s'il est en guerre, a perdu tous ses charmes.
Symbole de la guerre, on agite les armes:
Attendez que leur choc se taise en nos remparts;
Et redoutez pour vous les auspices de Mars.
Toi, femme du Flamine, en ces jours chaste et pure,
Garde-toi de peigner ta longue chevelure.

Coucher de l'un des Poissons.

Mais la nuit a trois fois rallumé ses flambeaux:
Déja l'un des poissons s'est caché sous les eaux.
L'un habite du ciel la région australe;
Et son frère est voisin de l'ourse Boréale.

Coucher du Bouvier; lever du Vendangeur.

Pour la cinquième fois quand l'aube de retour
Rallumera l'étoile espérance du jour,
Le Bouvier paresseux, laissant là sa charrue,
Sous le pôle abaissé, disparaît à la vue.
Le Vendangeur encore éblouira les yeux.
Disons comment son astre eut un rang dans les cieux.
Ampèle aux blonds cheveux fut d'une beauté rare.
Bacchus l'aima, dit-on, aux coteaux de l'Ismare.
D'une vigne pendante aux longs bras d'un ormeau
Il lui donna le soin, et d'un gardien si beau
La vigne a conservé le nom et la mémoire.
Mais tandis qu'imprudent il aspire à la gloire
De cueillir un raisin, sur la branche allongé,
Il tombe, et par Bacchus en astre il fut changé.

Auguste, grand-prêtre de Vesta.

Pour la sixième fois le grand astre du monde
Pour remonter aux cieux est-il sorti de l'onde?
De l'auguste Vesta pieux adorateurs,
Venez, et que sa flamme exhale les odeurs
Du vin et de l'encens que vos mains y répandent.
Apportez-lui vos dons; ses autels les attendent.
Du titre de Pontife Auguste décoré.
Préfère à tous ses noms un titre si sacré.
Aux foyers immortels un immortel préside,
Et de l'empire en eux tout le salut réside.
Feu sacré d'Ilion par Énée enlevé,
Par toi du fer des Grecs ce héros fut sauvé.
Un demi dieu Pontife, issu du sang d'Énée,
Entretient, ô Vesta, ta flamme fortunée.
Toi, veille sur César qui veille à tes autels,
Et qu'ainsi que tes feux, ses jours soient éternels.

Temple de Véjovis.

Une fête de Mars a consacré les nones.
Jadis elles ont vu s'élever les colonnes
Du temple à Véjovis dédié dans un bois.
D'un mur religieux Romulus autrefois
Le fit enclore, et dit: ce bois est ton refuge,
O toi, qui que tu sois, qui crains l'arrêt d'un juge.
Ainsi de vils brigands sort le peuple romain.
Quelle origine, hélas! pour un si grand destin!

Voilà donc le berceau de l'empire du monde !
Afin que des vieux temps l'ignorance profonde
Par l'énigme d'un nom ne vous égare pas,
Dans cette obscurité je vais guider vos pas.
C'est Jupiter enfant : observez son visage ;
Vous voyez dans ses traits la douceur de son âge.
Il ne tient point la foudre en ses débiles mains :
C'est lorsqu'il combattit les géans inhumains
Que, pour venger le ciel de ces fils de la terre,
Pour la première fois il s'arma du tonnerre.
Une chèvre est auprès : son lait doux et chéri
Fut l'aliment du dieu dans la Crète nourri.
Consultez des vieux mots l'usage et la science :
Le nom de Véjovis désigne son enfance.

Lever de Pégase.

La nuit est de retour : les astres au front pur
Des campagnes du ciel ont repeuplé l'azur.
Observe, et tu verras Pégase qui se lève.
Quand Persée autrefois la frappa de son glaive,
De la tête aux cheveux hérissés de serpens
On dit qu'il s'élança, les crins encor sanglans.
Emporté dans son vol au-dessus du tonnerre,
Des ailes sont ses pieds, et le ciel est sa terre.
Il la frappe, indigné d'avoir mordu le frein :
Sous ses pieds l'Hippocrène a rejailli soudain.
Aujourd'hui de l'Olympe, où le portaient ses ailes,
Pégase foule en paix les voûtes éternelles.

La Couronne d'Ariane.

Au retour de Vesper contemple encor les cieux,
Et l'astre d'Ariane éblouira tes yeux.
Elle doit cet honneur au crime de Thésée.
La fille de Minos, par l'ingrat abusée,
Avait avec Bacchus formé des nœuds plus doux.
Elle s'applaudissait de l'oubli d'un époux.
O simple que j'étais ! je pleurais, disait-elle ;
Hélas ! pour mon bonheur il me fut infidèle.
De l'Inde cependant triomphateur lointain,
Bacchus revient, chargé de gloire et de butin.
Fille d'un roi vaincu près des rives du Gange,
Du conquérant de l'Inde une esclave se venge :
Elle a par ses attraits subjugué son vainqueur.
Ariane pleurait la perte de son cœur,
Et les cheveux épars sur le rivage errante,
Exhalait en ces mots la plainte d'une amante :
O flots ! soyez encor témoins de mes douleurs ;
Bord fatal ! sois encore arrosé de mes pleurs.
Je m'écriais : Thésée ! ah perfide, ah parjure !
Tu me fuis ! et Bacchus me fait la même injure.
Je dois crier encor : les époux sont sans foi ;
Bacchus, un autre ingrat, s'éloigne aussi de moi.
Que n'a-t-il respecté ma triste destinée ?
Je ne me verrais pas deux fois abandonnée.
Dans des sables déserts j'étais prête à mourir :
Dieu cruel ! ah ! pourquoi vins-tu me secourir ?

Bacchus ! cœur plus léger que le pampre mobile
Qui couronne ton front de sa tresse docile,
Toi que je n'ai connu que pour pleurer ta foi,
Ah ! sur un seul ingrat j'aurais pleuré sans toi !
Oses-tu, dans les bras d'une indigne rivale,
Profaner de mon lit la pudeur nuptiale ?
Tes sermens et ta foi que sont-ils devenus ?
Puis-je le dire ? hélas tu ne t'en souviens plus.
Tu condamnais Thésée et le nommais perfide :
Tu l'es ; et contre toi ta sentence décide.
Ah ! du moins qu'en secret je dévore mes pleurs !
Que nul dans l'univers ne sache mes douleurs !
On croirait que deux fois je dus être abusée.
Ah ! cachons-les surtout, cachons-les à Thésée.
Il triompherait trop si son crime aujourd'hui
Pouvait s'autoriser de l'exemple d'autrui.
Peut-être auprès du teint de ta belle Indienne
Le mien semble noirci des couleurs de l'ébène ?
Ah ! de son teint brûlé qu'elle garde l'attrait.
Qu'importe toutefois, si ce défaut te plaît ?
Ah ! rougis ; ne va pas te souiller avec elle :
Reviens à moi ; console une épouse fidelle.
Pour les dards recourbés sur le front d'un taureau
Ma mère aux bords Crétois brûla d'un feu nouveau ;
Et moi, je m'enflammai pour ta corne dorée :
Son amour fut honteux, et ma flamme est sacrée.
J'aime : ne me fais pas un crime de t'aimer.
Quand mes faibles attraits ont paru t'enflammer,

Te fis-je un crime alors de l'aveu de ta flamme?
Ah! ne t'étonne pas si tu brûles mon ame:
Tu naquis dans le feu; le flanc qui t'a formé
Fut, quand tu vins au jour, par le feu consumé.
Et ce ciel que cent fois m'a promis ta tendresse,
Le voilà donc! ainsi tu remplis ta promesse!
Elle parle; et Bacchus, qui marchait sur ses pas,
Entend sa triste plainte et la serre en ses bras.
Ses baisers amoureux ont essuyé ses larmes.
O toi, dit-il, ô toi dont j'adore les charmes,
Suis-moi, viens habiter l'Olympe radieux.
Épouse de Liber, ta place est dans les cieux.
Auprès de toi j'y veux consacrer la couronne
Que Vénus a reçue, et que Vénus te donne.
Il dit: en un feu pur l'éclat du diamant
Se change, et sa couronne étoile au firmament.

Courses des Chevaux.

Après qu'on aura vu le char de la lumière
Six fois recommencer et finir sa carrière,
Dans le champ que le Tibre embrasse de ses eaux
Le peuple reverra la course des chevaux.
Mais du fleuve grossi si l'onde débordée
S'élargit et s'étend dans la lice inondée,
Du Cœlius poudreux, aux portes des remparts,
L'esplanade est ouverte à la lutte des chars.

Anne Perenna.

Aux Ides, dans les prés rafraîchis par le Tibre,
On fête Perenna : fête joyeuse et libre.
Un peuple de buveurs, assis sur le gazon,
Pour nappe a la verdure, et n'a point d'échanson.
Chacun d'eux prend sa place auprès de sa compagne.
Cette foule en plein air couvre au loin la campagne.
Une tente au hasard s'élève quelquefois :
Ici de rameaux verts on façonne des toits :
Là sur des pieux plantés des treillis se suspendent,
Et plus loin en rideaux des vêtemens s'étendent.
On est brûlé des feux du soleil et du vin.
On salue à la ronde ; et le verre à la main
Tous ces buveurs épars, ou rassemblés en groupes,
Se promettent plus d'ans s'ils vident plus de coupes.
Tel à coups répétés boit l'âge de Nestor :
Les ans de la Sybille ont leur buveuse encor.
On répète les airs qu'on apprit au théâtre ;
La main note le chant par un geste folâtre.
On dépose le verre, et sans ménétriers
On danse en chœurs bruyans à pas lourds et grossiers.
Une jeune élégante en foulant la verdure
Dérange et tour-à-tour rajuste sa coiffure.
Ivres et chancelans, ils reviennent des jeux :
Le peuple les regarde et les appelle heureux.

Anne, sœur de Didon.

Quelle est la déité qu'en ce jour on adore?
Les avis sur ce point sont partagés encore.
Mon plan me fait la loi de les exposer tous.
Infidèle à regret aux cendres d'un époux,
Didon, pour se punir et se venger d'Énée,
Avait sur un bûcher fini sa destinée.
Une tombe renferme et sa cendre et ses os;
Et sur l'airain funèbre on a gravé ces mots:
« D'un glaive par sa main Didon mourut frappée
« Et finit à la fois sa vie et son tourment.
« Énée, amant parjure, avait donné l'épée,
« Et fut de son trépas la cause et l'instrument. »
Carthage dans le deuil, et veuve de sa reine,
Par le jaloux Numide est conquise sans peine;
Iarbe sans défense a surpris ses sujets,
Il triomphe et se rend maître de son palais.
Eh! bien, fière Didon! dit ce Maure faronche;
Après tant de refus, me voilà dans ta couche!
Les Tyriens ont fui, tels que l'on voit errans,
S'ils ont perdu leur roi, des essaims bourdonnans.
Trois fois les épis mûrs sont battus dans la grange,
Et trois fois dans la cuve écume la vendange:
Anne, chassée alors de ses Lares chéris,
Abandonne les murs que Didon a bâtis.
Ses pleurs, dernier tribut de son amitié tendre,
Se mêlent aux parfums épanchés sur sa cendre.

Elle laisse à sa tombe un don de ses cheveux ;
Elle lui dit trois fois un adieu douloureux ;
Elle embrasse son urne ; et sa main qui la touche
Croit que l'urne répond aux baisers de sa bouche.
Enfin elle s'embarque ; elle part ; et son cœur
Revole aux murs si chers, ouvrage de sa sœur.
Non loin de Cosyros, Mélite, île stérile,
Élève ses rochers dans la mer de Sicile.
D'une antique alliance Anne invoquant la foi,
Arrive sur ces bords : Battus en est le roi.
Apprenant son exil et le destin d'Élise,
Habitez dans mon île, elle vous est soumise,
Lui répond le bon prince ; et sa fidélité
Eût gardé les sains droits de l'hospitalité :
Mais, de Pigmalion redoutant la puissance,
Quand le soleil deux fois de l'an qui recommence
Eut parcouru le cercle, il lui fallut ailleurs
Chercher un autre asile et des destins meilleurs.
Les armes à la main son frère se présente ;
Il menace ; et le roi, que la guerre épouvante,
Lui dit : Vous le voyez, je ne puis de ses coups
Seul vous défendre ici ; fuyez et sauvez-vous.
Elle ose aux flots encor confier sa misère :
Pour elle ils sont, hélas ! moins à craindre qu'un frère.

Son arrivée en Italie.

Aux bords où le Crathis s'épanche au sein des mers,
S'étend une pelouse et des champs découverts.

Les habitans du lieu l'ont appelé Camerre.
Anne y vogue; on arrive, on va toucher la terre.
Soudain la voile tombe, et d'un souffle incertain
Ses plis demi-pendans se balancent en vain.
Ramez, dit le pilote, et repliez la voile.
Tandis que le cordage emprisonne la toile,
Par un vent furieux le navire poussé
Est malgré le pilote en pleine mer chassé;
Et la terre s'enfuit, à la vue enlevée.
Dans ses gouffres profonds la mer est soulevée:
La poupe est assaillie et des flots et des vents;
La vague à gros bouillons a roulé dans ses flancs.
Las de combattre en vain l'ouragan qui l'obsède,
Laissant le gouvernail, le pilote lui cède.
Anne, jouet des flots prêts à la submerger,
Couvrant ses yeux en pleurs, n'ose voir le danger.
Pour la première fois, Elise infortunée!
Elle te nomme heureuse; et dans sa destinée
Elle vous porte envie, ô vous, ombres des morts,
Que le naufrage au moins a jetés sur les bords.
Un tourbillon roulant sur l'orageux empire
Aux rochers Laurentins a poussé le navire.
A peine du vaisseau l'équipage est sorti,
Il s'ouvre et disparaît, dans l'abyme englouti.
Roi des Latins, Énée, appui de ta famille,
Possédait et ton sceptre et la main de ta fille.
Deux peuples, réunis par l'intérêt commun,
S'étaient mêlés ensemble et n'en formaient plus qu'un.

D'Achate accompagné l'époux de Lavinie
Se promenait au bord de la mer d'Ausonie.
Il a cru reconnaître... Oui, c'est elle... ô destins!
Mais que chercherait Anne aux rivages Latins?
Tandis qu'il doute encor, l'esprit occupé d'elle,
Je vois Anne, a crié son compagnon fidelle.
Anne s'entend nommer, regarde... Où se cacher?
Où fuir? et quel asile ira-t-elle chercher?
Le destin de Didon à ses yeux se présente.
Le fils d'Anchise a lu dans son ame tremblante.
Il l'aborde, et lui-même, ému de ses douleurs,
Au souvenir d'Élise il a donné des pleurs.
Anne, je jure ici par cette heureuse terre
Où m'appelait la voix du maître du tonnerre;
Par ces dieux avec moi fugitifs et bannis,
Avec moi depuis peu sur ces bords établis;
Qu'eux-mêmes m'ont forcé d'abandonner Carthage.
Faut-il que de Didon le funeste courage
Ait pu, par un malheur que je ne craignais pas,
Se venger de ma fuite en cherchant le trépas?
D'un récit douloureux épargnez-moi le reste;
Ah! j'en ai trop appris. Quand par l'ordre céleste
J'ai visité les morts, hélas! j'ai vu son sein
Percé d'un fer donné pour un autre dessein.
Vous, si quelque raison ou si la destinée
Vous amène en ces lieux, vivez auprès d'Énée.
Ah! je vous dois beaucoup, et dois tout à Didon:
Je chérirai dans vous et sa sœur et son nom.

Ainsi lui parle Énée : Anne en croit sa parole.
Elle était sans espoir ; ce hasard la console.
Elle apprend au héros sa fuite et ses dangers.
Sous ses tissus de Tyr, ornemens étrangers,
Elle arrive au palais qu'étonne sa présence.
Le Troyen la présente ; il parle : on fait silence.
Chère épouse, un devoir sacré, religieux,
Oblige votre époux, hôte humain et pieux,
A remettre en vos mains cette noble étrangère.
Des bienfaits les plus grands c'est le moindre salaire :
Échappé du naufrage, elle m'a recueilli.
Née à Tyr et d'un sang par le sceptre ennobli,
Elle avoit une cour aux rives de Lybie.
Lavinie, aimez-la comme une sœur chérie.
L'épouse promet tout : elle cache en son cœur
D'un injuste chagrin la jalouse fureur.
Elle voit que chez Anne on porte devant elle
Les dons les plus galans, la robe la plus belle :
Dans son dépit amer ses envieux soupçons
Supposent qu'en secret on lui fait d'autres dons.
Furieuse, elle hait et se croit outragée,
Et, dut-elle mourir, résout d'être vengée.
Anne sommeille. En songe offerte à ses regards,
Didon, ombre sanglante et les cheveux épars,
Lui dit : Fuis, hâte-toi, fuis un palais funeste.
A ces mots, elle entend, présage manifeste,
La porte qui murmure un son lent et plaintif.
Anne, qu'anime et presse un courage craintif,

Se lève et d'un balcon glisse dans la campagne :
La frayeur qui la guide est sa seule compagne.
Recouverte à demi de ses légers habits,
Elle court, elle fuit, semblable à la brebis
Qui du loup affamé, qu'elle croit sur sa trace,
Entend gronder de loin la hurlante menace.
On dit que le Numique, épris de ses appas,
Dans ses flots amoureux embarrassa ses pas,
Et la retint cachée en sa demeure humide.
On cherche cependant la princesse Numide.
Dans les champs d'alentour on l'appelle à grands cris :
Jusqu'au fleuve tracés, tous ses pas sont suivis.
L'onde en suspens, pour plaire à la nymphe nouvelle,
Et s'arrête et se tait : Je suis nymphe, dit-elle,
Et je prends désormais le nom de Perenna.
De son nouveau destin le peuple s'étonna.
Dans les prés à la joie, aux festins on se livre ;
Et pour fêter ce jour saintement on s'enivre.
Dans le cercle de l'an réglant le cours des mois,
Perenna pour la lune a passé quelquefois ;
Quelquefois pour Thémis, et pour Isis encore,
Déesse au croissant d'or, qu'à Memphis on adore.
Enfin, fille d'Atlas qui supporte l'Éther,
On dit que cette nymphe allaita Jupiter.

Anne de Boville.

On raconte, et je vais redire une autre histoire,
Plus vraisemblable encore et plus facile à croire.

Demandant des Tribuns pour défendre ses droits,
Le peuple avait de Rome abandonné les toits,
Et sur le mont sacré transporté ses enseignes.
O discorde ! toujours, dans les lieux où tu règnes,
Règnent et les fléaux et les calamités.
Déja les alimens avec eux apportés
Ne sont plus; et Cérès en pâte transformée
Déja ne fournit plus aux besoins de l'armée.
On dit que de Boville une vieille en ces jours,
Anne, c'était son nom, habitait les faubourgs.
Coiffée au point du jour d'une mître légère,
D'une tremblante main la bonne ménagère
Pétrissant la farine en gâteaux nourrissans,
Allait les vendre au peuple encor chauds et fumans.
Ce secours des Romains soulagea la disette;
Et le peuple, enfin las de sa longue retraite,
Pour prix de ce secours en ses pressans besoins,
A consacré son nom, sa mémoire et ses soins.
Disons encor pourquoi dans de joyeuses scènes
La jeunesse en ce jour chante des airs obscènes.
Anne à peine était mise au rang des déités,
Quand lui faisant l'aveu de ses soins rebutés,
A lui parler ainsi Gradivus se décide:
On plaça votre culte au mois où je préside;
Un même jour de fête est commun entre nous:
J'attends en récompense un service de vous.
J'aime, dieu des combats, la déesse des armes;
En vain depuis longtemps je brûle pour ses charmes;

Unis par leurs emplois, faites à votre tour
Que Mars et que Pallas soient unis par l'amour:
Bonne vieille, ce soin convient à votre adresse.
Il dit: Anne s'amuse; et sa feinte promesse
Berce l'espoir du dieu qu'elle tient en suspens.
Mais il fallut céder à ses vœux si pressans.
Vous êtes obéi; j'ai parlé, lui dit-elle:
Mes prières enfin ont vaincu l'immortelle.
Mars, qui se croit heureux, pressé par ses desirs,
A préparé le lit, théâtre des plaisirs.
Comme une jeune épouse, Anne voile sa tête;
Et du dieu conquérant la vieille est la conquête.
Il veut par des baisers savourer ses attraits:
Un visage ridé lui découvre ses traits.
Anne, de son courroux se raillant sans réserve,
Rit de l'amant honteux de la belle Minerve.
Vénus triomphe aussi de son dépit confus:
On sent que son chagrin devait plaire à Vénus.
De là ces chants badins dont la gaîté s'amuse,
Où d'Anne, que l'on fête, on célèbre la ruse.

Mort de Jules-César.

Je voulais t'effacer, jour des ides de Mars,
Jour sanglant, où César tomba sous les poignards!
Quand j'entendis Vesta du fond du sanctuaire
Me parler en ces mots: Non, tu ne dois rien taire;
Non, tu dois condamner le crime des Romains.
César fut mon pontife; et les coupables mains,

Les mains qui l'ont frappé, moi-même me frappèrent:
Dans mes voiles sacrés mes bras l'enveloppèrent;
Et je mis à sa place un simulacre vain,
Une ombre, qui tomba sous le fer assassin.
Près de lui Jupiter appela ce grand homme;
Adoré dans un temple, il est le dieu de Rome:
Mais tous les meurtriers dont le bras furieux
Égorgea ce pontife à la face des dieux,
Ont péri par le fer ou d'Octave ou d'Antoine.
Vous en êtes témoins, ô champs de Macédoine,
Vous du sang des Romains sillons deux fois rougis,
Engraissés de carnage et d'ossemens blanchis.
Armé pour le venger d'un glaive légitime,
Le premier soin d'un fils fut de punir le crime.

Lever du Scorpion.

Sitôt qu'à son réveil l'aube humecte les fleurs
Et revient de leur teint rafraîchir les couleurs,
Le Scorpion se lève et commence à paraître.

Fête de Bacchus.

Pour la troisième fois quand tu la vois renaître,
C'est le jour de Bacchus. Liber! inspire-moi:
Je célèbre ta fête, et je chante pour toi.
Je ne redirai point qu'amoureux de Sémèle,
Escorté des éclairs de la foudre immortelle,
Le souverain du ciel descendit dans ses bras;
Comment, avant de naître, échappé du trépas,

Dans sa cuisse féconde enfermé par ton père,
Jupiter acheva l'ouvrage de ta mère.
Je ne chanterai point tes thyrses triomphans,
Parcourant et la Thrace et l'Inde où croit l'encens;
Les fureurs d'Agavé, le meurtre de Penthée,
Et Lycurgue puni par sa hache irritée;
Ni vous, Tyrrhéniens, perfides matelots,
Et dauphins écaillés transformés dans les flots.
Ce n'est point là le but que mon plan se propose.
Le sujet de mes vers exige que j'expose
D'où vient que, nos Romains autour d'elle assemblés,
Une vieille leur vend ses gâteaux emmiellés.
O Liber! avant toi, sans parfums, sans guirlandes,
Les autels négligés n'obtenaient plus d'offrandes.
Vainqueur aux bords du Gange, aux plaines des Bisthons
Tu vins à Jupiter offrir tes premiers dons,
Les parfums de l'encens, doux fruits de ta conquête,
Et le bœuf triomphal, ornement de ta fête.
Ta main pétrit de miel tes gâteaux jaunissans.
Le miel te plaît, le miel est un de tes présens.

Découverte et usage du miel.

Égayons nos récits. Le dieu que je célèbre,
Entouré d'Ægipans, venait des bords de l'Hèbre.
On arrive au Pangée, à ce mont renommé,
Couronné de verdure et de thym parfumé.
Aux mains des Ægipans les cymbales résonnent.
Soudain un groupe ailé d'insectes qui bourdonnent

Dans les airs autour d'eux voltige, et par essaim
L'abeille suit leurs pas à la voix de l'airain.
Bacchus dans le tronc creux d'une yeuse entr'ouverte
Les rassemble, et le miel paya sa découverte.
Séduits par la saveur qui chatouille leur goût,
Pour chercher des rayons, on voit errans partout
Satyres, Ægipans, et le vieillard Silène.
Il entend un essaim dans le tronc d'un vieux chêne,
Observe le travail de l'abeille, et se tait;
Puis, monté sur son âne, il revient en secret.
Il s'approche du tronc, et malgré sa vieillesse,
Debout sur sa monture, il grimpe, il se redresse.
Il veut saisir le miel. Un essaim de frelons
Sort de l'arbre et, de fiel armant ses aiguillons,
S'attache à son front chauve, et le darde et le perce.
Tout son visage s'enfle. Il tombe à la renverse.
L'âne du pied le frappe, et regimbe toujours.
Le vieillard à grands cris appelle à son secours.
On vient: on rit de voir, de piqûres enflée,
Grimacer de douleur sa figure gonflée,
Et son genou boiteux, d'une ruade atteint,
Fléchir sous le vieillard qui gronde et qui se plaint.
Bacchus en rit lui-même, et d'un enduit de boue,
Il conseille au vieillard de barbouiller sa joue.
Des gâteaux emmiellés l'usage est conservé,
Et l'on offre à Bacchus le miel qu'il a trouvé.
Une femme les vend, la cause en est parlante:
Le thyrse est l'attribut dont s'arme une Bacchante.

Elle est vieille: cet âge, à ce doux vice enclin,
Aime à fêter le dieu qui foule le raisin.
Si le front de la vieille est couronné de lierre,
Le lierre est cher au dieu de la tonne et du verre;
Tu peux en peu de mots en savoir la raison:
Pour cacher son enfance au courroux de Junon,
Les nymphes de Nysa, dans une grotte obscure,
Couvrirent son berceau de sa sombre verdure.

La Toge libre.

Par l'âge émancipés, les enfans, ô Bacchus,
Sont de la toge libre en ce jour revêtus:
Soit parce qu'en toi seul l'aimable adolescence
Réunit à la fois la jeunesse et l'enfance;
Que les pères, heureux d'un nom que tu chéris,
A tes soins protecteurs recommandent leurs fils,
Et que du nom de libre on nomme, aux bords du Tibre,
Le vêtement d'un âge où la vie est plus libre:
Soit que peut-être encor, dans les antiques temps
Où nos pères, soigneux de cultiver leurs champs,
Voyaient les sénateurs, vêtus d'habits champêtres,
Eux-mêmes labourer le champ de leurs ancêtres,
Où la main d'un Consul, endurcie aux travaux,
Pour reprendre le soc déposait les faisceaux;
Le peuple alors quittait ses Pénates rustiques
Pour assister aux jeux dans les fêtes publiques.
Mais ces jeux, aujourd'hui spectacles curieux,
Célébraient les honneurs que l'on rendait aux dieux

Des jeux qu'avec Cérès de nos jours il partage,
C'est à Bacchus d'abord qu'on dédia l'hommage.
De la toge en ce jour les jeunes gens parés
Venaient en chœurs nombreux fêter ces jeux sacrés.
Liber! approuve-moi d'un signe de ta tête;
Et souris à ces vers, où j'ai chanté ta fête.

Le Milan, constellation.

Incliné vers le pôle, un astre radieux,
Le Milan, cette nuit, paraîtra dans les cieux.
Disons comment il brille à la voûte éthérée.
Saturne, par son fils chassé de l'empirée,
Arme pour se venger les Titans inhumains.
Il attend un secours promis par les Destins.
Un taureau, de la terre engeance monstrueuse,
Recourbait en dragon sa croupe tortueuse.
Le Styx, dieu redouté, par les Parques instruit,
Dans un bois infernal, demeure de la nuit,
L'avait emprisonné dans de triples murailles.
Si jamais à la flamme il livre ses entrailles,
Celui qui le vaincra, vaincra les immortels.
Tels étaient du Destin les décrets éternels.
Un des géans l'immole; et ses mains triomphantes
Vont jeter dans le feu ses entrailles sanglantes:
Jupiter aux oiseaux ordonne d'enlever
Ce butin précieux, qui seul peut le sauver.
Le Milan le rapporte et lui rend sa puissance.
Le ciel, qu'il a sauvé, devient sa récompense.

Fête de Minerve.

Un soleil passe ; un autre a lui : hâtez vos pas ;
Assistez dans le cirque aux fêtes de Pallas.
Elles tirent leur nom du nombre des journées
A des jeux solennels en ce temps destinées.
Le premier de ces jours le sang ne coule pas :
Ce fut son jour natal ; l'arène est sans combats.
Mais le jour qui survient et les trois jours qui suivent,
Des athlètes sanglans s'attaquent, se poursuivent.
Celle que toute armée enfanta Jupiter
Aime à voir dans l'arène étinceler le fer.
Jeunes amans des arts, apportez vos offrandes ;
A l'autel de Pallas suspendez vos guirlandes :
Méritez ses faveurs, et vous serez savans.
Jeunes filles, venez, et sous vos doigts mouvans
Que la laine amollie entoure la quenouille
Et s'ourdisse en longs fils que la salive mouille.
A la navette agile elle enseigne à glisser,
A courir sur la toile, au peigne à la tisser.
Honorez ses autels, vous que votre art illustre ;
Honorez ses autels, vous qui rendez leur lustre
Aux tissus des habits de taches imprégnés,
Et vous qui de couleurs dans l'airain les teignez.
L'ouvrier qui fabrique une utile chaussure
Sans l'aveu de Pallas prendra mal sa mesure :
La main la plus habile à façonner le bois,
Perdra sans son secours l'adresse de ses doigts.

Vous qui, des corps humains chassant la maladie,
Renouez de nos jours la trame mal ourdie,
Q'une part de ces dons que vous en recevez
Soit offerte à Minerve, à qui vous les devez :
Et vous, souvent frustrés d'un modique salaire,
Maîtres de l'éloquence, apprenez d'elle à plaire :
Et vous qui, maniant l'industrieux ciseau,
Le crayon, la palette et le docte pinceau,
Animez et la toile et la pierre vivante,
Qui soumettez le marbre à l'équerre savante ;
Régulateurs des cieux, où lisent vos regards,
Invoquez-la : Pallas préside à tous les arts ;
Et puisque du poète elle inspire la verve,
Que mes vers, s'il se peut, soient dignes de Minerve.

Chapelle dédiée à Minerve captive.

Où le mont Cœlius, par degrés aplani,
Au niveau descendu, forme un espace uni,
A Minerve captive une antique chapelle
Fut dédiée au jour où naquit l'immortelle.
Des remparts de Falisque, à nos armes soumis,
Elle fut apportée en nos remparts amis.
C'est de là que lui vient le surnom de captive.
Déesse, que sur nous ton égide attentive
Protège nos destins, nos chefs et nos cités.
Au dernier des cinq jours de ces solennités,
On bénit les clairons sous de nouveaux auspices,
Et l'on offre à Pallas de guerriers sacrifices,

Le signe du Belier.

Alors au firmament si tu lèves les yeux,
Tu diras : ô soleil, grand voyageur des cieux,
Hier tu vins presser, dans ta marche réglée,
Du belier de Phryxus la toison étoilée.
Une indigne marâtre avait aux champs Thébains
Altéré par le feu la semence des grains.
Les blés dans les sillons n'élèvent point leur tige.
On s'étonne ; on gémit de ce fatal prodige.
A l'oracle de Delphe Athamas a recours,
Et contre la famine implore son secours.
Mais comme la semence on corrompt sa réponse.
De Phryxus et d'Hellé le cri public annonce
Que les trépieds de Delphe ont prononcé la mort.
Athamas se refuse à cette loi du sort.
Mais son peuple se plaint, Ino le persécute :
Il consent malgré lui que l'arrêt s'exécute.
Couronnés de rameaux, et Phryxus et sa sœur
Sont aux pieds des autels unis par le malheur.
Leur mère Néphélé, dans les airs suspendue,
Les voit, et de douleur et de crainte éperdue,
Précipite sur Thèbe un nuage orageux,
Aux marches de l'autel les enlève tous deux,
Et leur donne, pour fuir leur marâtre abhorrée,
Un belier merveilleux à la toison dorée.
Ce belier, à travers les écueils et les flots,
Sur une longue mer les porte sur son dos.

Hélas ! aux mains d'Hellé les cornes échappèrent.
Hellé donna son nom aux flots qui l'entraînèrent.
Phryxus, les bras tendus, dans ce péril extrême,
Se vit, pour la sauver, prêt à périr lui-même.
Le Belier dans les cieux monte en sortant des eaux,
Et l'or de sa toison fut gardé dans Colchos.

Équinoxe du printemps.

Pour la troisième fois l'étoile matinale
A-t-elle réveillé l'amante de Céphale ?
Les jours du doux printemps aux nuits seront égaux.
L'étable a quatre fois vu rentrer les troupeaux;
Quatre fois la rosée a tremblé sur les herbes :
On présente à Janus les dons pétris des gerbes,
A la douce Concorde, au salut des Romains,
A l'autel de la paix si propice aux humains.
Cynthie aux mois préside ; et Cynthie Aventine
Consacre encor ce mois, que sa fête termine.

Fin du troisième Livre.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIEME.

MOIS D'AVRIL.

Invocation à Vénus.

Mère des deux Amours, Vénus, inspirez-moi.
La déesse m'entend : Eh ! que puis-je pour toi ?
Le sujet de tes chants demande un ton plus grave.
Des fers de Cupidon ton cœur longtemps esclave
De ses flèches encor sentirait-il les coups ?—
De ses flèches ? hélas ! qui le sait mieux que vous ?
Elle sourit : le jour s'épure à son sourire.
Toujours, sain ou blessé, je fus sous votre empire.
Jeune, j'ai pu sans crime en des jeux innocens
Au ton de mon bel âge assortir mes accens ;
Mais j'ouvre à mon Pégase une plus noble lice,
Et je chante aujourd'hui, sous un auguste auspice,
De nos solennités les rites et les jours,
Les astres, leur lever, leur cours et leur décours.

Chantre des temps, j'arrive au mois où l'on vous fête;
Et tous deux sont à vous, le mois et le poète.
Je dis et je me tais : Cythérée à ces mots,
D'un myrte que sa main a cueilli dans Paphos,
M'effleure et me caresse. Achève ton ouvrage,
Dit-elle. Un feu divin m'éclaire sans nuage :
D'Avril à mes regards les fastes sont ouverts.
Enfans nés de ma verve, allez, courez mes vers.

Généalogie de Romulus.

Si tu prends intérêt aux fastes que je chante,
Auguste, Avril a droit à ta faveur puissante.
D'une haute origine il descend jusqu'à toi;
Jules, qui t'adopta, le rangea sous ta loi.
Quand il régla jadis la primitive année,
Romulus semble avoir prévu ta destinée.
Si l'époux d'Ilia, dont il était le fils,
Mars, dans l'ordre des mois, au premier rang fut mis,
Il voulut que Vénus, la source de sa race,
Eût après Mars l'honneur de la seconde place;
Et par les longs degrés de l'échelle des ans
Remonta jusqu'aux dieux, ses antiques parens.
Qui ne sait que d'Atlas la fille renommée
Jadis par Jupiter Électre fut aimée;
Que le grand Dardanus est né de leurs amours;
Que son fils Érichthon, dans ces antiques jours,
D'Ilus et de Capys a fondé la puissance?
De Tros, d'Assaracus qui ne sait la naissance?

Qui ne sait que par eux issu de Dardanus,
Anchise fut l'époux de la belle Vénus?
Que du pieux Énée elle devint la mère;
Qu'il sauva de la flamme et ses dieux et son père?
J'arrive au nom d'Iule: heureux nom! aujourd'hui
La maison Julia remonte jusqu'à lui.
Né du père d'Iule et fils de Lavinie,
Posthume dans les bois avait reçu la vie:
Sylvius fut son nom chez les peuples Latins.
Un second Latinus succède à ses destins.
Héritier de son sceptre, Alba, qui le remplace,
Eut d'autres successeurs, tous sortis de sa race.
Le Tibre a pris son nom du roi Tibérinus,
Et le mont Aventin du grand Aventinus.
Après eux, détrôné par son barbare frère,
D'une fille et d'un fils Numitor fut le père.
L'oncle égorgea Lausus: Ilia plut à Mars;
C'est son fils qui de Rome a fondé les remparts.
De Mars et de Vénus il se vantait de naître:
Il se croyait leur sang, et fut digne de l'être.
Deux mois, de ses parens authentiques témoins,
Ont été sous leurs noms consacrés par ses soins.

Origine du nom d'Avril. Grecs établis en Italie.

A l'écume des mers, berceau de la déesse,
Vénus doit le surnom que lui donna la Grèce:

De là le nom d'Avril. Je l'augure et le crois.
Ne t'en étonne pas : de la Grèce autrefois
Les Colons ont peuplé les champs de l'Ausonie.
Évandre vint de Grèce aux bords de Lavinie.
Hercule a vu ses bœufs, à l'Ibère enlevés,
Dans les eaux de l'Albule autrefois abreuvés.
Ulysse y vint aussi ; des vestiges en restent :
Le palais de Circé, les Lestrigons l'attestent.
Déja partis d'Argos, des Grecs chéris de Mars
Avaient de Télégone élevé les remparts
Et planté les bosquets de l'humide Tuscule.
Halèze avait déja sur les bords de l'Albule
Suivi le sort errant des fils d'Agamemnon :
Le Falisque guerrier croit lui devoir son nom.
Daunus donna sa fille au prince d'Étolie,
Et le sage Anténor aux champs de l'Italie
Avait cherché la paix, avant que dans ces lieux
Énée eut transporté sa patrie et ses dieux.
Sulmone doit son nom au Phrygien Soline,
Comme lui de Pergame exilé magnanime.
Sulmone, mon pays ! loin de ces lieux si chers,
De la Scythie, hélas ! j'habite les déserts.
Je suis donc condamné ... Que fais-tu? Muse ! arrête.
Veux-tu d'un ton plaintif chanter des jours de fête ?

Autre origine du mois d'Avril : la fécondité de la nature au printemps.

Que n'ose pas l'envie ? ô Vénus ! des jaloux
Vous disputent ce mois qui n'appartient qu'à vous.
Oui, comme le printemps, époux de la nature,
Rouvre son sein longtemps durci par la froidure,
Et de la terre enceinte a délié les flancs,
On veut que du retour des beaux jours du printemps
Avril ait pris son nom. Mais l'aimable immortelle
Revendique ses droits sur la saison nouvelle.
Vénus, ame puissante, anime l'univers :
Son empire s'étend sur les êtres divers;
Et de la terre aux cieux sa ceinture féconde
De vie et de bonheur environne le monde.
Elle est mère des dieux : tout naît d'elle; et les fruits
Sont tous incessamment par elle reproduits.
Par elle vit la fange où l'insecte fourmille.
Les sauvages humains, rassemblés en famille,
Par elle ont amolli l'âpreté de leurs mœurs
Et des nœuds de l'hymen ont connu les douceurs.
Qui produit les oiseaux ? le besoin de lui plaire.
Otez l'instinct d'aimer, la chèvre n'est plus mère.
Le bélier, fier des dards de son front meurtrier,
Souvent avec fureur lutte avec le bélier :
Mais il craint de blesser sa bêlante compagne.
Le taureau mugissant, terreur de la campagne,

Aux bois, dans les vallons, athlète redouté,
Auprès de la génisse adoucit sa fierté.
Oui, Vénus entretient tout ce qui vit dans l'onde,
Et de poissons nombreux peuple la mer profonde.
L'homme, rival du tigre et de meurtres souillé,
De son farouche aspect par elle dépouillé,
A connu la parure et le soin de soi-même.
Que ne fera point l'homme? il peut tout, quand il aime.
Pour fléchir une belle, enseigné par son cœur,
C'est un amant qui fut le premier orateur.
Un amant autrefois, dans sa veille amoureuse,
Accusant sa maîtresse, hélas! trop rigoureuse,
A sa porte, la nuit, chanta les premiers vers.
Nous devons à Vénus tous les talens divers.
Vénus créa les arts; et le desir de plaire
Trouva de leurs secrets l'ingénieux mystère.
On oserait encore, envieux de ses droits,
Disputer à Vénus les honneurs de ce mois!
Ah! loin de nous, Romains, cette étrange folie!
Elle voit en tous lieux sa puissance établie;
On brûle à ses autels les parfums les plus purs:
Mais son culte est surtout célèbre dans nos murs.
Romains, c'est un Troyen que défend Cythérée,
Quand le fer d'un mortel blesse sa main sacrée.
Son juge est un Troyen, quand la main de Pâris
La nomme la plus belle, en lui donnant le prix.
Rivales de Vénus, excusez son poète:
Je rappelle sa gloire, et non votre défaite.

Enfin elle devient la bru d'Assaracus,
Pour que le grand César remonte au sang d'Ilus.

Fêtes des Bains de Vénus.

A quelle autre saison qu'à la saison nouvelle
Devait des déités présider la plus belle?
C'est la saison des fleurs, des plaisirs et des jeux.
La terre ouvre son sein aux zéphirs amoureux:
On voit des jeunes blés poindre les fleurs timides,
Et la vigne pleureuse ouvrir ses yeux humides.
A la belle Vénus on devait un beau mois:
Sa place auprès de Mars est conforme à son choix.
Elle invite au printemps les pouppes voyageuses
A courir sans danger sur les mers orageuses:
L'aquilon de Vénus respecte le berceau.
Venez rendre à Vénus un hommage nouveau,
O vierges au front pur, et vous décentes mères;
Et vous qui dévoilez vos appas adultères,
Belles, à sa statue ôtez ses colliers d'or,
Otez-lui sa guirlande et ses tissus encor:
Il faut qu'un bain sacré la lave toute entière.
Revenez; apportez la rose printannière:
A son col essuyé rendez ses ornemens;
Rendez-lui sa ceinture et ses beaux vêtemens.
Au cristal d'un ruisseau que le myrte couronne
Vous-même lavez-vous: Vénus ainsi l'ordonne.
Apprenez-en la cause; elle est sûre: écoutez.
Nue, au sortir des eaux, sur des bords écartés,

La déesse pressait sa moîte chevelure.
Un Faune ouvre sur elle un regard de luxure.
Elle s'en aperçoit, et des myrtes épais
D'un rideau de verdure ont voilé ses attraits.
Elle chérit l'abri de leur ombre fidelle,
Et veut que de ses bains la fête le rappelle.

La Fortune virile.

Sachez encor pourquoi dans ces jours du printemps
La Fortune virile accepte votre encens.
Au fond d'un temple humide, où fume une onde tiède,
La femme qui du bain implore le remède
Quitte ses vêtemens dans ce mystique enclos;
Et là sa nudité décèle ses défauts.
La fortune virile en efface la tache,
Et pour un peu d'encens les dérobe et les cache.
Buvez encore un lait mélangé de pavots
Et d'un miel exprimé de ses rayons nouveaux.
Vénus à son époux venait d'être amenée;
Elle en but, et connut les saveurs d'Hyménée.
Adressez-lui vos vœux: on doit à ses faveurs
La beauté, la décence et le renom des mœurs.

Vénus verticorde.

Au temps de Jugurtha, déjà les mœurs publiques
Avaient dégénéré de nos vertus antiques.
Les livres Sibyllins dans ces jours corrompus
Ordonnent d'élever des temples à Vénus.

On en crut la Sibylle ; et Vénus fit le reste.
Elle changea les cœurs ; et son surnom l'atteste.
O toi, que Rome adore en ses sacrés remparts,
Veille sur les enfans et d'Énée et de Mars !
Vénus ! ils sont les tiens. Tu vois dans nos familles,
Tu vois, belle Vénus, et tes brus et tes filles.

Le coucher du Scorpion.

Je parlais, et du ciel dans le liquide azur
S'élance et disparaît le Scorpion impur.

Le coucher des Pleyades.

Quand la nuit se retire, et que la pourpre encore
Teint le berceau du jour qui commence d'éclore,
Qu'au matin les oiseaux, éveillés par le frais,
Ramagent leur musique en sons plaintifs ou gais ;
Lorsque du voyageur la torche est consumée,
Que le hameau reprend sa tâche accoutumée ;
On verra dans les cieux disparaître à la fois
Les sept filles d'Atlas, allégé de leur poids.
On a toujours compté sept filles de Pleyone,
Mais on n'en voit que six dont l'étoile rayonne.
Six d'elles ont été favorites des dieux :
Stérope plut à Mars, Électre au roi des cieux ;
Maia lui plut encore, et la belle Taigète ;
Deux autres de Neptune ont été la conquête.
Mérope dans Sisyphe eut un époux mortel :
De honte elle se cache ; à moins que dans le ciel,

Couverte de son deuil, à la douleur en proie,
Électre n'ait pu voir la ruine de Troie.

Fête de Cybèle.

Sur ses gonds éternels que du ciel étoilé
Trois fois autour de soi l'orbe immense ait roulé,
Et que trois fois le dieu dont le char étincelle
Attelle ses coursiers, et trois fois les dételle;
La flûte, les clairons, les haut-bois, le tambour,
De ta fête, ô Cybèle, annoncent le retour.
On voit dans nos remparts courir les Corybantes,
Frappant, en s'agitant, leurs timbales bruyantes;
Et des bassins d'airain, par des bassins battus,
On entend résonner les tintemens aigus.
La déesse, en triomphe assise sur leur tête,
S'avance aux cris joyeux de sa hurlante fête.
La scène va s'ouvrir : accourez à ses jeux;
Et du barreau désert laissez les bancs poudreux.
Je voudrais de ta fête apprendre les merveilles,
O Rhéa! mais l'airain qui tonne à mes oreilles,
Du lotos recourbé les sons retentissans,
De leur aigre harmonie épouvantent mes sens.
Mère des chastes sœurs déesses des poètes,
Permets-leur d'être ici tes doctes interprètes.
L'immortelle m'exauce : elle ordonne aux neuf sœurs
D'accorder à mes vers leurs savantes faveurs.
Muses qui m'instruisez, dites pourquoi Cybèle
Se plaît à ce grand bruit qui résonne autour d'elle.

Je dis : Erato parle, Érato dont la voix
Est propre, ô Cythérée, à chanter votre mois ;
Érato, nom charmant, nom chéri qu'elle tire
Du nom du tendre Amour que célèbre sa lyre.

Naissance de Jupiter.

O bon roi ! par ton fils tu seras détrôné,
Dit le Sort à Saturne. Ainsi donc comdamné
A redouter tous ceux qui lui doivent leur être,
Saturne, destructeur de tout ce qu'il fait naître,
Dévore et dans son sein engloutit ses enfans.
Rhéa les pleure morts aussitôt que vivans,
Féconde tant de fois sans jamais être mère.
Jupiter voit le jour : on a trompé son père ;
Un caillou, qu'enveloppe un tissu teint de sang,
Dévoré par Saturne, a passé dans son flanc.
C'est un fait avéré dans l'histoire céleste :
Vénérable témoin, l'antiquité l'atteste.
L'enfant croît sur l'Ida (1). Par de sourds tintemens
L'airain couvre le cri de ses vagissemens.
Casques et boucliers, aux mains des Corybantes,
Ébranlent par leur choc les cavernes tremblantes.
On choque encor l'airain, et l'on bat les tambours,
Emblème de ce bruit qui conserva ses jours.
Aux casques résonnans succéda la cymbale ;
Au choc des boucliers le bruit de la timbale.

(1) L'Ida est la plus haute montagne de l'île de Crète.

Mais, ainsi qu'autrefois, la flûte aux sons perçans
Du mode Phrygien module les accens.
Elle achève et se tait : je reprends la parole.
Ne puis-je apprendre encor à votre aimable école,
D'où vient que deux lions, animaux furieux,
Sont attelés au char de la mère des dieux ?
Je dis. Elle répond : Cybèle a la première
Apprivoisé des mœurs la rudesse grossière ;
Son joug en est l'emblème. Et ces murs et ces tours,
Dont sa tête à nos yeux se couronne toujours,
Marquent-ils qu'autrefois par ses leçons utiles
La Phrygie a de tours environné ses villes ?
Érato m'approuva d'un signe de son front.
Pourquoi se mutiler, comme ses prêtres font ?
D'où vient cette fureur et ce barbare usage ?
La Muse recommence ; et tel fut son langage.

Atys et Sangaris.

Un jeune Phrygien habita les forêts.
Innocence, beauté, grâces, pudeur, attraits,
Atys posséda tout : Atys plut à Cybèle.
Elle voulut qu'Atys ne vécût que pour elle,
Qu'il n'aimât que son culte. Elle lui dit un jour :
Garde ton innocence, et renonce à l'amour.
Atys veut l'ignorer ; il en fait la promesse.
Si jamais, lui dit-il, je vous trompe, ô déesse !
Que mon premier plaisir soit le dernier pour moi !
Mais il voit Sangaris, et viole sa foi.

Il jura d'être chaste : il a cessé de l'être.
Cybèle entre en fureur ; elle punit le traître.
Nymphe ! au destin d'un arbre est attaché ton sort :
La hache le déchire, et te donne la mort.
Atys est hors de lui ; la terreur le domine.
Comme si de son toit il eût fui la ruine,
Il part, il prend sa course au sommet de l'Ida.
Euménides, c'est vous, criait-il ; les voilà !
Je les sens : sauvez-moi de leurs torches brûlantes ;
Écartez ces serpens, ces couleuvres sifflantes.
Il déchire son corps. Sanglant, pâle, hideux,
Dans la poussière immonde il souille ses cheveux.
Oui, dans mon sang, dit-il, que le crime s'expie !
Un membre l'a commis : qu'il périsse, l'impie !
Qu'il périsse ! Il parlait : le coupable confus
Est tombé sous le fer ; en lui l'homme n'est plus.
Cybèle a vu depuis les prêtres de son temple
Imiter sa fureur et suivre son exemple.
Instruit par Érato des eunuques sacrés,
Je l'interroge encore : O vous qui m'inspirez,
De grâce, d'où nous vint le culte de Cybèle ?
Depuis quand dans nos murs réside l'immortelle ?

Statue de Cybèle apportée de Phrygie à Rome.

La Phrygie et l'Ida, pays de vos ayeux,
Furent chers en tout temps à la mère des dieux.

Aux champs du Latium quand le pieux Énée
Transporta d'Ilion la grande destinée,
Cybèle aurait suivi ses dieux et ses vaisseaux,
Si l'heure fût venue où sur ces bords nouveaux
Les décrets du destin appeloient sa présence.
Mais enfin d'âge en âge augmentant sa puissance,
Quand Rome eut vu depuis cinq siécles s'écouler
Et sous l'aigle vainqueur les nations trembler,
Un prêtre consulta les vers de la Sibylle,
Et l'on y lut ces mots, énigme difficile :
« Cherchez la mère absente ; amenez-la, Romains !
« Mais pour la recevoir : il faut de chastes mains. »
Sur cet oracle obscur le sénat délibère :
En quels lieux la chercher, et quelle est cette mère ?
On consulte Apollon. C'est la mère des dieux,
Elle habite l'Ida; partez, et dans ces lieux
Amenez, répond-il, sa pouppe triomphale.
Dans les champs de Phrygie alors régnait Attale.
On députe vers lui : mais rebelle aux destins,
Attale se refuse aux desirs des Latins.
O prodige ! Cybèle ébranle au loin la terre,
Et prononce ces mots, sortis du sanctuaire :
Contentez les Romains, leurs desirs sont mes vœux ;
Ne me retardez pas; donnez-moi, je le veux :
Rome est de tous les dieux le temple le plus digne.
Eh ! bien ! s'écrie Attale, allez, je me résigne ;
Vous nous appartiendrez aux champs Ausoniens :
Rome par ses ayeux remonte aux Phrygiens.

Les pins qui sur l'Ida tombent sous la cognée
Jadis ont vu les pins que fit tomber Énée.
On se hâte, et déja, peinte de ses couleurs,
La pouppe des Latins se couronne de fleurs.
Sur les flots de son fils Cybèle triomphante
Du long détroit d'Hellé fend la vague écumante;
Elle laisse Rhété, Sigée et Ténédos.
Les Cyclades loin d'elle ont vu s'enfuir Lesbos.
Elle passe la mer qui vit tomber Icare,
Et les marais de Cume, et l'antre du Ténare.
A gauche elle aperçoit l'île où régna Minos,
Gagne, sans s'arrêter, et Cythère et Paphos,
Fend les flots de Sicile, où Brontès et Stéropes
Trempent le fer rougi dans l'antre des Cyclopes.
Des rochers de Lybie elle évite les bords,
Découvre la Sardaigne, et touche enfin nos ports.
Elle entre dans Ostie, où le fleuve du Tibre,
Épanché dans la mer, roule en un champ plus libre.
Elle voit s'avancer les ordres de l'État,
Les chevaliers romains, le peuple et le sénat,
Les vieillards, les enfans, les mères et les filles,
Et ces vierges encore, honneur de leurs familles,
Qui, par de chastes soins à Vesta consacrés,
Entretiennent le feu dans les foyers sacrés.
La pouppe hospitalière, en nos murs attendue,
Contre la corde en vain par mille bras tendue
Lutte, et du Tibre à peine elle monte le cours.
La terre était aride: un long hâle en ces jours

Avait tari le fleuve, et stable sur sa base
La carène s'enfonce en une épaisse vase.
On s'obstine à tenter des efforts plus qu'humains,
Et la voix encourage et les bras et les mains.
Mais la nef aux regards de la foule surprise
Semble une île des mers sur ses rochers assise.

La Vestale Claudia.

Claudia, digne sang de l'antique Clausus,
Posséda des attraits égaux à ses vertus.
Mais de ses envieux la langue envenimée.
Osa de sa pudeur ternir la renommée.
Plaire, et par sa parure attirer les regards,
Dans sa libre gaîté plaisanter les vieillards,
Voilà son crime. Un cœur sûr de son innocence,
Sourd à la calomnie, en croit sa conscience :
Mais trop enclin au mal, l'homme faible ou méchant
A toujours pour y croire un facile penchant.
Elle sort de son rang, et sa main virginale
Se plonge dans le fleuve, y puise une eau lustrale,
S'en arrose trois fois, trois fois lève les bras :
Le peuple qui la voit, ne la devine pas.
A genoux, et les yeux attachés sur Cybèle,
La Vestale en ces mots s'adresse à l'immortelle :
Mère auguste des dieux, à tes pieds tu me vois ;
D'une humble suppliante écoute ici la voix.
On m'accuse : à tes yeux si je suis condamnable,
Prête à subir la mort, je m'avoûrai coupable.

Si je ne le suis pas, toi qui lis dans les cœurs,
Tu dois d'un faux soupçon justifier mes mœurs.
Toi la chasteté même, ô déesse puissante,
Suis-moi, cède à la main d'une vierge innocente.
Elle dit, prend le cable et, marchant sur le bord,
S'avance d'un pas libre, et tire sans effort.
Ce que je vais conter tient au pouvoir céleste;
Mais du prodige encor le théâtre l'atteste.
Cybèle suit alors la main qui la conduit,
Et proclame l'honneur du guide qu'elle suit:
Un cri soudain, signal de la joie unanime,
Redit de tous côtés que la vierge est sans crime.
On arrive au rivage où le Tibre en son cours,
Recourbant son canal, remonte en nos faubourgs,
La nuit vient: le vaisseau, que la Vestale entraîne,
Est lié par un cable au tronc noueux d'un chêne.
Après un long repas, on se livre au sommeil;
On attend en repos le retour du soleil.
Le jour renaît: la pouppe est ceinte de guirlandes.
L'encens sur un autel exhale ses offrandes.
Du joug et de Lucine ignorant les travaux,
Une blanche victime a rougi les couteaux;
Puis de l'arbre noueux, qui l'enchaîne au rivage,
Claudia du vaisseau détache le cordage.
On s'arrête au bocage où le limpide Almon
Vient perdre dans le Tibre et son onde et son nom.
Le prêtre aux cheveux blancs, à l'étole empourprée,
Lave dans ces flots purs la statue adorée.

Les Phrygiens en chœur hurlent des chants pieux.
La flûte aux tons aigus, à leurs cris furieux
S'anime, et sous leurs mains retentit la timbale.
Claudia, précédant la pompe triomphale,
Du geste et des regards voit applaudir au loin
Sa vertu, dont Cybèle est l'auguste témoin.
Assise sur un char, par la porte Capène
Elle entre; et de ce char, qui lentement la traîne,
On couronne les bœufs de guirlandes de fleurs.
Nasica, de nos murs tu lui fis les honneurs.
Métellus lui bâtit un édifice auguste;
Mais aujourd'hui son temple est l'ouvrage d'Auguste.

Quête de Cybèle.

Erato, pour m'instruire, avait parlé longtemps:
Elle fait une pause. Après quelques instans,
Je demande d'où vient l'usage de l'aumône
Que pour Cybèle on quête et que pour elle on donne.
De son temple, autrefois bâti par Métellus,
Le peuple fit les frais par de pieux tributs;
Pour elle on mendia des pièces de monnoie:
L'usage a subsisté. — Mais dans ces jours de joie
Pourquoi tous ces banquets, échanges mutuels
De visites de table et de mets solennels?
Elle a changé de lieu sous un heureux présage:
Et de là, des repas l'échange est en usage.

Jeux Mégalésiens.

Je voulais demander pourquoi des jeux sacrés,
Aux fêtes de nos dieux dans Rome célébrés,
Les premiers que le Cirque ait vus dans son enceinte,
De tout temps ont été les jeux de Bérécynthe.
Mais Erato prévient mes desirs curieux.
Cybèle, me dit-elle, est la mère des dieux :
Par respect pour leur mère, ils cèdent à Cybèle
L'honneur des jeux sacrés, qui commencent par elle.

Les Galles, prêtres de Cybèle.

Mais pourquoi par le fer les Galles mutilés
Furent-ils de ce nom en Phrygie appelés ?
La Gaule en est trop loin pour être leur patrie.
Au pied du mont Célène, aux vallons de Phrygie,
Le Gallus écumeux précipite ses flots.
Son onde frénétique enivre les cerveaux.
Vous qui de la raison chérissez la puissance,
Fuyez ces eaux : craignez d'y boire la démence.
A Cybèle ose-t-on présenter pour repas
Du lait aigre et de l'ail ? n'en rougissons-nous pas ?
Quelle est la cause enfin de ce grossier usage ?
Érato me répond : On dit que le laitage,
Et les plantes des champs, produites sans apprêts,
Des humains autrefois étaient les plus doux mets.

Ainsi d'ail et de lait ce mélange rustique
Pour l'antique Cybèle est un régal antique.

Dédicace du temple de la Fortune.

Le lendemain, sitôt que l'aube de retour
Avertira Cynthie, aux approches du jour,
De hâter ses coursiers aussi blancs que la neige;
Quand l'astre du matin fermera son cortége,
Dites: à la Fortune attachée aux Romains,
Un temple au Quirinal fut bâti par leurs mains.

Jeux du Cirque en l'honneur de Jules-César.

C'était après ce jour la troisième journée,
Fête aux jeux de César en ce mois destinée.
Un vieillard, dans le Cirque assis à mes côtés,
Me dit: C'est en ce jour, jour de prospérités,
Que de Juba, vaincu dans les champs des Numides,
César a terrassé les phalanges perfides.
Dans le rang de Tribun j'ai servi sous César;
J'ai suivi ses drapeaux, sa fortune et son char:
Ma place dans le Cirque est due à mes services.
Mais vous devez la vôtre à de plus doux offices:
Vous siégez au spectacle au rang des décemvirs.
Nous parlions, quand, troublant la fête et nos plaisirs,
Un orage épanché par l'humide Balance
Nous sépare et du ciel fond avec violence.

On verra, quand du soir les jeux seront finis,
Disparaître Orion dans le sein de Thétis.

Jeux du Cirque en l'honneur de Cérès.

Lorsque de ses rayons l'Aurore renaissante
Aura doré les toits de Rome triomphante
Et rouvert au soleil la carrière des cieux,
Dans le grand Cirque, orné des marbres de nos dieux,
Nous verrons les coursiers, amoureux de la gloire,
A la lutte des chars disputer la victoire.
Ces jeux sont célébrés en l'honneur de Cérès.
Dois-je en dire la cause? on connaît ses bienfaits.
Chez les premiers humains l'herbe inculte et grossière
Précéda des épis la gerbe nourricière.
Ils tondaient en rampant la pointe des gazons,
Et d'une dent avide ébranchaient les buissons.
Errans parmi les bois, cherchant à l'aventure
De leurs besoins grossiers l'indigente pâture,
Ils connurent le gland : ce fut beaucoup pour eux.
Le chêne leur donna des repas somptueux.
Cérès apprit à l'homme une culture utile :
Le gland fut échangé pour la gerbe fertile.
Le bœuf, soumis au joug, se courba sous son poids,
Et sillonna les champs pour la première fois;
Le soc avec l'airain fit son apprentissage.
Du fer assez longtemps on ignora l'usage :

Le fer, métal cruel, forgé pour les forfaits!
Ah! pourquoi fallut-il qu'il fût connu jamais!
Cérès aime la paix: vous, son peuple fidelle,
Laboureurs, qu'en ce jour vos vœux écoutés d'elle
Demandent que la paix puisse durer toujours,
Et que les jours d'Auguste en égalent les jours.
Offrez-lui l'épi mûr tombé sous la faucille:
Qu'un peu de sel encor dans le brasier pétille:
Joignez-y les parfums de quelques grains d'encens
Et, si l'encens vous manque, il est d'autres présens.
Il suffit que du pin l'écorce résineuse
Exhale sur le feu son odeur onctueuse.
Vos dons partent du cœur: ils sont riches assez.
Ah! respectez du bœuf les services passés,
Ministres de Cérès! l'immoler est un crime:
Ennemi des moissons, le porc est sa victime.
Du bœuf né pour le joug écartez vos couteaux?
Que ses jours prolongés prolongent ses travaux!

Enlèvement de Proserpine.

O Cérès! mon sujet veut ici que je chante
Et ta fille enlevée, et ta douleur touchante.
Je l'ai déjà chantée: heureux si dans mes vers
Je prête au même objet des agrémens divers!
Une île au triple front, dans la mer d'Étrurie
S'étendant sur trois flancs, se nomme Trinacrie

Demeure de Cérès, où des plaines d'Enna
Son domaine s'étend aux vallons de l'Etna.
La nayade de Grèce, hôtesse de Sicile,
Aréthuse, invita les déités de l'île.
Cérès aux blonds cheveux, d'épis d'or couronnés,
Vint jouir des apprêts pour la fête ordonnés.
Parmi les prés fleuris, verts tapis des campagnes,
Sa fille, en se jouant, court avec ses compagnes.
D'un roc couvert de mousse élancée en longs jets,
Une cascade arrose un bosquet toujours frais.
Des diverses couleurs dont se peint la nature
Là le pinceau de Flore émaillait la verdure.
Proserpine s'écrie: Accourez, ô mes sœurs!
Venez mettre à profit cette moisson de fleurs.
Les nymphes à l'envi choisissent les plus belles;
Et la fatigue même est un plaisir pour elles.
L'une dans sa corbeille entasse son butin;
L'autre en charge les plis de ses tissus de lin.
Hyacinthes, soucis, violette, amarante,
Vous êtes de leurs doigts la conquête odorante.
On cueille le muguet, la jonquille, le thym,
Et le pavot superbe, et l'humble romarin,
Et mille fleurs sans nom, nouvellement écloses.
La plus ample moisson est la moisson des roses.
Proserpine rassemble en bouquets assortis
Les touffes du safran et les tiges du lis.
Chaque nymphe se livre à l'ardeur qui l'emporte:
Leur maîtresse au hasard s'écarte sans escorte.

Pluton voit la déesse ; il l'enlève, et soudain
Regagne sur son char son palais souterrain.
Proserpine s'écrie : O Cérès ! ô ma mère !
On m'enlève. Elle pleure, elle se désespère :
Mais ses cris sont perdus ; et déja des enfers
Au char du ravisseur les chemins sont ouverts.
Ses coursiers, que du jour offense la lumière,
Du royaume des nuits repassent la barrière.
Ses compagnes en chœur, riches de leur butin,
La cherchent à l'envi, la corbeille à la main.
O déesse, venez, ces fleurs sont votre image,
Disent-elles : venez en recevoir l'hommage.
Elle ne répond pas. Hélas ! en vain leurs cris
Font redire son nom aux échos attendris.
Sa mère, aux cris plaintifs dont ses tristes compagnes
Font gémir les vallons, les bois et les montagnes,
Aux campagnes d'Enna se hâte d'arriver.
Ma fille ! où donc est-elle ? où puis-je la trouver ?
Soudain, hors d'elle-même, elle court sur sa trace ;
Elle court, et ressemble aux Ménades de Thrace,
Quand les cheveux épars, hors d'haleine, en fureur,
Elles vont sur les monts pousser des cris d'horreur.
Telle que d'une Io la douleur maternelle
Redemande son fils encore à la mamelle ;
Du bois en mugissant elle suit les détours,
Sans pouvoir retrouver le fruit de ses amours :
Telle on eût vu Cérès, gémissante, égarée,
Dans les champs au hasard courir désespérée.

Sur les gazons foulés sous ses pieds délicats
De sa fille avec soin elle observe les pas,
Vestiges doux et chers qu'elle aime à reconnaître :
Et, qui le sait? hélas! ce premier jour peut-être
Eût été le dernier de ses longues erreurs,
Si des porcs ennemis, voraces destructeurs,
Retournant le terrain par une fouille avide,
N'avaient pas effacé la trace qui la guide.
Opulens Léontins, elle a passé vos murs,
L'Acis aux bords fleuris, l'Aménas aux flots purs,
Et le lac de Cyane, et l'Anape paisible,
Et les flots tournoyans du Gélas si terrible.
Elle laisse Orthygie, et Mégare, et les bords
Où l'urne du Simèthe épanche ses trésors
Et les porte en tribut aux mers de Syracuse,
L'onde Pantagienne et la fraîche Aréthuse,
Les antres du Cyclope et leurs noirs soupiraux,
Le port qui prend la forme et le nom d'une faux,
Et les prés du Mélas où, foulant l'herbe épaisse,
Nourri pour les autels, le bœuf pesant s'engraisse.
Elle va visiter Camérine et Tapsos,
Le vallon que l'Hélore arrose de ses flots,
La montagne d'Éryx, demeure du Zéphire,
Et les trois caps enfin, bornes de son empire.
Semblable au triste oiseau qui pleure encor Itys,
Elle porte en tous lieux ses lamentables cris.
Elle appelle sa fille, appelle Proserpine :
Elle appelle ; et sa voix frappe en vain la colline

De ces noms tour-à-tour redits par ses regrets.
Proserpine est absente et ne peut, ô Cérès !
Entendre les accens de ta douleur amère,
Ni la fille répondre aux clameurs de sa mère.
Tour-à-tour répétés aux rochers d'alentour,
Ces deux noms dans les airs se perdent tour-à-tour.
Un pâtre, un villageois s'offre-t-il à sa vue ?
Elle n'a qu'un seul cri : Ne l'avez-vous pas vue?
L'ombre sur la nature étend un voile épais ;
Une teinte uniforme efface les objets ;
On n'entend plus des chiens la clameur vigilante :
La déesse gravit sur la cime brûlante,
Où Typhée, écrasé sous le poids de l'Etna,
De la prison profonde où le ciel l'enchaîna
Vomit en longs éclairs le feu qui le consume.
Là comme deux flambeaux, deux sapins qu'elle allume
Guident ses pas dans l'ombre : et de là, dans ses jeux,
On agite en courant des brandons résineux.
Aux flancs d'un mont pierreux se creuse un antre horrible,
A l'homme, aux animaux caverne inaccessible.
Là Cérès à son char attelle deux dragons,
Et fend sans se mouiller les abymes profonds.
Elle évite Charybde, avide de naufrages,
Et des chiens de Scylla les aboyans orages,
Franchit l'Adriatique et ses écueils divers,
Voit le port de Corinthe assise entre deux mers,
Et termine sa course aux rives de l'Attique.
Seule avec sa douleur, sur une pierre antique,

Elle prend du repos pour la première fois.
C'est là que le chagrin l'affaisse sous son poids.
De fatigue épuisée, et de besoins débile,
Là, jour et nuit assise, elle veille immobile.
Les lieux ont leurs destins : la superbe Eleusis
S'élève où de Célée était le toit jadis.
Le soir il rapportait la mûre buissonnière,
Et l'aliment du feu de son humble chaumière.
Sa fille des pâtis ramenait au hameau
Deux chèvres, ses doux soins, son unique troupeau.
Malade en son berceau, dans sa triste demeure,
Son fils à son matin touche à sa dernière heure.
La fille de Célée a pitié de Cérès :
Bonne mère (ce nom réveille ses regrets),
Que faites-vous ainsi dans ce lieu solitaire ?
Courbé sous son fardeau, près d'elle le bon père
S'arrête, et la plaignant va jusqu'à la prier
D'agréer pour abri son chaume hospitalier.
Cérès, qui d'une vieille avait pris la figure
Et dont un simple lin compose la coiffure,
Se refuse à son offre : Allez, vivez longtemps ;
Vivez en paix : aimé, chéri de vos enfans,
Aimez-les, jouissez du bonheur d'être père.
Moi, j'avais une fille, et je ne suis plus mère ;
Je l'ai perdue : hélas ! jugez de mes douleurs.
A ces mots, car les dieux ne versent point de pleurs,
D'une liqueur luisante une goutte fluide,
S'échappant de ses yeux, mouille sa joue humide.

La fille et le vieillard pleurent en même temps.
Gélée enfin répond : O puissent vos vieux ans
Retrouver cette fille à sa mère enlevée,
Et goûter la douceur de l'avoir retrouvée !
Levez-vous, de vos maux n'aggravez point le poids,
Et ne dédaignez pas l'humble abri de nos toits.
Je cède, dit Cérès : votre tendre prière
Ne me laisse plus libre. Elle quitte la pierre,
Se lève, et marche auprès du vieillard qu'elle suit.
Du danger de son fils son vieux guide l'instruit ;
Lui dit que cet enfant, qui jamais ne sommeille,
Périt d'un mal aigu qu'irrite encor la veille.
Cérès, avant d'entrer sous le toit du vieillard,
Va dans un champ agreste, et là cueille à l'écart
Du pavot chevelu la fleur assoupissante.
Mais oubliant son vœu, la déesse imprudente
En a goûté les sucs, et son jeûne est rompu.
C'était l'heure où du soir l'étoile a reparu :
C'est de là que le Myste, en sa sainte observance,
Attend la fin du jour pour rompre l'abstinence.
Cérès entre. Elle voit la maison dans le deuil :
L'enfant dans son berceau va trouver son cercueil.
Quand elle eut salué sa mère Métanire,
Aux lèvres de son fils, qui sous ses yeux expire,
Elle applique la bouche, et ne dédaigne pas
D'aspirer l'air fiévreux qu'exhale le trépas.
Que ne peut, ô Cérès, ton haleine puissante ?
Sa pâleur disparaît, sa force est renaissante.

Dans toute la maison respire le bonheur.
Tous sont heureux, le père, et la mère, et la sœur;
Tous trois ils composaient la maison toute entière.
On couvre de fruits mûrs la table hospitalière;
On joint à ces doux mets un laitage écumeux,
Et d'un miel parfumé le trésor savoureux.
Cérès jeûne; et l'enfant d'un vase de lait tiède,
Où le pavot s'infuse, avale le remède.
La nuit marche en silence et s'avance à grands pas.
L'enfant est endormi. Cérès entre ses bras
Le prend, frotte son corps de ses mains balsamiques,
Et prononce trois fois des paroles magiques,
Que ne peut exprimer la langue des humains;
Puis dans l'âtre enfumé lui forme de ses mains
Un lit de cendre tiède où le feu vit encore,
Afin que la chaleur purifie et dévore
De son corps né mortel le mélange grossier.
Métanire en sursaut s'éveille, et du foyer
Retirant son enfant: Que faites-vous, dit-elle?
Et vous qu'avez-vous fait? sans être criminelle,
Lui répondit Cérès, vous l'êtes en effet.
Votre crainte vous nuit et détruit mon bienfait.
Il sera donc mortel: mais qu'au moins Triptolême
Laboure le premier, et le premier qu'il sème;
Et que, de la culture instruit par mes leçons,
Le premier dans les champs il moissonne mes dons.
Autour d'elle à ces mots elle attire un nuage,
Saisit de ses dragons le terrible attelage

Et sur son char ailé s'élève dans les airs.
Loin d'elle elle a laissé le rivage des mers,
L'orageux Sunion, l'abri sûr du Pirée,
Et la côte où s'étend l'Attique et sa contrée;
Parcourt la mer Égée, et ses flots écumeux
Que la chute d'Icare a rendus si fameux;
Par-delà l'Hellespont voyage dans l'Asie,
Traverse tour-à-tour l'Égypte et l'Arabie;
Du lac de Méroé vole vers l'occident,
Voit les Alpes, le Rhin et le Rhône grondant,
Et le Tibre orgueilleux de voir un jour son onde
Régner dans la cité souveraine du monde.
Comment suivre en tous lieux ses voyages divers?
Elle n'oublia pas un coin de l'univers.
Le monde parcouru, dans les cieux elle vole,
Et s'adresse en ces mots aux étoiles du pôle.
Astres qui voyez tout, qui seuls au fond des eaux
Ne descendez jamais éteindre vos flambeaux,
Découvrez Proserpine aux regards de sa mère,
Apprenez-moi le sort d'une fille si chère.
L'ombre des nuits n'est point complice du larcin,
Lui répond Callisto : pour savoir son destin
Consultez le soleil; c'est le grand œil du monde;
Il voit tout : il plaindra votre douleur profonde.
Le soleil consulté lui dit : Ne cherchez plus;
Celle à qui vous donnez des regrets superflus,
Épouse de Pluton, partage la puissance
Du dieu qui tient l'enfer sous son obéissance.

Cérès, qui sent d'abord dans le fond de son cœur
S'aggraver à ces mots le poids de son malheur,
Pleine de sa douleur sur son visage empreinte,
Aux pieds de Jupiter court exhaler sa plainte :
J'ai perdu Proserpine, et si tu te souviens
Et par qui je fus mère et de qui je la tiens,
Tu lui dois la moitié des soins que je prends d'elle.
J'ai parcouru le monde; et l'injure cruelle
Que me fait un perfide est tout ce que je sais.
Le crime impunément jouit de ses succès.
Quoi donc? un ravisseur sera-t-il notre gendre?
Est-ce ainsi qu'à ma fille un époux doit prétendre?
Dans le ciel assiégé, captive de Gygès,
Quel outrage plus grand eût enduré Cérès?
Et pourtant Jupiter, témoin de mon offense,
Tient le sceptre du ciel soumis à sa puissance!
Mais qu'il soit impuni! qu'il règne sur les morts!
Qu'il me rende ma fille, et j'oublirai ses torts.
Jupiter l'adoucit : Si celui qu'elle accuse
Fut coupable en effet, l'amour fut son excuse.
Et quel gendre, dit-il, est plus digne de nous?
Mon frère et mon égal, le sang l'unit à vous.
Je règne dans le ciel, Neptune sur les ondes,
Et le sort lui soumit le dernier des trois mondes.
Mais si dans son dessein votre cœur confirmé
Veut rompre les liens d'un hymen consommé,
Vous ne vous plaindrez pas de mon indifférence,
Pourvu que Proserpine ait gardé l'abstinence;

Si non, je ne peux rien : reine des sombres bords,
Elle aura pour époux le monarque des morts.
Le dieu du caducée aussitôt prend ses ailes :
Il part, vole au séjour des ombres éternelles,
Et, bientôt de retour, rapporte au roi des dieux
Ce qu'il sait de certain et ce qu'ont vu ses yeux.
Du fruit Carthaginois la savoureuse amorce
A tenté Proserpine ; elle a rompu l'écorce,
En a sucé les sucs et goûté quelques grains.
Cérès au désespoir reprend tous ses chagrins.
On dirait qu'à l'instant, de sa perte cruelle
Cette mère a reçu la première nouvelle.
Quand elle eut retrouvé l'usage de ses sens,
Non, dit-elle, le ciel parmi ses habitans
Ne me comptera plus. Ordonne, dieu barbare,
Ordonne qu'à Cérès on ouvre le Ténare :
J'y descends. Et sans doute elle y fût descendue,
Si le dieu n'eût promis qu'à sa mère rendue,
Proserpine avec elle habiterait six mois.
Son visage, son cœur se ranime à la fois.
Elle rend à son front sa couronne de gerbes.
Tous les champs sont couverts de récoltes superbes,
Et la grange s'emplit de trésors abondans.
Le blanc plaît à Cérès : prenez des habits blancs ;
Une sombre couleur ne sied pas à sa fête.

Jupiter Victor.

Aux ides de ce mois, une ancienne conquête

Fit dédier un temple à Jupiter Victor.
Je ne me trompe pas ; c'est en ce jour encor
Que, digne des Romains, la liberté publique
Vit dans Rome autrefois élever son portique.
Le lendemain, nochers, cherchez un abri sûr :
La grêle avec fureur fond du couchant obscur.
Et toutefois Antoine, habile autant que brave,
Sous Mutine en ce jour fut vaincu par Octave.

La vache Forde.

Il arrive le jour où sous le fer mortel
Tombe une vache enceinte aux marches de l'autel.
Les troupeaux sont féconds, la semence est féconde ;
La terre est en travail : cette mère du monde,
De la double victime immolée en ce jour
Veut que le sein renferme un fruit de son amour.
De ses flancs entr'ouverts quand le couteau du prêtre
A tiré son enfant, qui meurt avant de naître,
La vestale le brûle, et du sang consumé
Conserve le dépôt avec soin renfermé,
Jusqu'au jour de Palès, où sa main virginale
Dispense les présens de la cendre lustrale.
Sous son règne Numa vit les sillons ingrats,
Rebelles aux travaux et n'y répondant pas,
Des tristes laboureurs tromper les vœux avides.
Tantôt des vents glacés brûlaient les champs arides :
Tantôt les eaux du ciel inondaient les sillons,
En maigres chalumeaux stérilement féconds :

Le blé mourait en herbe ; et l'importune aveine
De la gerbe assiégée usurpait le domaine.
Souffrant d'un long travail, la vache avant le temps
De son fruit abortif débarrassait ses flancs.
Sevré de la mamelle et d'un suc nécessaire,
L'agneau devait la vie à la mort de sa mère.
Au dieu du mont Ménale un bois religieux
Jadis fut consacré, temple dont nos ayeux
Respectaient le silence et l'ombre solitaire.
Au fond de ce bocage, agreste sanctuaire,
Le dieu parlait en songe aux mortels endormis.
Numa dans ce bois sombre immole deux brebis,
La première au dieu Faune, et l'autre au dieu des songes,
Interprète du vrai que voilent ses mensonges.
Sur le sol dépouillé de mousse et de gazons,
Comme un double tapis il étend les toisons.
Deux fois d'une eau puisée à la source champêtre
Il arrose son front, qu'il couronne de hêtre.
Un jeûne l'a sevré des plaisirs de Vénus :
Il s'abstient de la chair. Enfin de ses doigts nus
Il ôte les saphis qu'un cercle d'or enchaîne.
Couvert d'un vêtement, grossier tissu de laine,
Il a fait sa prière, et s'étend sur les peaux.
La nuit vient sur ses yeux répandre ses pavots ;
De songes voltigeans un essaim l'accompagne.
L'ombre silencieuse a noirci la montagne.
Faune a paru; son pied, sur les toisons pressé,
Les foule ; et cet oracle est par lui prononcé :

Immolez à Tellus pour expier vos crimes;
Et qu'une seule mort lui donne deux victimes;
La frayeur de Numa dissipe son sommeil.
Le songe qu'il a vu l'occupe à son réveil;
Il médite le sens de cette énigme obscure.
Tandis que dans le bois il rêve à l'aventure,
Il rencontre Égérie, interprète du sort.
Une victime enceinte est vouée à la mort,
Lui dit-elle. On l'immole. Un an fécond commence:
Blés, troupeaux, tout renaît; partout rit l'abondance.

Auguste proclamé Empereur.

Cythérée autrefois pressa le char du jour,
Elle hâta sa course, afin qu'à son retour
Octave, des Romains le vengeur et l'arbitre,
Sous le nom d'Empereur vît proclamer son titre.

Coucher des Hyades.

Quand le jour qui succède aux ides de ce mois
Aura fini son cours pour la troisième fois,
Au retour de la nuit les Hyades humides
Iront dans l'Océan se joindre aux Néréides.
Trois jours après encor, le peuple aux champs de Mars
Verra s'ouvrir la lice à la course des chars.
Mais pourquoi de renards lâche-t-on une armée,
Traînant des feux ardens à leur queue enflammée?

Renards lâchés dans le Cirque avec des flambeaux allumés.

Carséole, terroir peu propre aux oliviers,
Est fertile en épis, richesse des fermiers.
J'y passais pour me rendre au lieu qui m'a vu naître,
Humble sol, mais fécond, site humide et champêtre.
Au déclin du soleil, j'entre dans la maison
D'un hôte de voyage, habitant du canton.
Cet homme, grand conteur, de quelque vieille histoire
Aimait à régaler son crédule auditoire.
C'est de lui que j'appris, entre vingt traits divers,
Ce qui va faire ici le sujet de mes vers.
Ce terrain, me dit-il, en me montrant la plaine,
D'un couple villageois fut l'agreste domaine.
Maniant et le soc et la herse et la faux,
Le mari dans son champ s'exerçait sans repos.
Son épouse à son tour, soigneuse ménagère,
Tantôt dès le matin balayait sa chaumière;
De ses poules tantôt, sur un duvet mousseux,
Sous l'aile maternelle elle arrangeait les œufs;
Cueillait des champignons, ou la mauve verdâtre,
Ou rallumait le feu qui réchauffait son âtre.
Toujours glisse en ses mains la navette, et ses soins
De la froide saison préviennent les besoins.
Son fils, né vif comme elle, agile et jeune rustre,
Déja depuis deux ans comptait un double lustre.

Au fond d'une saussaie, un jour, en son terrier
L'enfant prit un renard, qui, rôdeur meurtrier,
Avait plus d'une fois dérobé la volaille.
Entourant le captif et de foin et de paille,
Le rustre y met le feu; mais pour fuir la chaleur,
De ses mains malgré lui s'échappe le voleur.
Il s'enfuit dans les blés, qu'il brûle à son passage;
Et le vent de la flamme attise le ravage.
Le fait que je rapporte est passé; néanmoins
Des monumens encore en sont de sûrs témoins.
La loi de ces cantons, loi de nos jours suivie,
Veut que tout renard pris perde soudain la vie.
Jadis l'incendiaire a brûlé les guérets :
On le brûle à son tour aux fêtes de Cérès;
Pour venger ses moissons, Cérès veut qu'il périsse.
Le feu qui fut son crime est aussi son supplice.

La constellation du Taureau.

Lorsque le lendemain la mère de Memnon,
S'élevant sur son char à l'humide horizon,
Sur la cendre d'un fils que de pleurs elle arrose
Aura semé les fleurs qu'épand sa main de rose,
Le soleil quittera le conducteur d'Hellé,
Et le Taureau succède au Bélier étoilé.
Est-ce bien un taureau? n'est-ce pas une vache?
On ne sait : son front luit; tout le reste se cache.

Mais ou vache, ou taureau, sa place dans les cieux
Est le prix d'un amour à Junon odieux.

Fêtes de Palès.

L'ombre fuit; de nos toits l'aube a doré le faîte.
On veut que de Palès je célèbre la fête;
Et d'un si juste vœu je remplirai l'objet,
Si Palès me sourit en faveur du sujet.
Si je fus de ton culte observateur fidèle,
O Palès! pour chanter ta fête solennelle,
Inspire à ton poète un hymne pastoral.
Souvent à pleines mains j'ai pris l'encens lustral,
La cendre expiatoire et la paille de fève.
Du chaume pétillant, d'où la flamme s'élève,
J'ai souvent en sautant traversé les monceaux.
Secouant du laurier les mystiques rameaux,
Souvent autour de moi j'ai répandu l'eau sainte.
Inclinant les bleuets dont sa couronne est ceinte,
La déesse m'exauce : allons, il en est temps,
Je pars, ma voile s'enfle et s'abandonne aux vents.
A l'autel de Vesta demandez, venez prendre,
Et le sang de cheval, et la paille et la cendre.
Vous obtiendrez ces dons, et vous deviendrez purs.
Le crépuscule a lui dans les cieux moins obscurs:
Pasteurs, purifiez la brebis qui s'éveille
Et qu'un trèfle abondant rassasia la veille;

Et qu'en le balayant un branchage mouillé
Arrose le bercail que l'engrais a souillé.
Qu'avec ordre plantés des rameaux l'environnent,
Et que de festons verts les portes se couronnent.
Que du soufre allumé la bleuâtre vapeur
Enfume la brebis, qui bêle à son odeur.
Brûlez l'olive mâle, un gâteau de résine,
Le laurier pétillant, la fumante sabine.
Que le millet broyé se pétrisse en gâteaux,
Qu'un pannier de millet s'arrondisse en cerceaux;
Et qu'un lait épaissi se condense en fromage.
La déesse champêtre aime un champêtre hommage.
Offrez-lui sa liqueur, et le vase à la fois
Où le lait dans l'étable écume sous les doigts.
Ces mets sont-ils servis? à ce régal rustique
Joignez les chants pieux d'un agreste cantique.

Hymne à Palès.

O Palès! déité de nos champs bocagers,
Prends soin de nos troupeaux, prends soin de nos bergers.
De la contagion et de la maladie
Écarte les fléaux loin de la bergerie.
Si des bosquets sacrés m'ont servi de pâtis,
Sous un arbre sacré si je me suis assis;
Si, cherchant au hasard une fraîche pâture,
Ma brebis des tombeaux a brouté la verdure;

Si j'ai des antres saints violé le respect,
Si Faune a pris la fuite à mon profane aspect;
Pour guérir ma brebis, si de la noire yeuse
Ma serpe a dégarni l'ombre religieuse,
Daigne me pardonner; et ne me punis pas
Si mon troupeau bêlant, se hâtant sur mes pas,
Par la grêle assailli, menacé d'un déluge,
De quelque temple agreste a cherché le refuge.
Nayades! pardonnez, si mes poudreux chevreaux
Ont troublé de leurs pieds le cristal de vos eaux.
Et toi, Palès! pour nous apaise les Fontaines,
Leurs nymphes, et les dieux et des monts et des plaines.
Cache à l'œil imprudent des profanes humains
Les Dryades et Faune, et Diane et ses bains.
Écarte du midi les haleines mortelles,
Des bergers, des troupeaux et de leurs chiens fidelles.
Chasse loin du bercail la disette et la faim.
Que le thym, dont l'agneau parfume son festin,
Ne lui manque jamais, ni l'onde salutaire
Où le soir des troupeaux la soif se désaltère.
Que d'un lait abondant, trésor de la santé,
Ruisselle sous mes doigts le nectar argenté.
Qu'épuré dans l'osier de sa liqueur séreuse,
Je le porte à la ville; et qu'une vente heureuse
D'un honnête profit me charge à mon retour.
Que mon bélier, ardent aux assauts de l'amour,
Rende mère deux fois sa compagne féconde,
Et que d'agneaux bêlans ma bergerie abonde;

Et que ma laine, molle et docile au fuseau,
Ne blesse point les doigts des filles du hameau.
Voilà mes vœux : Palès ! exauce ma demande ;
Ton autel tous les ans recevra mon offrande.
Tel est l'hymne sacré : répétez-le trois fois.
Qu'une eau vive, en priant, s'épanche sur vos doigts.
Vous pourrez boire alors dans la jatte rustique
Du vin cuit et du lait le mélange mystique.
Alors sautant de joie, agiles et dispos,
Des chaumes allumés traversez les faisceaux.

Origine des feux allumés aux fêtes de Palès.

O Palès ! j'ai chanté les rites de ta fête.
Quelle en est l'origine ? Un embarras m'arrête.
Les sentimens douteux diffèrent, et ma voix
Entre divers avis hésite sur le choix.
Le feu purge les corps d'un vicieux mélange ;
Des métaux qu'il épure il consume la fange.
De là vient, ô Palès ! qu'en tes jeux bocagers
La flamme purifie et troupeaux et bergers.
L'onde est contraire au feu : leur discorde féconde,
Principe de la vie, organise le monde.
L'exilé perd en eux un bien commun à tous,
Et la vierge par eux passe au lit d'un époux.
Nos pères ont donc cru que, pour nettoyer l'ame,
Les corps devaient passer par l'onde et par la flamme.

Serait-ce un souvenir des feux de Phaéton,
Des eaux dont fut jadis sauvé Deucalion?
C'est rechercher trop loin un emblème infidelle.
Le choc de deux cailloux fit naître une étincelle.
On alluma la mousse, étouppe des forêts,
Origine des feux aux fêtes de Palès.
Cet usage pieux, qui revient chaque année,
Peut-être a consacré la piété d'Énée,
Lorsqu'emportant son père et ses dieux et Vesta,
La flamme avec respect devant lui s'écarta.
Ou bien peut-être encor, quand Rome fut bâtie,
Et que pour habiter sa nouvelle patrie
Le Lare déserta ses cabanes de bois,
Le peuple mit la flamme à ses agrestes toits.
Alors on vit gaîment d'une course hardie
Sauter bergers, troupeaux, à travers l'incendie.
L'usage de ces feux se conserve aujourd'hui,
Quand de Rome en ce mois le jour natal a lui.

Fondation de Rome.

Pour un si beau sujet que ma lyre s'apprête :
Aide-moi, Quirinus, à célébrer ta fête.
Le ciel avait puni l'injuste Amulius :
Ce lâche usurpateur déja ne régnait plus ;
Et des pasteurs latins la peuplade champêtre
Dans les deux fils de Mars respecte un double maître.

Afin de rassembler tous ces colons épars,
Ils conviennent tous deux de bâtir des remparts.
Mais leurs droits sont égaux : qui fondera la ville?
Romulus, prévenant la discorde civile :
Consultons les oiseaux, ils nous mettront d'accord,
Dit-il ; et que leur vol soit l'oracle du sort.
Chacun d'eux y consent. L'un gravit la colline
Où se couvre d'un bois la roche Palatine :
L'autre sur les hauteurs, sommets de l'Aventin,
Pour observer les cieux, se rend dès le matin.
Rémus voit six vautours : la montagne au bois sombre
Aux yeux de Romulus en offre un double nombre.
Le pact est confirmé par des présages sûrs :
C'est Romulus qui doit fonder les nouveaux murs.
Rome, il veut qu'un grand jour consacre ta naissance :
Aux fêtes de Palès l'ouvrage se commence.
Une fosse est creusée : on y couvre des grains
D'un terreau que la bêche enlève aux champs voisins.
Sur l'amas du terrain dont la fosse est comblée
On élève un autel, où l'agreste assemblée
Allume un feu sacré pour la première fois.
Au soc, qui doit tracer l'enceinte de leurs toits,
S'attèle un taureau blanc et sa blanche compagne.
Appuyé sur le soc, debout dans la campagne,
Romulus dit alors : Jupiter, et toi Mars,
Et toi, sainte Vesta, protégez ces remparts ;
Je vous implore tous, dieux, déesses propices ;
Veillez sur cet empire accru sous vos auspices,

Et que, de siécle en siécle et d'exploits en exploits,
A l'univers soumis il impose ses lois.
Tandis qu'il parle encore, à gauche le ciel tonne
Et d'éclairs fortunés l'orient se sillonne.
Par ce signal heureux à l'ouvrage excité,
Le citoyen s'empresse à bâtir la cité.
Déja de ses contours s'élève la muraille.
Céler presse l'ardeur du peuple qui travaille.
Céler, lui dit le roi, prends soin de ces travaux;
Si quelque audacieux de ces remparts nouveaux
Ou du soc fondateur ose franchir la trace,
Quel qu'il soit, que la mort punisse son audace.
Rémus ne le sait pas; il raille de ces murs:
Le citoyen, dit-il, a des abris bien sûrs;
Et d'un saut il s'élance au delà de l'enceinte.
Mais du sang de Rémus déja la terre est teinte:
Le hoyau de Céler le frappe; il meurt soudain.
Quand le roi de son frère eut appris le destin,
La douleur le saisit: mais son cœur la renferme;
L'exemple à ses sujets apprendra s'il est ferme.
Puisse ainsi l'ennemi passer sur mes remparts,
Dit avec un œil sec ce digne fils de Mars!
Cependant il ordonne une pompe funèbre.
Sa tendre piété pour un frère célèbre
Lui défend plus longtemps de suspendre ses pleurs.
Il laisse sans contrainte éclater ses douleurs,
Embrasse le cercueil, et s'écrie: Ombre chère!
Adieu! c'est malgré moi que tu meurs, ô mon frère!

Il dit, et des parfums qu'une coupe répand
Il embaume son corps que le bûcher attend.
Affligés comme lui, Faustulus et sa femme
Dans ce devoir pieux secondent sa grande ame.
On allume un bûcher pour ce jeune héros.
On pleure, et dans une urne on recueille ses os.
Qui l'eût pu croire alors? une ville se fonde
Qui sous ses pieds un jour devait fouler le monde.
Éternelle cité! Rome, ville de Mars,
Gouverne l'univers sous le nom des Césars!
Heureuse, que longtemps les Césars te commandent,
Règne, et du peuple-roi que tous les rois dépendent!

Les fêtes vinales.

J'ai célébré Palès: sur un ton plus badin,
Je vais chanter Vénus et la fête du vin.
Célébrez et Vénus et les fêtes vinales,
De son culte public vous prêtresses vénales!
Demandez à Vénus in faveur des passans,
Les gestes, les regards et les mots agaçans.
Offrez lui des festons et de myrte et de menthe,
Et que le jonc s'enlace à la rose odorante.
Fréquentez en ce jour le temple renommé,
Par Vénus Érycine à Rome surnommé.
Quand vainqueur sur les bords de la fraîche Aréthuse
Claudius eut conquis les murs de Syracuse,

Il s'empara d'Éryx ; et de ce mont lointain,
Consulté dans ce temps, le livre Sibyllin
Ordonna que Vénus en nos murs amenée
Eût pour adorateurs les descendans d'Énée.

Origine de la fête du Vin.

On demande pourquoi de la mère d'Amour
Par la fête du vin on désigne le jour,
Et pourquoi Jupiter partage cette fête.
Il fallait décider par le droit de conquête,
Qui dans le Latium, d'Énée ou de Turnus,
Serait gendre d'Amate et du roi Latinus.
Les Toscans ont pour chef le belliqueux Mézence,
Terrible à manier et l'épée et la lance.
Le Rutule et Turnus, sûrs de vaincre avec lui,
Contre Énée et les siens implorent son appui.
Ma valeur est connue, on en a fait l'épreuve,
Répond le roi Toscan ; j'en atteste pour preuve
Mes armes que cent fois j'ai teintes de mon sang ;
Et ces armes pour vous ceindront encor mon flanc,
Pourvu que mes secours me valent en échange
De vos celliers fumeux la prochaine vendange :
Sachez donner, et moi je sais vaincre ; voyez.
C'est le vœu des Troyens que vous me refusiez.
L'alliance est jurée : il prépare la guerre.
Énée arme à son tour. O toi, dieu du tonnerre,

La vendange ennemie est promise aux Toscans,
Et moi; je te promets nos muscats odorans.
Il dit: son vœu l'emporte, et le Toscan farouche
Venge en mourant les dieux que blasphème sa bouche.
L'automne dans la cuve a foulé les raisins:
On donne à Jupiter les prémices des vins.
La fête en prend son nom. Le dieu du Capitole
Aime à voir de ce jour l'allégresse frivole.

Le milieu du Printemps.

Avril n'a déja plus à compter que six jours,
Et le printemps arrive au milieu de son cours.
Du céleste Bélier le front doré se voile;
Le Chien, signe de pluie, a levé son étoile.

La fête de la Rouille.

De Nomente en ce jour retournant dans nos murs,
Je vis sur le chemin, en longs vêtemens purs,
Un cortége pieux venir à ma rencontre.
Un Flamine avec pompe à mes regards se montre,
S'en allant à la Rouille immoler dans un bois
La brebis et le chien dévoués en ce mois.
Je le suis, curieux d'entendre et de connaître
Et la cérémonie, et l'hymne du grand prêtre.
O Rouille! ô déité redoutable à Cérès!
Épargne, disait-il, la semence, et permets

Que des épis en fleur la féconde famille
Croisse et, mûre en été, tombe sous la faucille.
Hélas! le laboureur, les yeux de pleurs mouillés,
Ne compte plus les grains de tes taches souillés.
Cérès redoute moins pour la gerbe encor frêle
Les vents, l'âpre gelée, et la bruyante grêle,
Que le chaud qui corrompt l'humide chalumeau.
Que de mal fait alors ton terrible fléau!
Que ta main vénéneuse épargne la culture!
N'infecte pas l'épi de ton haleine impure.
Ne nuis pas aux moissons; tu le peux, c'est assez:
Ronge plutôt de Mars les glaives émoussés.
Nuis encor, nuis au fer aiguisé pour nous nuire:
Détruis les javelots forgés pour nous détruire.
Qu'en avons-nous besoin? le monde est en repos.
Que le soc recourbé, les sarcloirs et la faux,
Reluisent à l'envi dans les sillons fertiles!
Que Mars laisse rouiller ses armes inutiles!
Qu'oisifs dans le fourreau les glaives ennemis
Dans une longue paix demeurent endormis!
Que toujours pour Cérès ta bénigne indulgence
Permette au laboureur de bénir ton absence.
A ces mots, sur la nappe aux longs filets pendans,
Où l'on place à sa droite et le vin et l'encens,
Il saisit, et répand sur la flamme fumante,
Le vase de parfums et la coupe écumante;
Et du chien, dont le fer ouvre l'obscène flanc,
Au sang de la brebis il mélange le sang.

Mais vous voulez savoir pourquoi cette victime,
Et du chien dévoué le symbole et le crime.
Le Flamine en ces mots m'en apprit la raison.
L'astre du Chien préside à l'ardente saison;
Sous cet astre de feu, l'été brûle la plaine;
Et dévore l'épi, hâlé de son haleine.
Au Chien céleste un chien immolé sur l'autel
Expire, et son nom seul l'a rendu criminel.

Inauguration de Vesta.

Cependant du soleil l'étoile avant-courrière
Trois fois de son fanal rallume la lumière.
Le front ceint de festons de diverses couleurs,
S'avance, en souriant, la déesse des fleurs.
La scène ouvre ses jeux pour la fête de Flore:
Les calendes de Mai la célèbrent encore.
J'y reviendrai: Vesta s'empare de ce jour.
Par Énée apportée en son premier séjour,
Elle habite aujourd'hui dans le palais d'Auguste:
Ainsi l'a décrété le sénat toujours juste.
Apollon, près de toi Vesta réside ici:
César, son allié, près d'elle habite aussi.
Lauriers, sacrés rameaux, vous augustes portiques,
Où le chêne suspend ses couronnes mystiques,
Monumens des Césars, subsistez à jamais!
De trois grands immortels vous êtes le palais.

Fin du quatrième Livre.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE CINQUIEME.

MOIS DE MAI.

Incertitude sur l'origine du nom de Mai.

Du nom du mois de Mai vous demandez la cause.
Comment vous présenter le sujet que j'expose ?
Semblable au voyageur dont les pas incertains
S'arrêtent en suspens entre divers chemins,
Entre tant de raisons, dont chacune diffère,
J'hésite sur le choix. Que résoudre ? que faire ?
Nymphes de l'Hippocrène, ô vous, inspirez-moi,
Doctes divinités ; votre règle est ma loi.
Polymnie en ces mots la première commence.
Elle parle, et ses sœurs écoutent en silence ;
Sur un sujet douteux leurs avis sont divers.

Première étymologie du mois de Mai.

Quand un dieu du chaos eut tiré l'univers,
Quand de trois élémens se composa le monde,
La terre, au dernier rang entraînée avec l'onde,
Descendit par son poids; et Cœlus dans l'éther
Prit sa place au dessus des régions de l'air.
Soleil! ainsi que toi les astres s'élevèrent,
Et de Cynthie au ciel les coursiers s'élancèrent.
Mais la terre à Cœlus ne céda pas longtemps.
Les astres, de leur roi satellites errans,
Lui disputent l'empire; et les rangs se confondent,
Et sur l'égalité les désordres se fondent.
Au trône de Saturne un satyre effronté
Souvent ose s'asseoir, ou siéger à côté
De l'antique Océan, père de la nature.
Téthys est reléguée en une place obscure.

Origine de la Majesté.

Enfin la Bienséance aux usages décens
S'unit avec l'Honneur par des nœuds innocens.
Digne fruit d'un hymen si saint, si légitime,
Naquit la Majesté, vierge auguste, sublime,
Qui, grande à sa naissance, éleva dans les airs
Un front dont la noblesse impose à l'univers.

Dans les atours pompeux d'une robe traînante,
Étincelante d'or et de pourpre éclatante,
Elle va dans le ciel s'asseoir parmi les dieux.
Près d'elle à ses côtés on vit siéger aux cieux
La crainte et la pudeur, son cortége fidelle.
Les dieux dans leur maintien se composent sur elle;
Et le respect des noms, des rangs et des honneurs,
Conseiller du devoir, se grave au fond des cœurs.
On prise les talens, les dignités, la gloire:
La vanité se cache, ou s'en fait moins accroire.
Tel fut l'ordre établi dans la céleste cour.
La sévère étiquette y régna jusqu'au jour
Où l'arrêt du Destin, émané de son urne,
De l'empire du ciel précipita Saturne.
Quand la terre enfanta les monstrueux Géans,
Et leur donna cent mains et des pieds de serpens,
Allez, dit-elle, aux Dieux osez faire la guerre;
Osez escalader l'arsenal du tonnerre.
Sur leurs monts, qui touchaient aux voûtes de l'Éther,
Leur orgueil triomphait d'assiéger Jupiter:
Mais sillonnant leurs fronts, la foudre les embrase,
Et de leurs monts croulans la chute les écrase;
Et défendue ainsi par les armes des dieux,
L'auguste Majesté se maintint dans les cieux.
Auprès de Jupiter depuis elle réside:
Gardienne de sa cour; l'étiquette y préside;
Et par elle son sceptre affermi dans ses mains;
Gouverne sans effort les dieux et les humains.

Romulus sur la terre et Numa la reçurent.
Les rois l'ont honorée, et leurs honneurs s'accrurent.
C'est par elle qu'un père inspire le respect,
Que la vierge est modeste et le fils circonspect.
Par elle les faisceaux des lois sont le cortége,
Et la chaise curule est son auguste siége.
Sur un char couronné de palmes et de fleurs
C'est elle qui s'assied près des triomphateurs.
Polymnie a parlé : la décente Thalie
L'approuve, et l'on se tait pour entendre Uranie.

Seconde étymologie : respect dû aux vieillards.

Jadis en grand honneur étaient les cheveux blancs :
Les rides imprimaient le respect des vieux ans.
La jeunesse, aux combats, aux armes aguerrie,
Se montrait toujours prête à servir la patrie :
La vieillesse, inhabile aux fatigues de Mars,
Savait par ses conseils défendre nos remparts.
On n'entrait au sénat qu'après un long service,
Et des droits des vieillards son nom même est l'indice.
Ils gouvernaient l'état. Une loi des censeurs
Fixa l'âge où l'on peut parvenir aux honneurs.
Entre des jeunes gens, debout ou sur un siége,
Ils tenaient le milieu : c'était leur privilége.
Qui jamais eût osé, sous les yeux des vieillards,
Offenser la décence ou blesser les égards?

Leurs fronts auraient rougi d'une parole impure,
Et leur seule présence exerçait la censure.
Romulus a voulu que des Pères conscrits
Gouvernassent ses murs nouvellement bâtis.
Ainsi le nom de Mai du vieil âge est l'emblême :
Le respect pour les ans se consacra lui-même.
Pour plaire à Numitor, peut-être, ô fils de Mars !
Permis-tu que ce mois eût le nom des vieillards :
Et Juin, qui prend le sien de l'aimable jeunesse,
La paya des honneurs rendus à la vieillesse.

Troisième étymologie : Maïa, mère de Mercure.

Alors en longs cheveux ceints d'un lierre immortel,
Assise au premier rang des neuf filles du ciel,
A son tour en ces mots Calliope commence :
Autrefois l'Océan, dont la ceinture immense
De la terre arrondie environne les flancs,
S'unit avec Téthys, fille des vieux Titans.
Atlas, soutien des cieux que leur voûte couronne,
A son tour épousa leur fille Pléionne.
A sept filles on dit qu'elle donna le jour.
Digne de son hymen, digne de son amour,
Des Pleyades Atlas fut le père par elle.
De ses brillantes sœurs Maïa fut la plus belle :
Jupiter, sans l'aimer, ne put voir ses attraits.
Au sommet du Cyllène, à l'ombre des cyprès,

Elle enfanta le dieu qui, messager rapide,
Fend de ses pieds ailés les vastes champs du vide.
Le peuple né, dit-on, avant l'astre des mois,
Le Ladon et ses bords, le Ménale et ses bois,
Ont toujours de Mercure adoré le génie.
Loin de son ciel natal, transfuge en Ausonie,
Évandre y transporta le culte de ses dieux.
Où de Rome aujourd'hui le front touche les cieux,
Étaient quelques pâtis, des bois alors profanes,
Des troupeaux peu nombreux et d'agrestes cabanes.
Arrivé sur le Tibre aux rivages Latins,
Arrêtez, dit sa mère, organe des destins;
Ces lieux seront un jour le siége d'un empire.
Sur la foi de Carmente et du ciel qui l'inspire,
Il s'arrête, il descend aux bords hospitaliers.
Il enseigna d'abord à ces peuples grossiers
De Faune aux pieds de bouc les fêtes solennelles,
Et le culte du dieu dont les pieds ont des ailes.
Leur courroie à la main, les Luperques impurs
Te fêtent, dieu des bois, en courant dans nos murs.
Toi, Mercure, inventeur de la lyre savante,
Tu donnas à Maïa le beau mois que je chante.
Des cordes de ton luth tu lui fis les honneurs;
Le nombre en fut égal au nombre de ses sœurs.
Calliope se tut, et ses sœurs applaudirent.
O Muses! tour-à-tour vos leçons m'instruisirent:
Toutes également puissiez-vous m'inspirer!
Toutes également je veux vous admirer.

La chèvre d'Amalthée.

Par le grand Jupiter que ma lyre commence.
La chèvre dont le soin allaita son enfance
Lèvera dans la nuit son astre pluvieux.
Elle donna son lait : on lui donna les cieux.
En Crète, sur l'Ida, la Nayade Amalthée
Recéla Jupiter dans sa grotte écartée.
Sa chèvre, son trésor, mère de deux chevreaux,
Fut l'amour des bergers et l'honneur des troupeaux.
Les cornes de son front formaient un arc insigne,
Et d'allaiter un dieu sa mamelle était digne.
Elle fut sa nourrice : un arbre au tronc noueux,
Heurtant d'un rude choc son croissant tortueux,
Mutila l'un des dards, ornemens de sa tête.
La nymphe de l'Ida, comme un bouquet de fête,
Le couronne de fleurs, l'enlace de gazon,
Et tout rempli de fruits l'offre à son nourrisson.
Quand des cieux Jupiter fut souverain paisible,
Et que tout respecta sa puissance invincible,
Il y plaça la chèvre aux mamelons pendans,
Et sa corne féconde en trésors abondans.

Les dieux Lares.

Des Lares protecteurs, dignes de nos offrandes,
La fête a de ce mois consacré les calendes.

Curius autrefois leur voua des autels;
Mais le temps, qui détruit les marbres éternels,
N'avait point de ces dieux épargné la statue :
Et cependant pour nous leur veille est assidue;
Toujours ils sont présens, et, satellites sûrs,
Président à nos toits et protègent nos murs.
Autrefois à leurs pieds, taillé dans le bloc même,
Un chien était couché, mystérieux emblème.
Fidèles à leur maître, et le Lare et le chien,
Défendent sa maison et sa vie et son bien.
Ennemis des voleurs, quand les valets sommeillent,
L'œil et l'oreille ouverte, autour de nous ils veillent.
Je cherchais les débris de ces Lares gémeaux
Que le temps sans respect mutila de sa faux.
Auguste des vieux ans a réparé l'insulte :
Tutélaire comme eux, son Génie a son culte.
Que fais-je ? Son éloge appartient à son mois ;
Et la Bonne-Déesse a réclamé ma voix.

Temple de Cybèle.

Il est un môle altier, fondé par la nature ;
Un mont est surchargé de sa lourde structure :
On l'appelle le Roc. Ce fut là que Rémus
Observa les oiseaux, tandis qu'à Romulus,
Vautours du Palatin, vous décerniez l'empire.
Sur la pente du mont Claudia fit construire

Un temple vénérable, aux hommes interdit :
Elle, dont nul époux ne profana le lit,
Qui soutint des Clausus l'honneur héréditaire,
De la mère des dieux consacra le mystère.
Digne émule d'Auguste et de sa piété,
Livie a rétabli ce temple respecté.

Origine des Hyades.

Fille d'Hypérion, quand, chassant la nuit sombre,
Ta lampe aux feux de pourpre aura coloré l'ombre,
Zéphyr caressera les blés encor nouveaux ;
Un vent frais enflera la voile des vaisseaux.
Mais le soir, quand la nuit épaissira ses voiles,
Des Hyades au ciel reluiront les étoiles.
C'est au front du Taureau qu'en regardant les cieux
Vous verrez se lever ces astres pluvieux.
De l'antique Océan on les croit la famille ;
On dit que de Téthys leur mère fut la fille.
Le poids du ciel encor ne chargeait point Atlas :
Astre mortel, de lui naquit le bel Hyas ;
Fille de l'Océan, Ethra, mère féconde,
Lui fit avant ses sœurs voir la clarté du monde.
A peine a-t-il de l'âge atteint la puberté,
Il poursuit dans les bois le cerf épouvanté
Un lièvre est pour son arc une proie amusante.
Mais lorsqu'avec ses ans son courage s'augmente,

C'est contre des lions, contre des sangliers,
Qu'il exerce ses jeux sanglans et meurtriers.
Des faons d'une lionne il cherchait le repaire :
Lui-même il fut, hélas ! le butin de leur mère.
On pleure Hyas : son père, et sa mère et ses sœurs,
Redemandent Hyas par des cris et des pleurs.
Pour un frère chéri le deuil de ces Nayades
Leur a valu le ciel et le nom des Hyades.

Fête de Flore.

Mai fleurit : tu parais, reine aimable des fleurs.
J'ai remis à ce mois à chanter tes honneurs.
Par toi finit Avril, et par toi Mai commence :
Tous deux sont réjouis par ta douce influence ;
Ta fête également appartient à tous deux.
Mais le Cirque en ce mois s'ouvre aux scéniques jeux :
La palme est proclamée aux sons de la trompette.
Viens, et de tes festons couronne ton poète.
Viens, sur tes attributs, déesse, inspire-moi :
Eh ! qui peut de ton nom m'instruire mieux que toi?
Je dis : à ma demande elle répond sans peine ;
Le parfum de la rose embaume son haleine.

Hymen de Zéphyre et de Flore.

Autrefois d'un nom grec on me nommait Chloris.
Je régnais dans ces champs de Zéphyre chéris,

De l'homme au siécle d'or demeure fortunée.
Modeste et de moi-même à parler condamnée,
L'aveu de ma beauté me coûte et me sied peu :
Mais pour gendre à ma mère elle valut un dieu.
Nous étions au printemps. J'errais dans un bocage ;
Je rêvais : en rêvant j'avançais sous l'ombrage.
Zéphyre m'aperçoit : mon cœur palpite et craint.
Je l'évite, il me suit : je veux fuir, il m'atteint.
Du palais d'Érechthée aux autres de Scythie
L'exemple de Borée enlevant Orythie
Excusait dans son frère un amant ravisseur.
Toutefois d'une amante amoureux possesseur,
Zéphyre me donna le nom de son épouse.
Notre lit n'entend point de querelle jalouse.
Pour moi, grâce à ses soins, l'année est un printemps,
Et de fleurs et de fruits abonde en même temps.
Il m'a donné pour dot un jardin qu'une source
Abreuve de fraîcheur en sa limpide course :
Mon époux l'émailla des plus fraîches couleurs.
Règne ici, me dit-il, sois la reine des fleurs.
Quelquefois j'ai voulu calculer leurs nuances ;
Mais le nombre ne peut compter leurs différences.
Quand la rosée a lui sur leurs jeunes boutons,
Quand le jour les entr'ouvre à ses premiers rayons,
Les Heures, de Junon agiles messagères,
Emplissent du mes dons leurs corbeilles légères.
Les Grâces à leur tour moissonnent leur butin,
Et tressent pour Vénus la rose et le jasmin.

C'est moi qui la première ai des fleurs les plus belles
Appris à varier les semences nouvelles :
Une teinte uniforme et la même en tout temps
Habillait avant moi les filles du printemps.
Je fis naître une fleur du beau sang d'Hyacinthe,
Et sur sa tendre feuille on lit encor sa plainte.
Toi, dont le fol amour expia les dédains,
Beau Narcisse ! ton nom fleurit dans les jardins :
Malheureux, dans l'ardeur du feu qui te tourmente,
D'être à la fois toi seul et l'amant et l'amante !
Parlerai-je d'Atys et du jeune Crocus,
Et du bel Adonis, tant pleuré par Vénus ?
Ils vivent dans les fleurs que leur sang fit éclore.
Si tu ne le sais pas, c'est par mon art encore
Que Mars fut engendré par la reine de l'air.
Apprends ce que toujours ignora Jupiter.

Naissance de Mars.

Junon, dans son dépit se plaignant sans réserve
Que Jupiter sans elle eût enfanté Minerve,
Allait à l'Océan révéler ses chagrins,
Et d'un époux ingrat accuser les larcins.
La fatigue l'arrête en mon riant domaine.
Reine, lui dis-je alors, quel sujet vous amène ?
Elle m'apprend les lieux où se portent ses pas,
Et les torts d'un époux, qu'elle ne cache pas.

Je cherche à l'adoucir, je la plains, la console.
J'attends d'autres secours que ceux de la parole,
Dit-elle : si sans moi Minerve a vu le jour,
Si son père à la fois fut sa mère; à mon tour,
Chaste et sans un mari ne pourrai-je être mère?
Ne puis-je seule au jour mettre un fils né sans père?
Je veux des végétaux tenter les sucs divers,
Chercher au fond des eaux et même des enfers.
Ma bouche allait s'ouvrir; je veux parler : je n'ose.
Il semble que pour moi vous pouvez quelque chose,
Dit-elle, en observant mon embarras discret.
Trois fois ma langue est prête à trahir mon secret;
Trois fois je la retiens : Jupiter m'épouvante.
Aidez-moi, poursuit-elle, ô déité savante!
Jupiter, je le jure, ignorera vos soins :
Sombres marais du Styx, je vous prends à témoins!
Ce qui fait, ô Junon, votre plus chère envie,
Vous l'obtiendrez d'un baume apporté d'Olénie :
Cette fleur de Lucine, unique en mes jardins,
Opère sans l'hymen des prodiges soudains.
Celui qui m'en fit don m'enseigna ce mystère.
Touchez cette génisse; elle deviendra mère,
Me dit-il : et l'effet aux promesses répond;
Je touchai la génisse, et son sein fut fécond.
Je cueillis cette fleur : et soudain de sa tige
Junon, en la touchant, éprouva le prodige.
Elle entrait dans la Thrace, âpre et guerrier séjour;
Là ses vœux sont remplis, et Mars a vu le jour :

Et la ville du dieu qui me dut la naissance
M'a consacré le prix de sa reconnaissance.

Empire de Flore sur les divers fruits de la terre.

Toutefois ne crois pas que, reine des bouquets,
Je borne mon empire aux fleurs de nos bosquets.
Champs, vignes et vergers, tout est de mon domaine.
Si la gerbe a fleuri, la grange sera pleine.
Si la vigne a fleuri, préparez vos celliers.
On compte par les fleurs les fruits des oliviers :
Chaque fleur du printemps promet un fruit d'automne ;
Chaque bouton de Flore est un don de Pomone.
Quand la fleur de la fève est blessée une fois,
Elle périt : adieu la lentille et les pois.
Avec soin renfermés, les vins encor fleurissent ;
De nuages mousseux les tonnes se blanchissent.
Le miel aux doux parfums est un de mes présens :
C'est moi qui de la ruche appelle dans les champs
Sur le thym, le cytise et les roses vermeilles,
Pour en pomper les sucs, les trompes des abeilles.
Comme elles, des plaisirs nous butinons la fleur,
Tant que le cœur est jeune et le corps en vigueur.
Flore me parle ainsi : je me tais et j'admire.
Chantre des mois, dit-elle avec un doux sourire,
Tu peux m'interroger encor, si tu le veux.

Déesse, apprenez-moi l'origine des jeux.
Je finissais à peine, ainsi reparle Flore.

Origine des jeux Floraux.

Le luxe, né des arts, ne régnait pas encore;
Des prés et des troupeaux étaient les plus grands biens
Mais déja par la fraude on augmentait les siens.
Chacun menait ses bœufs dans le commun pacage:
Cet abus impuni fut permis par l'usage.
Vivre aux dépens du peuple était suivre les lois;
C'eût été les blesser que respecter ses droits.
Aux Édiles enfin cet abus se dénonce.
Contre ses partisans Publicius prononce.
Le peuple recouvra le droit de ses pâtis:
On impose une amende aux coupables punis.
Il est beau de sévir quand la loi le commande.
On consacre à mon culte une part de l'amende;
Et pour fêter le jour de ce triomphe heureux
L'Édile sous mon nom institua des jeux.
On fit d'un roc scabreux une pente facile;
Et ce chemin public eut le nom de l'Edile.
J'avais cru que ces jeux revenaient tous les ans;
Mais Flore me détrompe, et distingue les temps.
Et nous, dit-elle, et nous, déités que nous sommes,
Jalouses des honneurs, nous ressemblons aux hommes.
Souvent, aux yeux d'un dieu par le crime offensé,
Par le sang d'un taureau le crime est effacé:

Le pardon est souvent le prix d'une guirlande.
Souvent j'ai vu l'encens, ou le don d'une offrande,
Aux mains de Jupiter flamboyant de courroux,
Arrêter le tonnerre et suspendre ses coups.
Sommes-nous négligés? nous punissons l'injure;
Et dans le châtiment nous passons la mesure.
A l'autel de Phœbé l'encens n'a point fumé;
Et d'une flamme absente un fils est consumé.
Son arc de Niobé punit encor l'insulte:
Elle est vierge, et deux fois elle vengea son culte.
Traîné par tes chevaux, Hyppolite, tes cris
Trop tard ont pour Vénus accusé tes mépris.
Combien d'autres encor de qui l'exemple atteste
L'oubli des dieux puni d'un châtiment funeste!
Et moi, je vis aussi, divinité des fleurs,
Les Romains oublier mon culte et mes honneurs.
Comment redemander un légitime hommage?
Quelle peine exiger pour un pareil outrage?
On me néglige: et moi je néglige à mon tour
Les champs et les jardins, mon domaine et ma cour.
Vous eussiez vu mourir les roses desséchées,
Et pâlir du safran les touffes panachées.
Zéphyre en vain me dit: Prends soin des dons si doux,
Des dons dont te dota l'amour de ton époux.
Je ne mets plus de prix à la dot de Zéphyre,
Et je n'ai plus de goût aux soins de mon empire.
L'olive est-elle en fleur? un vent glacé lui nuit.
La gerbe est-elle en fleur? la grêle la détruit.

La vigne avait promis : mais les cieux se noircissent ;
Ils épanchent l'orage, et les bourgeons périssent.
Je ne suis pas cruelle ; et malgré mes chagrins
Je ne voulais pas l'être, ainsi donc des jardins
A négliger le soin je bornai ma vengeance.
Enfin par un décret mon culte recommence ;
Et si l'année en fleur promet à son printemps,
On fait vœu que mes jeux reviendront tous les ans.
Je vis les deux consuls et Lænas et Posthume
Rétablir de mes jeux l'annuelle coutume.

Licence des jeux Floraux.

Je voulais demander, amateur curieux,
Pourquoi, sans respecter l'oreille ni les yeux,
Dans ces jeux célébrés aux murs sacrés du Tibre
La licence est plus grande et la scène plus libre ;
Je réfléchis que Flore est une déité
Amante des plaisirs, enfans de la gaîté.
Les convives de fleurs se couronnent la tête ;
Des fleurs couvrent la table en un banquet de fête.
Les cheveux parfumés, un buveur au hasard
Saute, danse, et le vin est son maître de l'art.
Un buveur amoureux, couronné d'amarante,
Chante sa tendre peine au seuil de son amante.
Rien de sensé n'occupe un front ceint de festons :
L'eau du joyeux Comus n'emplit point les flacons.
C'est depuis que le vin s'y boit à large dose
Qu'à table on est orné de couronnes de rose.

Bacchus, ami des fleurs, transforma dans les cieux
La tresse d'une amante en astre radieux.
Flore aime la gaîté : sa licence folâtre
Ne messied pas aux jeux des mimes du théâtre.
Elle ne chausse pas le cothurne hautain :
A Flore, croyez-moi, sied mieux le brodequin.
Mais pourquoi dans ces jeux voit-on des courtisanes
Former des chants lascifs et des danses profanes ?
On en peut aisément deviner la raison.
L'aimable déité de la jeune saison
Des matrones du ciel n'a point le front sévère ;
Leur prude austérité n'est point son caractère.
Elle veut qu'en ces jeux, par la joie inventés,
On s'instruise à jouir dans ses solennités.
La vie est une fleur ; profitez-en, Corine :
Quand la rose est tombée, on dédaigne l'épine.
Mais quand la robe est blanche aux fêtes de Cérès,
Aux Florales pourquoi des vêtemens si frais
Offrent-ils des couleurs l'aimable bigarrure ?
La moisson dans l'été blanchit quand elle est mûre ;
Et le printemps des prés émaille les couleurs.
L'emblème parle assez. Flore aux douces odeurs
M'approuve ; elle s'incline, et les fleurs de sa tête
Pleuvent comme la rose en un banquet de fête.

Illuminations et chasse dans le Cirque.

Tu veux savoir encor pourquoi tant de clartés,
Dit-elle, et ces cristaux brillant de tous côtés ?

Ces lumières, ces feux, qu'un verre colorie,
Sont l'emblème des fleurs, astres de la prairie.
Un même éclat allume et la flamme et la fleur :
A l'œil également étoile leur couleur.
Peut-être, et cette cause est la plus vraisemblable,
Des nocturnes plaisirs l'orgie est plus aimable.
Puis-je encor sur un point par vous être éclairci ?
Tu le peux, répond-elle ; et je repris ainsi :
Pourquoi le doux chevreuil et le lièvre timide,
Et non le loup féroce et le tigre homicide,
Sont-ils aux jeux du Cirque enfermés dans vos rets ?
Elle me répondit que les monts, les forêts,
Repaires des lions, n'étaient pas son empire ;
Mais les jardins, les champs, domaines de Zéphyre.
De tous ses attributs Flore m'avait instruit.
Dans la vague des airs elle s'échappe et fuit ;
Et l'odeur des parfums qu'elle laisse après elle,
Ambre pur et céleste, annonce une immortelle.
Déesse, à ton poète accorde tes faveurs,
Et répands sur mes vers le charme de tes fleurs.

Le Signe du Centaure.

Trois fois la nuit revient : le signe du Centaure
Se lève dans les cieux, que son astre décore.
Couronné de sapins, le sombre Pélion
Fut longtemps habité par le sage Chiron.

Sous ses rochers se creuse une caverne antique,
Du vieillard autrefois domicile rustique.
A manier la lyre il instruisit les mains
Qu'un jour à vaincre Hector réservaient les destins.
Après de longs travaux, l'esclave d'Eurysthée,
Alcide, visita sa demeure écartée.
Ainsi par un hasard l'antre du Pélion
Rassemblait à la fois deux fléaux d'Ilion.
Tandis que le Centaure, hôte du fils d'Alcmène,
Demande, apprend de lui le sujet qui l'amène,
De sa lourde massue il admire le poids,
Et les longs crins du monstre, épouvante des bois.
Gloire à jamais, dit-il, aux armes immortelles,
Dignes d'Hercule seul, qui seul est digne d'elles!
Le jeune Achille aussi ne contient pas ses mains;
Du lion de Némée il touche les longs crins.
Tandis que le vieillard tient les flèches d'Alcide,
D'un trait que l'hydre a teint de son venin livide
Il blesse un de ses pieds : tout son corps en frémit.
Hercule, qui le plaint, comme Achille, en gémit.
Il exprime des sucs, baume de la nature,
Remède qu'il applique au mal de sa blessure;
Mais le venin rongeur rend vains tous les secours,
Et du sang qu'il allume empoisonne le cours.
Auprès de lui, debout, comme devant un père,
Achille pleure, il plaint son mal : sa main si chère
Presse une main malade; et ses tendres douleurs
Payent le prix des soins qui formèrent ses mœurs.

Comme un autre Pélée, il le soigne, il l'embrasse.
Mon père, disait-il, vivez, vivez de grâce;
Ne m'abandonnez pas. Neuf jours sont écoulés :
Chiron a pris son rang dans les cieux étoilés.

Lever de la Lyre et du Scorpion.

Trois nuits encore après se lèvera la Lyre;
La Lyre qu'il aima suit le fils de Philyre.
Nones, vous revenez: c'est demain votre jour.
Ce soir le Scorpion reparaît à son tour.
Trois fois à l'horizon, que l'obscurité voile,
Quand Hespérus aura rallumé son étoile;
Quand trois fois du soleil le retour radieux
Aura rendu le jour à la voûte des cieux :
Des Lémures muets, des Larves taciturnes,
On célèbre le culte et les rites nocturnes.

Fêtes Lémurales.

Dans leurs fastes plus courts nos ayeux autrefois
Longtemps de Février ont ignoré le mois;
Et toi, Janus, pour eux tu n'ouvrais point l'année.
Mais dès-lors, de cyprès et de fleurs couronnée,
Une urne recevait les offrandes du deuil;
Les fils de leurs parens honoraient le cercueil.
C'était au mois de Mai : ce mois a d'âge en âge
Du culte des tombeaux perpétué l'usage.

La nuit règne : Morphée épanche ses pavots ;
On n'entend plus les cris des chiens et des oiseaux.
Voyez-vous se lever, plein d'un timide zèle,
Du culte Lémural ce sectateur fidèle ?
De ce rite nocturne il observe les lois.
Il marche les pieds nus, il fait craquer ses doigts,
Afin qu'en s'éloignant le Larve noctambule
Respecte le signal de sa crainte crédule.
Dans un bassin d'eau pure il se lave trois fois,
Se tourne, et dans sa main prend de magiques pois.
Il les jette en arrière, et dit au Larve blême :
Par ce don je rachète et les miens et moi-même.
Il répète neuf fois ces mystiques accens.
L'Ombre, on le croit du moins, ramasse ces présens,
Évite sa rencontre, et se borne à le suivre.
Puis frappant à grand bruit sur un bassin de cuivre,
Il conjure le spectre, et répète neuf fois :
Mânes de mes parens, laissez en paix mes toits.
Sa prière finie, il retourne la tête,
Et n'a rien oublié des rites de la fête.

Origine des Fêtes Lémurales.

Mais d'où vint à ce jour le nom qu'on lui donna ?
Un dieu va me l'apprendre. O toi, fils de Maïa,
Instruis-moi, tu le peux. Dieu, conducteur des Ombres,
Tu voyages souvent dans les royaumes sombres.

Mercure entend ma voix : il exauce mon vœu.
Apprenez donc de moi ce que j'appris d'un dieu.
Après que de Rémus la cendre renommée
Dans l'urne funéraire eut été renfermée,
Après que Romulus par des dons solennels
Eut appaisé le cri des mânes fraternels,
Acca les yeux en pleurs, et le triste Faustule,
Le soir à la lueur du pâle crépuscule,
Tous deux, après avoir pleuré sur son tombeau,
Pour le pleurer encor retournaient au hameau.
Le spectre de Rémus se penche sur leur couche;
Son sang coule, et ces mots s'échappent de sa bouche :
C'est moi qui de vos soins fus la chère moitié,
C'est moi que vous voyez, digne, hélas, de pitié.
J'eusse été roi du peuple, et j'étais né pour l'être,
Si le vol des oiseaux m'eût proclamé son maître :
Ombre vaine aujourd'hui de ce qu'hier je fus,
J'étais Rémus, hélas ! et je ne le suis plus.
Si j'ai dû vous en croire, où donc est Mars mon père ?
Une louve autrefois m'a tenu lieu de mère :
Ah ! son fils, qu'une louve a pris soin de nourrir,
Par la main d'un sujet devait-il donc mourir ?
Un farouche animal n'eut point son cœur féroce.
Puisse un meurtre à ton tour punir ton meurtre atroce
Céler, lâche assassin, coupable sans remords !
Puisses-tu tout sanglant descendre chez les morts !
Non, tu ne voulus point mon trépas, ô mon frère !
Tu l'as pleuré, tu fis ce que tu pouvais faire.

Vous qui fûtes pour nous de si tendres parens,
Ah ! par les soins donnés à nos débiles ans,
Obtenez par vos pleurs qu'une fête célèbre
Éternise mon nom par un culte funèbre.
Il parlait, et leurs bras s'ouvrent pour le presser :
L'Ombre échappe à leurs bras tendus pour l'embrasser.
Sitôt que du sommeil a fui la vapeur sombre,
Ils rapportent au roi les paroles de l'Ombre.
Ainsi donc Romulus, frère tendre et pieux,
A nommé Rémural le jour religieux
Qui consacre des morts la nocturne prière.
Mais de ce rude mot la syllabe première
Fut en un son plus doux changée avec le temps.
Telle fut de ce nom l'origine et le sens.
Les temples sont ouverts aux fêtes Lémurales :
Jadis on les fermait, comme au temps des Férales.
A l'autel de l'Hymen, ô vous, jeunes amans,
N'allez pas en ces jours prononcer vos sermens.
En ces jours, les flambeaux que les époux allument
S'éteignent dans les pleurs et d'ennuis se consument.
Cette fête des morts, ces rites du trépas,
Se célèbrent trois jours qui ne se suivent pas.

Histoire d'Orion.

Alors si dans le ciel, où brille son épée,
Vous cherchez Orion, votre attente est trompée.

Je vais chanter comment ce chasseur renommé
Prit son rang dans les cieux, en astre transformé.
Jupiter, roi du ciel, et Mercure et Neptune,
Ensemble voyageaient, compagnons de fortune.
C'était l'heure où le bœuf, sous le joug incliné,
Ramène la charrue et le soc retourné;
Où pour sucer le lait que sa mamelle épanche,
Sous la douce brebis l'avide agneau se penche.
Cultivateur d'un champ, fécond par ses labeurs,
Le vieillard Hyriée a vu les voyageurs,
Et debout sur le seuil de son humble chaumière,
Aux étrangers, dit-il, ma porte hospitalière,
Ouverte en tous les temps, ne se ferme jamais.
La ville est encor loin, et la nuit est bien près;
Reposez-vous ici. Son geste, son visage,
Expriment son bon cœur, autant que son langage.
Les dieux daignent se rendre à ses touchans égards;
Mais leur divinité se cache à ses regards.
Ils entrent sous son toit noirci par la fumée.
Une souche, la veille à demi-consumée,
Conserve un peu de feu sous la cendre caché,
Qu'il souffle, en haletant, sur son âtre penché.
Des éclats de bois sec; fendus par la faucille,
Nourrissent le foyer, où la flamme pétille.
Dans deux vases d'airain il apprête à la fois,
Un chou dans le plus grand, dans le moindre des pois.
Par la braise échauffé, le double vase fume,
Pressé de son couvercle, où bouillonne l'écume.

Cependant, pour tromper l'ennui de ces apprêts,
Sa main, en tremblotant, épanche un vin épais.
Neptune le premier prend la coupe et la vide.
Versez, que Jupiter à son tour se déride,
Dit Neptune. A ce nom le vieillard a tremblé;
Mais il reprend ses sens: un bœuf est immolé.
Il rôtit, à l'ardeur d'une flamme soudaine,
La chair du laboureur de son humble domaine.
Il tire d'un tonneau, par les ans enfumé,
Un vin, dès sa jeunesse en sa cave enfermé.
Puis sur un lit de saule, et de jonc et de mousse,
Il étend un tapis, tissure molle et douce.
Sur la table apportés, les mets et le vin vieux
Sont avec appareil étalés pour les dieux.
Le vin a pour amphore un grand vase de terre:
Le hêtre a pris la forme et l'usage d'un verre.
Vieillard, quels sont tes vœux? tu peux tout demander,
Lui dit le roi du ciel, je veux tout t'accorder.
Hélas! dit le vieillard, j'eus une épouse tendre;
Elle n'est plus; une urne a renfermé sa cendre.
Je lui fis le serment, et je jurai par vous,
Que d'un autre jamais je ne serais l'époux.
Je le garde, et mon vœu n'y sera pas contraire:
Sans devenir époux, je voudrais être père.
Étends la peau du bœuf; tes vœux seront comblés.
Les trois dieux, à ces mots, alentour assemblés,
Dans le cuir humecté mêlent un peu de terre:
Mais la décence ici m'ordonne de me taire.

Dix mois sont écoulés : l'enfant promis est né,
Et d'Orion alors le nom lui fut donné.
C'est un géant : Diane en fait son sentinelle ;
Il fut son gardien sûr, son compagnon fidelle.
On dit que par des mots hautins, audacieux,
Orion provoqua la colère des dieux.
Je peux tout, disait-il, et, pour mieux en convaincre,
Qu'un monstre se présente, et je saurai le vaincre.
La terre s'indigna de l'orgueil d'Orion :
Ses flancs ont contre lui vomi le scorpion.
Ce monstre au triple dard, dans sa fureur profane,
S'élance, et va percer la mère de Diane.
Orion la défend ; intrépide chasseur :
Latone dans le ciel a placé son vengeur.

Temple de Mars bâti par Auguste.

Mais d'où vient qu'Orion, les astres, les étoiles,
Sur les pas de la nuit, qui retire ses voiles,
Sont tous si prompts à fuir ? et monté dans les airs,
Pourquoi le jour sitôt est-il sorti des mers ?
Où suis-je ? me trompé-je ? un bruit d'armes résonne ?
Je ne me trompe pas, et la trompette sonne.
Mars arrive, et ce dieu, que l'on fête en ce jour,
Par des sons belliqueux annonce son retour :
Dieu vengeur, sur son char il s'arrête, et contemple
Et la place d'Auguste et son superbe temple.

Quelle magnificence ! elle est digne du dieu.
La cité de son fils a dû dans ce beau lieu
Par un grand monument consacrer ses trophées,
Et des Géans vaincus les fureurs étouffées.
C'est du temple de Mars qu'aujourd'hui nous voyons
Partir à son signal l'aide des légions,
Fondre sur l'Occident s'il se révolte encore,
Et porter l'épouvante aux peuples de l'Aurore.
Mars voit avec plaisir les invincibles dieux,
Sur le faîte placés, se perdre dans les cieux :
Des faisceaux belliqueux figurés sur les portes,
Et les peuples divers vaincus par ses cohortes :
Énée ici courbé sous un fardeau pieux,
Iule, et depuis lui ce long amas d'ayeux ;
Là, le fils d'Ilia, père de la patrie,
Et de tant de héros une illustre série.
D'un superbe fronton l'ouvrage est décoré,
Et le nom de César l'a rendu plus sacré.
Ce temple à Gradivus fut voué par Auguste,
Quand il fit pour un père une guerre si juste :
Le fils du grand César ne l'a point démenti.
Là, voyant les Romains, soutiens de son parti,
Ici les conjurés dans le parti contraire,
Levant les mains au ciel : Si pour venger un père,
Dit-il, si pour venger le prêtre de Vesta
Et son autel sacré qu'un meurtre ensanglanta,
Son fils tira l'épée ; achève, ô Mars ! achève :
Viens d'un sang criminel rassasier ton glaive ;

Au parti le plus juste accorde ta faveur.
Je te promets un temple, et si je suis vainqueur,
Le nom de Mars vengeur t'en donnera la gloire.
Le ciel marqua son vœu du sceau de la victoire.
Mais ce surnom deux fois fut mérité par Mars.
Le Parthe insolemment retient nos étendards:
César veut les reprendre et venger cette offense.
Le Parthe est vagabond : il a mis sa défense
Dans ses coursiers, ses champs, ses fleuves, ses marais,
Et surtout dans son arc et ses perfides traits.
Les mânes de Crassus et les aigles Romaines
Enflaient d'un fol orgueil ses phalanges lointaines.
Nos enseignes flottaient parmi leurs pavillons,
Et nos aigles marchaient devant leurs bataillons.
Cet opprobre dura longtemps; mais le génie,
Les armes de César protégent l'Ausonie.
César nous a vengés des Parthes inhumains,
Et l'aigle a dans nos camps reconnu les Romains.
Parthe, que t'ont servi tes flèches si perfides,
Et tes camps vagabonds, et tes coursiers rapides?
Tu remets en nos mains les drapeaux de Crassus,
Et toi-même à nos pieds courbes tes arcs vaincus.
A Mars deux fois vengeur de César et de Rome,
S'élève un monument voué par un grand homme.
Dans le Cirque, Romains, vous célébrez ses jeux;
La scène siérait mal à ce dieu belliqueux.

Signe du Taureau, précurseur de l'été.

Les Pleyades en chœur, à l'heure où l'on sommeille,
Des ides dans le ciel signaleront la veille :
Alors l'été commence, alors ses jours brûlans
Vont succéder aux jours du tiède et doux printemps.
D'étoiles le Taureau couronnera sa tête :
On sait comment les cieux devinrent sa conquête.

Enlèvement d'Europe.

Jupiter, belle Europe, en taureau transformé,
Sous toi courba son dos, d'un si doux poids charmé.
On te voyait assise, et timide et tremblante,
T'appuyer d'une main sur sa corne puissante,
Et de l'autre abaisser ton léger vêtement.
Tu devais à ta crainte un modeste agrément.
Ton voile, qui voltige au souffle du Zéphire,
Semble être le pavois de ton vivant navire.
Dans un si beau désordre, ô vierge de Sidon,
Un dieu se plaît à voir ton aimable abandon.
Tu dérobes tes pieds à l'onde frémissante,
Et sembles redouter la vague caressante.
Souvent, pour que ta main se presse sur son dos,
L'amoureux ravisseur plonge un peu dans les flots.
Il aborde la Crète, où sa forme s'efface :
Le taureau disparaît; Jupiter le remplace.

A l'un des tiers du monde elle donne son nom ;
Le taureau monte au ciel, en dépit de Junon.
Selon d'autres récits, que l'on peut croire encore,
Ce signe fut Io, qu'à Memphis on adore.

Figures de vieillards en osier jetées dans le Tibre

C'est encore en ce jour que sur un pont de bois,
La Vestale, fidèle aux rites d'autrefois,
Jettera dans le Tibre, en osier façonnée,
L'image des vieillards, à l'onde condamnée.
Croire qu'à soixante ans on noyait nos ayeux,
C'est sur de faux récits croire un crime odieux.
Une fable prétend qu'au temps du vieux Saturne,
Le Destin, par un ordre émané de son urne,
Proclama cet arrêt : Au dieu qui tient la faux,
Dévouez deux vieillards ; qu'ils meurent dans les eaux !
L'usage de Leucade affligeait l'Ausonie.
Alcide arrive enfin au port de Lacinie :
Il jeta dans les flots deux victimes d'osier.
Son exemple abolit ce culte meurtrier.
On a cru que jadis, pour forcer les suffrages,
La jeunesse noya les vieillards et les sages.
Dieu du Tibre ! instruis-moi : tu sais la vérité ;
Tu fus longtemps avant que Rome ait existé.
Appuyé sur son urne, et couronné de saules,
Le fleuve en rauques sons profère ces paroles :

J'ai vu ces bords déserts, sans cités, sans remparts,
Pâtis abandonnés à quelques bœufs épars.
Ce Tibre si fameux, roi des fleuves du monde,
Abreuvait des troupeaux qui dédaignaient son onde.
Évandre enfin m'aborde, et ses colons nouveaux
De leur rame étrangère ont sillonné mes flots.
Des Grecs vinrent depuis, amenés par Hercule.
Dans ces temps reculés on me nommait Albule.
Évandre fut son hôte : il paya ses bienfaits ;
Et Cacus fut puni de ses trop longs forfaits.
Il part, et ses vaisseaux, loin de cette contrée,
Emmènent son butin et les bœufs d'Erythrée.
Ses compagnons sont las de suivre ses travaux.
Aux monts du Latium, ces transfuges d'Argos,
A leurs Lares errans donnent une patrie.
Mais pleins du souvenir de la Grèce chérie,
Ils veulent en mourant, ne pouvant la revoir,
Qu'on remplisse leur vœu, comme un dernier devoir :
« Jetez-moi dans le Tibre, et qu'au moins ma poussière
« Retourne aux bords chéris où j'ai vu la lumière !
Ce desir des mourans répugne à l'héritier :
Leur tombe est confiée au sol hospitalier ;
Mais en jonc figurée on jette leur image,
Qui de la Grèce au loin va chercher le rivage.
A ces mots, à travers le flot respectueux,
Il marche, et se retire en son antre mousseux.

Fête de Mercure.

Toi, fils d'une Pleyade et du dieu du Tonnerre,
Arbitre de la paix, arbitre de la guerre,
Viens m'inspirer : c'est toi qui des cieux aux enfers
Fends de tes pieds ailés l'immensité des airs ;
On te doit la palestre et la lyre savante,
Et de l'art de parler la puissance éloquente.
Près du Cirque, en nos murs, nos pères autrefois
Consacrèrent ton temple aux ides de ce mois.
On célèbre en ce jour ta fête solennelle ;
En ce jour le marchand, à ton culte fidelle,
Te demande à genoux, et l'encens à la main,
De doubler son trafic et de tripler son gain.
Près de Rome, non loin de la porte Capène,
Sous le nom de Mercure il est une fontaine.
Un dieu, si l'on en croit des témoins et des faits,
A son onde attacha de magiques effets.
C'est là que le marchand, une urne sur la tête,
En habits retroussés vient puiser pour la fête.
Il trempe dans le vase un rameau de laurier,
Et sur tous les objets d'un trafic usurier
Répand l'ablution d'une sainte rosée ;
Et de l'onde à son tour sa tête est arrosée.
Puis de ce ton de voix qui jure vrai le faux,
En forme de prière il prononce ces mots :

Efface par l'oubli mes longues impostures,
Mes mensonges d'hier et mes anciens parjures.
Pour mieux en imposer, si j'ai juré par toi,
Si j'ai pris Jupiter à témoin de ma foi,
Jupiter, indigné de mes sermens frivoles;
Pardonne, et laisse aux vents emporter mes paroles.
Pardonne aux faux sermens que je ferai demain,
Et que le ciel soit sourd quand je l'atteste en vain.
Permets que le gain seul et m'amuse et m'occupe;
Et fais que l'acheteur soit ma facile dupe.
Toi Mercure, du ciel tu souris à ses vœux;
Tu sais que d'Apollon tu dérobas les bœufs.
Apprends-moi, ma demande est du moins plus honnête,
En quel temps le Soleil, qui ramène ta fête,
Arrive dans sa course au signe des Gémeaux.
Hercule, me dit-il, remplit douze travaux;
Quand des jours de ce mois ce seul nombre lui reste,
Le Soleil entre alors dans ce signe céleste.
Daigne m'apprendre encore, éloquent immortel,
Comment ce double signe aujourd'hui luit au ciel.

Castor et Pollux, signe des Gémeaux.

Les deux fils de Léda, l'un cavalier habile,
L'autre au combat du ceste athlète souple, agile,
Enlevèrent, séduits par un couple enchanteur,
La fille de Leucippe et sa charmante sœur.

Mais Idas et son frère à leur hymen prétendent,
Et, le fer à la main, tous deux les redemandent.
C'est l'amour qui réclame, armé par le courroux :
C'est l'amour qui refuse, orgueilleux et jaloux.
Les ravisseurs pouvaient éluder leur poursuite;
Il leur parut honteux de vaincre par la fuite.
Un lieu, près d'Aphidné, présentait un champ clos.
Là, pour se mesurer, s'arrêtent les rivaux.
Castor est sur l'arène étendu par Lyncée;
Sa tête, dans son sang, retombe renversée.
Pollux a vu sa mort : Pollux est son vengeur;
Sa lance furieuse a percé son vainqueur.
L'impétueux Idas contre lui se courrouce.
Le feu de Jupiter à peine le repousse :
Mais son glaive, brisé par un éclat soudain,
Se refuse à sa rage, et tombe de sa main.
Tu possédais au ciel ta place héréditaire,
O Pollux, quand tu dis : Écoutez-moi, mon père :
Que Castor de vos dons partage la moitié;
Ils me seront plus chers, doublés par l'amitié.
Six mois dans les enfers il succède à son frère :
Leur signe est du nocher l'étoile tutélaire.

Retour de la fête Agonale. Lustration des trompettes.

A la fête Agonale on consacra ton mois,
Janus, mais dans l'année elle revient deux fois.

Déjà paraît le Chien, compagnon d'Érigone :
Le jour luit. C'est pour toi que la trompette sonne,
Vulcain, dieu de l'enclume ! On lave, on rend plus purs,
Les clairons reforgés dans tes antres obscurs.
Le lendemain on trace en lettres lapidaires,
Dans les fastes écrits d'antiques caractères.
Dans ces signes obscurs tu peux lire, et tu vois
Un usage du culte ou la fuite des rois.

Dédicace d'un temple de la Fortune.

Je ne t'oublirai pas, divinité de Rome,
Reine du peuple-roi que gouverne un grand homme,
O Fortune ! on te rend un culte solennel.
Après le jour qui vit dédier ton autel,
L'aigle du crêpe bleu dont la nuit est voilée
Déchirera l'azur de sa serre étoilée.
L'Aurore à son retour efface Bootès ;
Et toi, signe d'Hyas, tu luis et reparais.

Fin du cinquième Livre.

LES FASTES D'OVIDE.

LIVRE SIXIÈME.

MOIS DE JUIN.

Origine du nom de ce mois.

O Juin ! d'où vient ton nom? Les avis sont divers :
Choisissez entre ceux que j'expose en mes vers.
J'ai vu, n'en doutez pas, ce que je vais vous peindre.
Peut-être direz-vous que je m'amuse à feindre,
Et que l'œil d'un mortel n'a jamais vu les dieux.
En nous un dieu demeure : un pur rayon des cieux,
Quand il s'agite en nous, illumine notre ame ;
Et le feu du génie émane de sa flamme.
Croyez qu'il m'est permis de voir les immortels,
Moi qui suis né poète et chante leurs autels.

Première étymologie.

Planté d'arbres épais, un bosquet solitaire,
Retraite du silence, asile du mystère,

Abrite un vallon frais, où les muets échos
N'entendent d'autre bruit que le doux bruit des eaux.
Là du nom de ce mois je cherchais l'origine;
Je méditais. Soudain, ô vision divine!
Soudain mes yeux ont vu, non ces divinités
Qu'Hésiode invoqua sur des bords écartés,
Lorsqu'aux vallons d'Ascra, chantre du labourage,
Des Jours et des Travaux il composa l'ouvrage;
Non les trois déités qu'à l'ombre des forêts
Vit le berger d'Ida, juge de leurs attraits:
Je vis la déité dont l'époux est son frère;
Je reconnus Junon, son air, son caractère.
Le Capitole ainsi la présente aux Romains.
Je pâlis, et ma plume échappa de mes mains.
Mais calmant la frayeur qu'elle-même a fait naître,
Interprète sacré des livres du grand-prêtre,
Tu peux, me dit Junon, voir les divinités,
Toi qui chantes leur culte et leurs solennités.
N'en crois pas toutefois la vulgaire ignorance:
C'est à moi qu'appartient le mois qui recommence.
Je suis de Jupiter et la femme et la sœur;
C'est un assez beau titre, un assez grand honneur,
Et je peux me vanter de l'époux et du frère.
Saturne a par Junon commencé d'être père:
Je fus le premier fruit de son auguste amour.
C'est à l'antique dieu qui m'a donné le jour,
Que Rome a dû jadis le nom de Saturnie.
Saturne après le ciel habita l'Ausonie.

Unie à Jupiter, sur le roc Tarpéien
S'élève également et son temple et le mien.
On donne au mois de Mai le nom d'une adultère,
Et la ville de Mars fera moins pour sa mère!
Pourquoi des immortels suis-je donc reine encor?
Pourquoi dans cette main mit-on le sceptre d'or?
Quand je préside aux mois sous le nom de Lucine,
M'envîra-t-on de Juin la tutelle divine?
Je me repentirais, fils de Laomédon!
D'avoir au sang d'Électre accordé le pardon.
Car enfin, j'ai le droit d'une double vengeance:
Ganymède enlevé fut la première offense;
Et quand de la beauté je disputai le prix,
Une autre l'emporta; le juge était Pâris.
Je me reprocherais Carthage abandonnée,
Autrefois ma demeure, aujourd'hui ruinée:
Je me reprocherais le destin de Samos,
De ma chère Mycène, et de Sparte, et d'Argos:
Je me reprocherais la prise de Phalère,
Du Sabin Tatius le sceptre tributaire,
Et les Véiens détruits, dignes de mon soutien.
Mais non: Rome a vaincu; ne nous reprochons rien.
Que Rome me soit chère, et que j'en sois l'idole!
Ainsi que Jupiter, j'habite au Capitole.
Rome est sous votre loi, régnez-y, me dit Mars;
C'est pour vous que mon fils a fondé ses remparts.
Il m'a tenu parole, et les effets suivirent:
En l'honneur de Junon vingt temples s'y bâtirent.

Rome veut que mon nom consacre un de ses mois.
Tous ses voisins comme elle ont reconnu mes droits.
Consultez tour-à-tour les fastes d'Aricie,
Ceux des champs Laurentins et ceux de Lanuvie;
Un mois de leur année appartient à Junon :
A Préneste un des mois s'honore de mon nom.
Et pourtant Romulus, fils du dieu des batailles,
N'a point réglé leur culte et fondé leurs murailles.

Seconde étymologie.

Tout-à-coup apparaît une autre déité :
Des signes de chagrin altéraient sa beauté;
C'était la jeune Hébé. Si ma mère, dit-elle,
Me défendait des cieux la demeure éternelle,
Au ciel malgré ma mère on ne me verrait pas.
Je ne viens point contre elle élever des débats:
Je viens d'un ton soumis la prendre pour arbitre.
J'aime mieux d'elle-même obtenir à ce titre
Un honneur que j'ai pu ne devoir qu'à mes droits.
Oui, que juge en sa cause, elle écoute ma voix.
Ma mère au Capitole, où Rome la contemple,
Règne avec Jupiter, assise dans son temple :
Ces honneurs lui sont dus; Hébé n'y prétend rien.
Mais Juin me doit son nom, et ce mois est le mien.
Faut-il qu'on me l'envie? ou faut-il qu'on s'offense,
Peuple du Latium, si ta reconnaissance

A l'épouse d'Hercule a dédié ce mois?
Sans doute mon époux m'y donne quelques droits.
C'est ici qu'aborda le vainqueur d'Érithrée:
C'est ici que Cacus, fléau de la contrée,
Cacus, armé des feux de son père Vulcain,
A rougi de son sang l'antre de l'Aventin.
Et quand des citoyens, classés selon leur âge,
Romulus eut depuis fait un double partage,
Conseiller, gouverner, fut l'emploi des Vieillards;
La jeunesse marcha sous les drapeaux de Mars.
Ainsi Mai fut le mois de l'auguste vieillesse,
Et Juin, qui le suivit, le mois de la Jeunesse.

Troisième étymologie.

Elle dit: la dispute et s'échauffe et s'aigrit.
Peut-être eût sans respect éclaté le dépit:
La Concorde survient; un feston de verdure
Enlace de laurier sa longue chevelure.
Elle rappelle alors le temps de Tatius,
Le traité de ce prince et du grand Quirinus,
Les deux sceptres unis, l'alliance si chère
Du Romain, du Sabin, du gendre et du beau-père.
Juin doit son nom, dit-elle, à ces heureux traités.
Tels furent les débats de ces trois déités.
Déesses, pardonnez: sur ce grave chapitre
Je ne puis entre vous prononcer comme arbitre.
Souffrez qu'également je respecte vos droits:
C'est en offenser deux que juger entre trois.

Pâris de la beauté fut le juge ; et Pergame,
Junon le sait assez, a péri par la flamme.

Fête de la déesse des Gonds.

Ta fête a de ce mois marqué le premier jour,
O déesse des Gonds ! toi qui peux tour-à-tour
Ouvrir ce que l'on ferme et fermer ce qu'on ouvre.
De l'ombre des vieux temps ta naissance se couvre.
Que cette ombre s'efface au flambeau de mes vers.
L'Hylerne aux bords du Tibre est planté d'arbres verts:
Il abrite un autel couronné de guirlandes,
Où la religion apporte ses offrandes.
Là vécut une nymphe : on la nommait Granis.
Dédaignant mille amans de ses charmes épris,
Sans cesse on la voyait, chasseresse légère,
Poursuivre un dard en main la biche bocagère,
Ou de filets noueux environner les bois.
L'attribut de Diane est l'arc et le carquois :
Granis n'en portait pas; mais elle était si belle
Que même sans carquois on la prenait pour elle.
Si quelqu'un lui disait des paroles d'amour,
Ces lieux, répondait-elle, ouverts à l'œil du jour,
Alarment la pudeur ; la pudeur aime l'ombre :
Cherchez l'abri d'un antre ou d'un bocage sombre,
Je vous suis. Et tandis que le crédule amant
Cherche un réduit secret, la nymphe doucement

Se glisse en un taillis, sinueux labyrinthe,
Et par la ruse élude une promesse feinte.
Janus la vit : Janus, de ses attraits charmé,
Lui fait l'aveu d'un cœur à sa vue enflammé.
La nymphe dissimule, et lorsque pour lui plaire
Le dieu cherche à l'écart un bosquet solitaire,
Elle échappe à l'amant qui précède ses pas.
Insensée, où vas-tu? ta fuite est vaine, hélas!
Janus au double front a des yeux en arrière.
Tu te caches en vain : ta grotte hospitalière
Est le temple où Vénus va couronner ses vœux.
Il t'a vue, il te presse en ses bras amoureux.
Pour prix de mon bonheur, pour prix de ma tendresse,
Des verroux, dit Janus, tu seras la déesse:
Reçois de ton amant cette aubépine en fleur,
Et loin des gonds par elle écarte le malheur.

Oiseaux de nuit nommés Strygès.

Il est d'oiseaux gourmands un essaim redoutable;
Non ceux qui de Phinée empoisonnaient la table,
Mais non moins ravisseurs et non moins effrayans.
Ils ont la tête énorme et les yeux flamboyans.
Leur bec se courbe en faux; leurs plumes sont grisâtres,
Et des ongles de fer arment leurs pieds noirâtres.
Vampires affamés, ces nocturnes oiseaux
Des enfans endormis assiégent les berceaux.

De leurs becs recourbés ils leur rongent le foie,
Et, se gorgeant de sang, s'acharnent sur leur proie.
On les nomme Strygès : leurs ailes à grand bruit
S'agitent, en sifflant, dans l'ombre de la nuit.
Soit qu'ils soient des oiseaux créés par la nature,
Ou des spectres ailés qui prennent leur figure,
On dit qu'ils vinrent fondre au berceau de Procas,
Avides de sucer ses membres délicats.
Sa nourrice à ses cris accourt épouvantée;
Elle voit de l'enfant la couche ensanglantée.
L'effroi sur son visage imprime la pâleur
Des feuilles dont l'hiver a fané la couleur.
A la nymphe Granis, seul espoir qui lui reste,
Elle court raconter ce prodige funeste.
Cesse de t'affliger, dit la nymphe, et crains moins
La perte d'un enfant que je prends sous mes soins.
Elle vient au berceau, s'approche, et voit sa mère
Sur un enfant chéri pleurant avec son père.
J'apporte, leur dit-elle, un remède éprouvé :
Séchez, séchez vos pleurs; l'enfant sera sauvé.
Du rameau de Janus, qu'en ses mains elle porte,
Trois fois de la maison elle touche la porte :
Trois fois d'une eau magique elle épanche les flots,
Et du seuil qu'elle épure écarte les fléaux.
D'un porc à la mamelle elle prend les entrailles :
Oiseaux de nuit, dit-elle, oiseaux des funérailles,
Des enfans au berceau ne rongez plus le flanc;
Prenez ce sang d'un porc et respectez leur sang.

La déesse, en plein air exposant la victime,
Avertit qu'on ne peut la regarder sans crime.
Au mur, où la fenêtre éclaire le berceau,
Elle met de Janus le mystique rameau.
Les oiseaux, de Procas, respectèrent la couche;
Et la rose bientôt refleurit sur sa bouche.
Vous demandez pourquoi du lard et de gros pois
Sont encore un régal aux calendes du mois.
Granis, comme au vieux temps de nos premiers ancêtres,
A conservé le goût des alimens champêtres;
Elle n'exige pas que le luxe à grands frais
Ordonne ses festins et raffine ses mets.
Alors nageait en paix et la carpe et l'anguille,
Et l'huître en sûreté baillait dans sa coquille:
Aux champs du Latium on ne connaissait pas
L'oiseau dont l'Ionie enrichit nos repas:
On ne vantait alors que sur la renommée
Celui qui se nourrit de la chair du Pygmée:
Le plumage du paon en faisait tout le prix,
Et la table frugale ignorait la perdrix:
Le porc était le mets des fêtes solennelles.
Des campagnes alors les moissons les plus belles
N'étaient qu'un maigre épi, des fèves et des pois.
On prétend que quiconque aux premiers jours du mois
Goûte du mets sacré le mélange rustique,
Jamais de l'estomac n'a connu la colique.

Temple dédié à Junon par Camille.

C'est en ce jour encor que sous un vieux surnom
Rome bâtit un temple à l'auguste Junon.
On voit ce monument dédié par Camille,
Où fut de Manlius l'orgueilleux domicile :
Ce Manlius si grand par ses premiers exploits,
Heureux si, repoussant les armes des Gaulois,
Défenseur de nos dieux et de leur citadelle,
Il fût mort tout couvert d'une gloire si belle.
Il affecta l'empire ; et jugé, convaincu,
Mourut en criminel, pour avoir trop vécu.
Ce jour de Mars encore on célèbre une fête.
On ouvre aussi ton temple, ô terrible Tempête !
Il te fut dédié, quand la fureur des flots
Près des rochers de Corse épargna nos vaisseaux.

Lever de l'Aigle et des Hyades.

Pour contempler les cieux abandonnons la terre :
Au lever de l'oiseau messager du tonnerre,
L'astre d'Hyas succède, et de son urne d'or
Épanche sur les champs son humide trésor.
Deux fois renaît l'Aurore, et deux fois la rosée
Suspend ses diamans sur la gerbe arrosée.
Il luit ce jour fameux où, dans les champs Latins
Le destin de Pyrrhus balançant nos destins,

Appius dévoua le temple de Bellonne,
Des Romains belliqueux belliqueuse patronne.
Il refusa la paix; et son triomphe apprit
Qu'un aveugle voit loin par les yeux de l'esprit.
Sur le parvis du temple où Bellonne réside
On voit, des bancs du Cirque où l'Édile préside,
S'élever en colonne un faisceau de longs dards.
C'est là qu'un Fécial, héraut sacré de Mars,
Quand l'aigle aux nations va porter son tonnerre,
Lance le javelot précurseur de la guerre.

Temple d'Hercule.

On fête Hercule encor; le Cirque est sous sa loi:
L'oracle Sibyllin lui donna cet emploi.
Il est des fils de Mars le patron et l'exemple;
Et ce fut toi, Sylla, qui rétablis son temple.

Culte du dieu Sancus.

Sancus, ou Fidius, ou Semon, de vous trois
Dites-moi qui préside aux nones de ce mois.
Apprends, me dit Sancus, si le Romain l'ignore,
Que sous ce triple nom c'est moi seul qu'on adore.
Sur le mont Quirinal, où tu vois mon autel,
Le Sabin consacra mon culte solennel.

Jours interdits aux cérémonies nuptiales.

J'ai dans Rome une fille, une fille chérie :
Puisse durer longtemps son bonheur et sa vie !
Jadis, quand je voulus lui donner un époux,
Et d'un hymen heureux et conforme à ses goûts
Allumer le flambeau sous les plus saints auspices,
Je m'informai des jours ou plus ou moins propices.
J'appris que les amans, aux ides de ce mois,
Pouvaient fixer un jour et le prendre à leur choix.
Attends ces jours, me dit la Flamine Diale,
Si tu veux allumer la torche nuptiale.
Avant que de Vesta le temple balayé,
D'un long amas de cendre ait été nettoyé,
Moi-même je ne peux ni me peigner sans crime,
Ni toucher d'un époux la couche légitime.
Ne te hâte donc pas : différe si tu veux
Que l'hymen favorise et ta fille et tes vœux.

Coucher d'Arcas. Fête des pêcheurs du Tibre.

Mais depuis que trois fois j'ai vu Phœbé renaître,
Les nones ne sont plus ; Arcas va disparaître,
Et l'Ourse ne craint plus le chasseur qui la suit :
Alors, il m'en souvient, alors un beau jour luit.
Alors sur les gazons le peuple heureux et libre
Célèbre aux champs de Mars les jeux sacrés du Tibre.

Quarante fois à Rome une époque annuelle
Ramena de Palès la fête solennelle,
Avant qu'elle eut reçu le culte de Vesta.
C'est toi qui l'établis, pacifique Numa;
Roi plein envers les dieux de respect et de crainte!
Son temple, dont le jaspe environne l'enceinte,
D'un mur tissu de jonc fut enclos autrefois;
Le chaume et non l'airain couvrait ses humbles toits.
L'étroit compartiment du vestibule antique
Fut du Pontife-roi le palais magnifique.
Si l'on a de ce temple agrandi les contours,
Sa forme circulaire est la même toujours.
On croit que cette forme est un mystique emblème.
Et la Terre et Vesta, l'une et l'autre est la même:
L'une et l'autre a son feu, ses foyers éternels.
L'une a sa place au centre, et l'autre ses autels.
Sans appui soutenue, énorme et vaste boule,
Dans les airs en suspens la terre nage et roule.
Le globe, par son poids centre de l'univers,
S'éloigne également de tous les points divers.
S'il n'était pas convexe, il perdrait la balance
Qui le fixe au milieu de l'univers immense.
Ouvrage d'Archimède, un globe est en suspens
Dans l'air qu'un ciel de verre emprisonne au dedans.
Sphérique en ses contours, l'image de la terre
S'éloigne également de tous les points du verre.
Tel ton temple, ô Vesta! pour centre a ton autel,
Et son cintre ressemble à la voûte du ciel.

On veut savoir pourquoi, seule entre les déesses,
Vesta se fait servir par des vierges prêtresses.
On dit que des amours de Saturne et d'Opis,
Et Junon et Cérès furent les premiers fruits.
Vesta naquit depuis, et son destin diffère.
Junon comme Cérès devint épouse et mère.
Vesta, vous le savez, ne connut point d'époux.
Faut-il donc s'étonner que, chaste dans ses goûts,
Elle aime à présider à de chastes Vestales?
Vierge, elle se confie à des mains virginales.
Ce qu'on nomme Vesta, c'est cet élément pur,
Ce feu vierge qui luit à la voûte d'azur.
J'avais cru qu'au milieu du temple circulaire
Résidait de Vesta l'image tutélaire.
Non: son dôme recèle un feu pur, éternel;
La flamme est la déesse et vit sur son autel.
Autrefois le foyer où le feu sacré brûle,
Fut placé dans le lieu qu'on nomme vestibule.
Près des foyers, selon l'usage des vieux temps,
On se mettait à table, assis sur de longs bancs,
Et les dieux prenaient part à la fête commune.
C'est la coutume encore aux festins de Vacune.
Les mets sur la patère à Vesta présentés
Sont un reste aujourd'hui de ces solennités.

Fête des Meuniers et des Boulangers.

Mais pourquoi ces mulets couronnés de guirlandes,
Et ces pains à leur cou suspendus en offrandes?

A griller le froment autrefois dans les bourgs
Les villageois bornaient l'usage de leurs fours.
Sur des plateaux garnis et de brique et de plâtre
Le pain se préparait à la chaleur de l'âtre.
L'artisan qui pétrit et l'âne des meuniers.
Chôment également la fête des foyers.

Aventure de Priape et de Vesta.

Faut-il que dans mes vers je taise ou je raconte,
Priape, dieu lascif, ta luxure et ta honte?
La déesse au front ceint de remparts et de tours,
A sa fête, des dieux invita le concours,
Les Nymphes, les Sylvains, déités des campagnes,
Et les Faunes et Pan, déités des montagnes.
Compagnon de Bacchus, ami de la gaîté,
Silène s'y trouva, sans qu'on l'eût invité.
Festins sacrés des dieux! non, je ne veux point feindre,
Je ne vous ai point vus, et je ne peux vous peindre.
La veille se prolonge au milieu des flacons.
L'Ida, dans les détours de ces sombres vallons,
Là, voit les conviés errans à l'aventure,
Ici, les voit couchés sur la molle verdure.
Un groupe est endormi; l'autre danse, et les bras
S'enchaînent en cadence aussi bien que les pas.
La tête sur des fleurs nonchalamment penchée,
Sur un lit de gazon Vesta s'était couchée.

Rien n'alarme la paix de son sommeil profond.
Cependant des jardins le gardien rubicond,
Convoitant quelque nymphe ou des bois ou de l'onde,
Dans l'ombre allant, venant, Priape fait sa ronde.
Il vient près de Vesta. Je ne vous dirai point
S'il sut que ce fût elle, on ignore ce point :
A l'en croire du moins, ce fut une méprise.
D'une lubrique ardeur il sent son ame éprise ;
Et, le cœur palpitant de mouvemens lascifs,
Il retient son haleine et marche à pas furtifs.
Dans un pré plein de fleurs gazouille une fontaine :
Non loin de là broutait l'âne du vieux Silène.
Priape est à son but, quand de sa rauque voix
L'âne malencontreux épouvante le bois.
La déesse en sursaut se réveille, et Priape,
Honni par tous les dieux, honteusement s'échappe.
Lampsaque au dieu lascif qu'adore l'Hellespont
Immole l'animal auteur de son affront.
Toi, Vesta, de festons tu couronnes sa tête,
Et d'un collier de pains tu l'ornes à ta fête :
Tu suspens les travaux de l'âne et du meunier,
Et la meule en repos a cessé de crier.

Jupiter Pistor.

Et toi, grand Jupiter, que Pistor on surnomme,
Je dirai d'où ce nom te fut donné dans Rome.
Les Gaulois, et la faim, plus cruelle que Mars,
Jadis du Capitole assiégeaient les remparts.

Dans le conseil des dieux le dieu du Capitole
Ordonne à Mars son fils de prendre la parole.
Ignore-t-on, dit-il, les malheurs des Latins?
Faut-il que ma douleur déplore leurs destins?
Mais s'il faut que leurs maux soient connus à ma honte,
Rome va succomber: le Gaulois la surmonte.
Où donc est cet empire à ses destins promis,
Qui devait s'élever sur l'univers soumis?
Déja par ses exploits la ville aux sept collines
Avait mis sous le joug les nations voisines.
Que ne promettaient pas ses triomphes passés?
Aujourd'hui de leurs toits les Romains sont chassés.
Elle a vu, sous les yeux de leurs dieux domestiques,
Égorger ses vieillards assis sous leurs portiques;
Elle a vu les autels de l'auguste Vesta,
Ces foyers saints qu'Énée autrefois apporta,
Transfuges de ses murs et de leur sanctuaire,
Transporter dans l'exil leur flamme tutélaire.
Et ce peuple croirait à des dieux immortels!
Ah! s'il vient à songer que ce sont vos autels,
Ces tours, ce Capitole où Jupiter réside,
Qu'assiége un ennemi de leur pillage avide,
Il dira que ses dieux sont des dieux impuissans,
Et que les honorer c'est perdre son encens.
Plût au ciel que du moins ils pussent se défendre,
Résolus de périr plutôt que de se rendre!
Mais, hélas! dans leurs murs, assiégés par la faim,
Du lâche qui se rend ils craignent le destin.

Quirinus, dieu de Rome, et la mère d'Énée,
Et Vesta plaint aussi sa ville abandonnée.
Le destin de ces murs est cher à tous les dieux,
Répond le roi du ciel : le Gaulois odieux
Sur ton peuple, ô mon fils, paîra cher sa victoire.
Vesta, ne craignez rien, pourvu qu'on puisse croire
Que des dons de Cérès abondent les Romains:
Oui, que par eux, malgré la disette des grains,
Tous les blés soient broyés sous la meule qui crie,
Et qu'on durcisse au feu la farine pétrie.
Il dit: les dieux de Rome approuvent son discours.
Déja la nuit s'avance au milieu de son cours.
De fatigue épuisé, chacun des chefs sommeille.
La voix de Jupiter en sursaut les réveille.
Levez-vous, et jetez, du sommet de vos tours,
Parmi les assiégeans votre dernier secours.
On se lève, on s'étonne, on doute, on délibère :
Quel est donc ce secours dont on doit se défaire?
Cérès, ce sont tes dons durcis dans les foyers.
On les jette des murs sur les longs boucliers,
Et les casques d'airain de leur chute résonnent.
D'un long siége lassés, les Gaulois l'abandonnent ;
Ils ont perdu l'espoir de vaincre par la faim.
A Jupiter Pistor on élève en airain
Un autel, monument de Rome délivrée.

Le Vélabre.

Je revenais, Vesta, de ta fête sacrée:

Je vis dans le Vélabre une femme aux pieds nus
Pratiquer en marchant des rites inconnus.
Curieux, je m'arrête et regarde en silence.
Témoin de ma surprise et de mon ignorance,
Près d'elle, sur un banc, m'invitant à m'asseoir,
Une vieille m'apprend ce que je veux savoir.
Ces places, ces chemins, au temps de nos ancêtres,
N'étaient qu'une saussaie et des marais champêtres :
Cet autel, élevé sur un lac qui n'est plus,
Conserve encor le nom du lac de Curtius :
Où du Cirque s'étend la route triomphale,
Croissait le jonc fangeux et l'algue fluviale.
Le soir, le long des eaux, revenant des faubourgs,
Le convive joyeux, en chantant ses amours,
Aux bateliers du Tibre, à la langue mordante,
Lançait de ses propos la saillie agaçante.
Ici, d'un bois humide, à travers des roseaux,
Autrefois, les pieds nus, on traversait les eaux.
L'étang a disparu : mais l'usage subsiste.
Ma bonne mère, adieu, que Vesta vous assiste,
Lui dis-je, et que du ciel les regards indulgens
Rendent doux et serein le soir de vos vieux ans.

Palladium apporté de Troie en Italie.

Ce que je vais conter, je l'ai su dès l'enfance :
Mais dois-je pour cela le passer sous silence ?

Puissant roi de l'Asie, Ilus, du sang de Tros,
Avait donné son nom à des remparts nouveaux.
On dit que de Pallas une image immortelle
Tomba du haut des cieux dans la ville nouvelle.
J'ai vu la citadelle où Minerve habita :
Elle habite aujourd'hui le temple de Vesta.
Au fond d'un bois épais, sous sa grotte écartée,
Ilus interrogea l'oracle de Sminthée.
La bouche d'Apollon, qui ne mentit jamais,
Du Destin, en ces mots, prononça les arrêts :
Fils de Tros, si tu veux qu'Ilion se conserve,
Conserve dans tes murs l'image de Minerve.
Ilus mit tous ses soins à conserver Pallas;
Son fils, Laomédon, ne la négligea pas :
Mais Priam ne sut pas défendre son refuge.
Minerve en le quittant se vengea de son juge :
Soit que de tous les Grecs le plus propre aux larcins,
Ulysse ait d'Ilion emporté les destins;
Soit que, sauveur pieux des dieux de sa patrie,
Enée ait enlevé cette image chérie.
Ce fait douteux se perd dans des siécles obscurs :
Mais toujours est-il vrai qu'elle habite nos murs.
C'est là qu'à la clarté de sa flamme immortelle,
Les yeux toujours ouverts, Vesta veille sur elle.

Embrasement du Temple de Vesta.

O combien nos ayeux frémirent autrefois,
Quand l'auguste Vesta s'embrasa sous ses toits !

Partout du feu sacré, dans sa demeure sainte,
Une flamme profane enveloppait l'enceinte.
On entendait gémir les Vestales en pleurs :
Elles tremblaient ; la crainte avait glacé leurs cœurs.
Métellus, grand Pontife, à haute voix s'écrie :
Prêtresses de Vesta, secourez la patrie.
Que faites-vous ? des pleurs ne sont pas des secours ;
Hâtez-vous de sauver, au péril de vos jours,
Les gages si sacrés du salut de l'empire.
Eh ! quoi ? vous balancez ! Quand Vesta, qui m'inspire,
Vous dit de tout oser pour les dieux et pour nous,
Je vous vois et frémir et tomber à genoux !
Il tient une urne pleine en ses mains élevée :
Si j'entre dans l'enceinte aux vierges réservée,
Dit-il, ô dieux de Rome ! ô Vesta ! pardonnez.
Si c'est un crime, hélas ! si vous me condamnez,
Ne punissez que moi : votre victime est prête :
Que Rome soit sauvée aux dépens de ma tête.
A peine a-t-il parlé, plein d'un beau dévoûment,
Il s'élance au milieu du vaste embrasement.
Aux sacriléges feux Minerve est enlevée :
Du prêtre de Vesta l'audace l'a sauvée.
Feux sacrés ! sans danger vous brillez aujourd'hui :
César veille pour vous, et vous veillez pour lui.
Votre flamme aux Romains sera toujours propice.
Le Pontife est un dieu : jamais, sous son auspice,
Une vierge, souillant son innocent bandeau,
Ne descendra vivante au fond de son tombeau.

Succès de Brutus en Espagne. Défaite de Crassus.

Brutus, qui de l'Espagne écrasa la milice,
Ce jour, couvrit de sang les champs de la Galice.
L'ordre inégal du ciel, qui régit l'univers,
Souvent aux grands succès mêle de grands revers.
Ce jour, Crassus perdit, aux plaines de l'Asie,
Ses aigles, son armée, et son fils et la vie.
O Parthe! dit Vesta, tes triomphes sont vains:
Tu rendras à César les aigles des Romains;
Rome te punira de l'avoir outragée,
Et l'ombre de Crassus enfin sera vengée.

Lever du Dauphin.

Quand l'âne à longue oreille a repris ses labeurs,
Quand on ôte à son front ses couronnes de fleurs,
Quand la meule au moulin à tourner recommence,
Le nocher, qui des cieux a quelque expérience,
Dira: Nous reverrons le Dauphin de retour
Lorsque la nuit humide aura chassé le jour.

Fête de la déesse Matute.

Déja Tithon se plaint qu'épouse matinale,
L'Aurore a déserté sa couche nuptiale;

L'étoile de Vénus des mers de l'Orient
S'élève à l'horizon, plus pur et plus riant.
Bonnes mères, venez, ce jour est votre fête;
Matute de son temple a décoré le faîte:
La déesse Thébaine a droit à votre encens;
Allez, de vos gâteaux offrez-lui les présens.
Non loin du champ de Mars, aux rivages du Tibre,
Où, roi de l'univers, s'assemble un peuple libre,
Du grand Cirque et des ponts un espace entouré
Tire son nom d'un bœuf en bronze figuré.
Le vieux roi Servius, là, par un culte antique,
Du temple de Matute éleva le portique.
Quelle est cette déesse? et pourquoi des fourneaux
Doivent-ils préparer ses jaunissans gâteaux?
Pourquoi loin de son temple un usage sévère
Chasse-t-il de nos toits l'esclave mercenaire?
O toi, qui ceins ton front de lierre et de raisins,
Bacchus, dieu des bons vers, des jeux et des festins,
Dis-moi les attributs de la mère Thébaine:
Je chante ta famille; échauffe donc ma veine.
Jupiter, trop soumis à ses vœux indiscrets,
Avait de Sémélé consumé les attraits.
Ino sauva son fils au jour de sa naissance,
Et donna tous ses soins à nourrir son enfance.
Ces soins ont de Junon irrité la fureur.
Hélas! son nourrisson est le sang de sa sœur.
Athamas est trompé par une fausse image:
Léarque, tu péris victime de sa rage.

Un bûcher, que ta mère inonde de ses pleurs,
A ta jeune ombre, hélas! rend les derniers honneurs.
Les cheveux en désordre, en hurlant de ta perte,
Elle enlève au berceau l'innocent Mélicerte.
Un promontoire au loin s'allonge dans les airs;
Et son double rivage est battu par deux mers.
Furieuse, elle court, y vole, et de sa cime
S'élance avec son fils dans le profond abyme.
Mais Panope et ses sœurs, les filles de Thétis,
Reçoivent dans leur chute et la mère et son fils,
Et nageant mollement sur la vague aplanie,
Les portent dans le Tibre aux champs de l'Ausonie.
L'une et l'autre, en ce temps, parmi les dieux des eaux
N'avaient point pris des noms et des destins nouveaux.
Elle arrive en un bois, où parmi les Dryades
Des monts de l'Ausonie habitaient les Thyades.
Elle apprend que des Grecs, colons des champs Latins,
Ont suivi sur ces bords Évandre et ses destins.

Mais contre elle Junon excite les Bacchantes,
Et déguisant ses traits, O femmes imprudentes!
Dit-elle, quelle est donc votre aveugle pitié?
L'étrangère vous trompe au nom de l'amitié;
Elle vient de vos chœurs épier le mystère.
Punissez sur le fils le crime de la mère.

Les Ménades soudain l'attaquent à grands cris.
Entre ses bras tremblans elle presse son fils;
Elle invoque les dieux que le pays adore:
Dieux, déesses, qu'Ino ne connaît pas encore,

Dit elle, exaucez-moi, venez à mon secours;
C'est en vous qu'une mère a mis son seul recours.
Ses cris de l'Aventin ont frappé la montagne.
Arrivé sur ces bords des rives de l'Espagne,
Hercule est dans la plaine : il l'entend ; et soudain
Vers sa voix à grands pas il presse son chemin.
Il paraît. A sa vue, une lâche épouvante
Emporte au fond des bois la cruelle Bacchante.
Ino, qui se confie à ses secours vengeurs,
Au héros à demi raconte ses malheurs.
La présence d'un fils l'empêche de tout dire ;
Et son cœur se reproche un coupable délire.
Déja le nom d'Ino, dans les champs, aux hameaux,
Vole de bouche en bouche, et d'échos en échos.
Carmente fut, dit-on, son hôtesse fidelle ;
Et son long jeûne, enfin, fut apaisé par elle.
On apporte des mets par ses mains préparés,
Des gâteaux sur la flamme à la hâte dorés.
Elle préfère encore, au grand jour de sa fête,
Cette rustique offrande aux mets que l'art apprête.
Prêtresse du Tégée, ô vous de qui les soins,
Dit-elle, ont d'une mère accueilli les besoins ;
Organe du destin, que votre voix prononce
Ce qu'aujourd'hui le ciel permet qu'elle m'annonce.
Carmente se remplit de la divinité.
Plus auguste, plus sainte, un air de majesté
Au dessus de l'humain semble agrandir son être,
Et l'œil en la voyant ne peut la reconnaître.

Ino, réjouis-toi, tes malheurs sont finis,
Dit-elle, sois toujours propice à ce pays.
Téthys te recevra dans ses grottes profondes,
Et ton fils avec toi règnera sur les ondes.
Vos noms seront changés, ainsi que vos destins :
Toi, tu seras Matute aux rivages Latins,
Et ton fils, dieu des ports, se nommera Portune.
Allez, protégez-nous à la cour de Neptune.
Elle dit; dieux des mers, ils ont changé de nom :
Elle est Leucothoé, son fils est Palémon.
Vous demandez pourquoi, par Ino repoussées,
Les esclaves toujours loin d'elle sont chassées.
La déesse les hait, et non pas sans raison.
O fille de Cadmus! esclave en ta maison,
Une femme enchaîna ton époux infidelle;
Elle usurpa ton lit. Il fut instruit par elle
Que de stérilité la flamme avait frappé
Les grains que tu donnais au laboureur trompé;
Et de ce crime en vain ta déité s'excuse :
La Grèce te l'impute, un cri public t'accuse.
Tendres mères, pour vous, pour vos fils innocens,
A cette déité n'offrez point votre encens.
Hélas! elle fut loin d'être une heureuse mère.
Mais pour d'autres enfans, déesse tutélaire,
Elle entendra vos vœux: son pupille du moins,
Bacchus, plus que son fils, fut heureux de ses soins.

Défaite de Rutile par les Marses.

Autrefois à Rutile elle avait dit : Arrête ;
Où vas-tu dans ce jour consacré pour ma fête ?
Elle avait dit trop vrai ; la phalange Romaine
Grossit de flots de sang les ondes du Tolène.
Un an s'est écoulé ; le même jour a lui :
Un Préteur va combattre et périr comme lui.

Temple dédié à la Fortune par le roi Servius.

Tu réclames ce jour : c'est ta fête, ô Fortune !
De vos cultes divers l'origine est commune.
Mais quel est sous ton dôme, en ces enfoncemens,
Ce demi-dieu couvert sous d'épais vêtemens ?
C'est le roi Servius, lui qui fonda ton temple.
Mais pourquoi sous un voile à l'œil qui le contemple
A-t-on caché ses traits ? Les récits sont divers ;
Et dans le doute, ici, s'embarrassent mes vers.
On dit que ce mortel captiva la tendresse ;
Pour lui tu ne fus pas une aveugle déesse :
De tes amours furtifs tu déguises l'aveu ;
Tu rougis d'un amant qui ne fut pas un dieu.
On dit que dans nos murs la porte Fénestelle
Rappelle la fenêtre où passait l'immortelle.

Elle a honte aujourd'hui de ses amours passés,
Et couvre Servius de voiles entassés.
Peut-être est-il plus vrai que la douleur publique
A consacré le deuil de ce roi pacifique.
On pleurait son trépas, et de ses traits chéris
L'image redoublait et les pleurs et les cris.
Il fallut dérober cette image à la vue,
Et de voiles épais on couvrit sa statue.

Servius détrôné par sa fille et par son gendre.

Un plus vaste sujet appelle mes pinceaux :
Mais dans un cadre étroit renfermons mes tableaux.
Tullia, de Tarquin épouse par le crime,
A des crimes nouveaux l'aiguillonne et l'anime.
Eh ! que nous sert qu'unis par des forfaits égaux
D'un frère et d'une sœur nous soyons les bourreaux?
Nous devions laisser vivre et ma sœur et ton frère,
Si, couverts de leur sang, nous respectons un père.
Osons tout, il le faut : qu'il tombe sous tes coups ;
Son sceptre est une dot digne de mon époux.
Va, crois-moi, pour régner le meurtre est légitime :
Heureux, il est vertu ; malheureux, il est crime.
Tarquin, foulant aux pieds la nature et la loi,
Superbe, ose s'asseoir au trône de son roi.
Le peuple s'arme : Rome est un champ de carnage.
L'audace accable, hélas ! la faiblesse de l'âge ;

Et le vieux Servius, par sa fille outragé,
Non loin de son palais tombe et meurt égorgé.
La vertu cède au crime; et Tarquin, gendre impie,
Arrache à son beau-père et le sceptre et la vie.
Triomphante, au milieu de ses sujets en deuil,
Tullia, sur un char, s'avance avec orgueil.
Le conducteur du char, à l'aspect de son maître,
Recule, et sans pleurer ne peut le reconnaître :
Ses coursiers affligés partagent ses douleurs.
Qui t'arrête? quel prix attends-tu de tes pleurs?
Avance, lui dit-elle, avance, et que ta roue
Passe sur son visage écrasé dans la boue.
Une place en nos murs, théâtre du forfait,
Atteste par son nom cet exécrable fait.
Du monument pieux dédié par son père
Elle osa profaner l'auguste sanctuaire.
Là, sur un trône assis, demi-dieu révéré,
Le vieux roi Servius en marbre est figuré.
Je raconte un prodige. On dit que la statue,
D'horreur, sous ses deux mains, couvrit alors sa vue.
Une voix s'entendit, qui prononça ces mots :
Epargnez à mes yeux des outrages nouveaux;
Epargnez-moi l'aspect d'une fille coupable.
Un voile enveloppa sa tête vénérable.
La Fortune défend de l'enlever jamais.
Romains, le jour, dit-elle, où de ce voile épais
Vous priverez son front, jour sinistre et funeste,
Sera le dernier jour de la pudeur modeste.

Honorez, sans le voir, ce modèle des rois :
Son oreille est ouverte; il entend votre voix.

Naissance miraculeuse de Servius.

Quand ce temple brûla d'une flamme imprévue,
Le feu de Servius respecta la statue.
Vulcain fit ce prodige en faveur de son fils,
Gage de ses amours pour l'esclave Ocrésis.
Un jour que Tanaquil préparait avec elle
Sur le foyer sacré l'offrande solennelle;
Tandis qu'elle s'occupe à ce pieux devoir,
Au milieu de la cendre, on vit, ou l'on crut voir,
De la virilité la forme génitale.
Le foyer fut du dieu la couche nuptiale.
Par ordre de la reine, elle embrasse l'autel,
Et conçut un enfant né d'un germe immortel.
Son père l'attesta, quand une étoile errante
Couronna ses cheveux d'une flamme innocente.

Temple de la Concorde dédié par Livie.

C'est en ce jour encor que Livie à grands frais
De la sainte Concorde éleva le palais.
Avec son digne époux son union fidèle
Consacra la vertu dont elle est le modèle.
Où s'élève un portique, ennobli par son nom,
Un vaste bâtiment, somptueuse maison,

Étalait sa richesse et sa magnificence.
On eût pris ce palais pour une ville immense.
La place de ses murs est ce qui reste d'eux :
C'était un monument d'un luxe dangereux.
Auguste, en détruisant ce fastueux ouvrage,
Lui-même s'est privé d'un superbe héritage.
De l'austère Censure on consacre les droits,
Quand l'exemple est donné par le vengeur des lois.

Fête de Minerve.

Il est temps de chanter les fêtes de Minerve ;
Viens, ô docte Pallas, viens inspirer ma verve.
Pourquoi ces longs habits, ces masques différens,
Et ces joueurs de flûte en nos remparts errans ?
Je dis ; et, déposant son égide guerrière,
La déesse en ces mots répond à ma prière.
L'usage de la flûte aux sons mélodieux
Fut longtemps en honneur chez nos premiers ayeux.
La flûte résonnait dans les temples antiques :
La flûte résonnait dans les fêtes publiques :
La flûte accompagnait la danse ; et ses accords
Chantaient en sons plaintifs les obsèques des morts.
Ce bel art eut longtemps sa juste récompense.
Un autre temps suivit, qui vit sa décadence.
L'Édile dans ces jours, par une austère loi,
A dix flûtes borna le funèbre convoi.
Exilés dans Tibur par la loi de l'Édile,
Tous les joueurs de flûte abandonnent la ville.

On n'entend plus la flûte aux autels de nos dieux,
La scène n'entend plus ses sons mélodieux.
La flûte est en exil : bannis de nos murailles,
Ses sons n'escortent plus le chœur des funérailles.
Un autre événement, que l'on fête en ce jour,
De la flûte en nos murs signala le retour.
Un esclave affranchi, libre et digne de l'être,
Possédait dans Tibur une maison champêtre.
Il prépare un festin, fête où ne manqua pas
La troupe musicale, invitée au repas.
Il était nuit. Le vin échauffe l'assemblée;
Leur tête est en délire et leur vue est troublée.
Un inconnu survient, de son message instruit :
Cessez, cessez, dit-il, cette orgie et ce bruit,
Il en est temps; celui qui vous a rendu libre
Arrive en ce moment de sa maison du Tibre.
Hors de table, à ces mots, on voit les conviés
Se lever, et tremblans chanceler sur leurs pieds.
Il ne se hâtaient pas : on leur ouvre la porte,
Et dans un vaste char tour-à-tour on les porte.
La nuit, le mouvement, le vin et ses vapeurs,
D'un sommeil léthargique endorment les buveurs.
Le char roule en nos murs la troupe qui sommeille;
Elle est dans le Forum quand le jour la réveille.
Assoupis par le vin et par un temps obscur,
Ces dormeurs avaient cru retourner à Tibur.
Plautius du Sénat élude la censure :
Il ordonne qu'un masque habille leur figure.

Il fait plus : il confond, sous de longs vêtemens,
La chanteuse mêlée aux joueurs d'instrumens.
Son collégue approuva cette supercherie.
Aux ides de ce mois, une aimable folie
Retrace et leur costume et leurs masques divers;
Et sur le mode antique on module des airs.

La flûte inventée par Minerve.

Elle dit : je demande encore à l'immortelle
Comment ce jour de fête est consacré par elle.
C'est moi qui la première au buis percé de trous
Appris à résonner en sons aigus et doux.
Cet art me plut d'abord : il était mon ouvrage.
Mais lorsqu'aux bords des eaux observant mon image,
Je vis dans leur miroir, et mes muscles enflés,
Et ma joue et mes traits par le souffle gonflés,
J'eus honte d'une gloire à ce prix achetée;
De dépit, loin de moi ma flûte est rejetée.
Au bruit de mes accens attiré sur ce bord,
Un Satyre la trouve, et l'admire d'abord.
Du nouvel instrument il ignorait l'usage :
Mais il voit que son bec ouvre à l'air un passage;
Il l'applique à sa bouche, et des tons cadencés
Résonnent sous ses doigts ou levés ou baissés.
Il se plaît aux accords que son haleine enfante :
Et déjà son renom, dans les bois qu'il enchante,

Le rend superbe et vain des progrès de son art.
Puni de son orgueil, il s'en repent trop tard.
Il défie Apollon : et le dieu de la lyre
Fait écorcher vivant le malheureux Satyre.

Lever des Hyades, d'Orion et du Dauphin.

Trois fois renaît le jour : l'astre de Thyéné
Brille au front du Taureau d'étoiles couronné.
Le Tybre, ce jour-là, dans la mer de Toscane.
Des cendres de Vesta roule l'amas profane.
Si l'on peut se fier aux zéphyrs inconstans,
Déployez votre voile abandonnée aux vents,
Hardis navigateurs ; leur souffle vous seconde.
Quand le char du soleil s'est replongé dans l'onde,
Quand le pôle se ceint d'astres sereins et clairs,
Le superbe Orion s'élève dans les airs.
La nuit du lendemain, dans l'azur de ses voiles,
Du céleste Dauphin voit briller les étoiles.
Dans les plaines d'Algide elle vit les Romains
Triompher autrefois de deux peuples voisins.
La victoire à ton char, ô Tuberte Posthume,
Attela les coursiers qu'abreuve le Clitume.

Le Soleil entre dans le Cancer.

Joignez au jour du mois deux fois six jours nouveaux;
Le Soleil quittera le signe des Gémeaux,

Et, du cercle de l'an poursuivant la carrière,
Rougira le Cancer des feux de sa lumière.

Le dieu Summanus.

Déja l'aube se lève : elle a chassé la nuit,
Et des prés nébuleux l'humidité s'enfuit.
En ce jour, quel que soit le dieu qu'ainsi l'on nomme,
Un temple à Summanus fut élevé dans Rome.
Ce fut au temps fatal où la cité de Mars
Vit le camp de Pyrrhus menacer ses remparts.

Le Serpentaire ou signe d'Esculape. Hippolyte ressuscité.

Sitôt que Galatée, aimable Néréide,
Aura reçu Phœbus dans son palais humide,
Le dieu que foudroya son ayeul Jupiter,
Le fils de Corinis, aux voûtes de l'Éther
Se lève, et dans sa main tient deux serpens mystiques,
Du pouvoir de son art attributs symboliques.
Qui ne connaît pas Phèdre ? Hélas, dans son erreur,
D'un père malheureux la crédule fureur
De son fils au trépas dévoua l'innocence :
Le ciel, pour le punir, confirma sa sentence.
Hippolyte, exilé par un ordre inhumain,
Des remparts de Trézène avait pris le chemin.

La mer s'enfle et du sein des vagues mugissantes
Vomit un monstre armé de cornes menaçantes.
Indociles au frein, ses coursiers effrayés
S'emportent au hasard, loin des chemins frayés.
A travers les rochers le char se précipite.
Un tronc heurte la roue; elle éclate : Hippolyte
Dans les rênes, hélas! demeure embarrassé,
Et roule tout sanglant, de roc en roc froissé.
Son corps n'est qu'une plaie : il expire; et Diane
Reproche son destin au ciel qu'elle condamne.
Consolez-vous, lui dit le fils de Coronis,
Je puis rendre le jour à ce vertueux fils.
Mon art de son trépas peut réparer le crime,
Et contraindre Pluton à rendre sa victime.
Il prépare des sucs qui des enfers vaincus
Ont déja rappelé les mânes de Glaucus :
Esculape, autrefois, apprit d'une coulœuvre
Les vertus de ces sucs que son art met en œuvre.
De simples qu'il exprime il imprègne son corps,
Et prononce des mots entendus par les morts.
Hippolyte sanglant, couché sur la poussière,
Se relève, respire et revoit la lumière.
Près du lac d'Aricie, à l'ombre des autels,
Diane le dérobe aux regards des mortels.
On le nomme Virbis : c'est le prêtre du temple.
Mais les Parques, qu'étonne un dangereux exemple,
Se plaignent qu'attentant aux droits de leurs ciseaux,
On ose renouer le fil de leurs fuseaux.

Jupiter, indigné du pouvoir d'Esculape,
Pour venger les enfers, de sa foudre le frappe.
Apollon, tu gémis de sa sévérité :
Mais pardonne à la loi de la nécessité ;
Ton fils devient un dieu. S'il punit son audace,
Son ayeul fait pour lui ce qu'il défend qu'on fasse.

Jour malheureux.

César, quoique tu sois le favori de Mars ;
Ne va pas de Bellonne affronter les hasards
Si du vol des oiseaux le présage est funeste ;
C'est par eux que du ciel l'avis se manifeste.
O bords du Trasimène, hélas ! vous attestez
Que ce jour fut fameux par nos calamités.
Le lendemain revient sous un meilleur auspice :
Syphax fut en ce jour vaincu par Massinisse ;
Ce jour a vu tomber la tête d'Asdrubal,
Et jeta la terreur dans le camp d'Annibal.

La Fortune-Forte.

Le mois succède au mois : le temps marche en silence.
Chaque jour est un pas de l'âge qui s'avance.
O Fortune, voici ta fête de retour.
Encor sept jours, et Juin va finir à son tour.

Va, cours à ses autels, peuple-roi, peuple libre.
Un roi fonda son temple aux rivages du Tibre.
Volez, les uns à pied, d'autres sur des bateaux :
Joutez, le verre en main, sur la lice des eaux :
De guirlandes de fleurs couronnez vos nacelles,
Théâtres de festins et de fêtes nouvelles.
Le peuple aime ces jeux : né d'un sang Plébéien,
Celui qui les fonda fut un roi citoyen.
Aux esclaves aussi cette férie est chère,
Et l'on sait qu'une esclave avait été sa mère.

Lever d'Orion ; Solstice d'été ; Fêtes compitales.

Un convive peu sobre, en revenant des bourgs,
Les yeux levés au ciel, jette en l'air ce discours.
Tu caches, Orion, ta ceinture étoilée ;
Demain peut-être encore elle sera voilée ;
Mais après je te vois ceindre ta zone d'or.
S'il était plus rassis, il pourrait dire encor :
Ce jour-là, de l'été reviendra le Solstice.
Les Lares ont un temple, et dans ce temps propice
On honore ces dieux protecteurs de nos toits.
Non loin de cette rue où sous d'habiles doigts
La rose et le jasmin se tressent en guirlandes,
A Jupiter Stator apportez vos offrandes.

Les Parques ont trois noms; les Grâces en ont trois;
Ce nombre reste encore aux derniers jours du mois.
Fils de Mars, toi qui ceins la robe trabéale,
Rome célèbre alors la fête Quirinale.

Hercule Musagètes.

Le mois de Jule arrive, et Juin finit son cours;
Muses, soutenez-moi dans la lice où je cours.
Qui vous associa cet Hercule invincible,
Qui sut fléchir enfin sa marâtre inflexible?
Je dis; Clio répond: Ce temple que tu vois,
Monument d'un Consul, a consacré ses lois.
Philippe, c'est de toi que la chaste Marcie
Tire le noble sang qui lui donna la vie.
Sa noblesse remonte au temps du vieux Ancus,
Ce roi dont Rome antique adora les vertus.
La beauté de Marcie est digne de sa race;
Et de ses traits charmans son esprit a la grace;
Elle réunit tout, talens, grandeurs, appas.
En louant ses attraits je ne l'offense pas,
Reine, et de Jupiter et la sœur et l'épouse:
Des droits de la beauté Junon même est jalouse.
De ta mère, ô César! par des nœuds de son choix
La sœur à ce Consul fut unie autrefois.

O gloire de ton sexe, ô toi leur digne fille,
Sois l'ornement chéri d'une auguste famille.
Ainsi chanta Clio. J'applaudis; et trois fois
La lyre, aux mains du dieu, résonna sous ses doigts.

Fin du sixième et dernier Livre.

TABLE
DES MATIÈRES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE *à Sa Majesté l'Empereur Napoléon.* Page j

Préface. v

Calendrier. lj

LIVRE PREMIER.

(Mois de Janvier).

Exposition. 1

Invocation à Germanicus. Ibid.

Année de Romulus. 2

Jours de féries et jours ouvrables. 3

Les calendes, les nones, les ides. 4

Fête de Janus. Ibid.

Attributs de Janus. 5

Commencement de l'année au solstice d'hiver. 7

Le travail permis le premier jour de l'an. 8

Souhaits de bonne année. 9

Origine des étrennes. 9
Arrivée de Saturne en Italie. 11
Règne de Janus en Italie. 12
Rome sauvée des Sabins par une inondation miraculeuse. 13
Temple de Janus fermé pendant la paix. 14
Temple d'Esculape. Ibid.
Eloge des premiers astronomes. 15
Coucher du Cancer : lever de la Lyre. Ibid.
Les fêtes Agonales. 16
Fables d'Aristée. 17
Sacrifices des animaux domestiques. 18
Priape et la nymphe Lotis. 19
Les oiseaux immolés en sacrifice. 21
Lever du Dauphin. 22
Fêtes Carmentales. Ibid.
Arrivée d'Evandre en Italie. 24
Prédiction de la grandeur future de Rome. Ibid.
Cacus puni par Hercule. 26
Autel d'Hercule. 27
Octave surnommé Auguste. 28
Chars rendus aux dames romaines. 29
Temple de la Concorde. 30
Le signe du Verseau. 31
Fêtes Sémentales. Ibid.

Temples de Castor et de Pollux. 33
Autel de la Paix. Ibid.

LIVRE SECOND.

(Mois de Février).

Exorde. 35
Origine du nom de Février. 36
Usage des expiations venu de la Grèce. Ibid.
Février autrefois le dernier mois de l'année. 37
Temples réparés par Auguste. Ibid.
Asiles ouverts dans les bois du Tibre. 38
Coucher de la Lyre, du Lion et du Dauphin. Ibid.
Arion sauvé par un Dauphin. 39
Auguste nommé Père de la patrie. 41
Lever du Verseau et du Bouvier céleste. 42
Aventure de Callisto. Ibid.
Fête de Faune. 44
Les trois cents Fabius. Ibid.
Lever du Corbeau, du Serpent, et de la céleste Coupe. 47
Fêtes Lupercales. 48
Aventure d'un Faune amoureux de la belle Omphale. 49

Rémus et Romulus courant nus à la poursuite des brigands. 52
Origine du nom de Lupercal. 53
Junon Lucine. 55
La constellation des Poissons. 56
Apothéose de Romulus. 57
Fêtes des fous. 58
Cérémonies pieuses en l'honneur des morts. 59
Pratiques religieuses à l'honneur de la déesse du Silence. 61
Origine de ce culte. 62
Fête des Charisties. 63
Fête du Dieu Terme. 64
Expulsion des Tarquins. 66
La mort de Lucrèce. 68
Approches du Printemps. 74
Courses au champ de Mars. Ibid.

LIVRE TROISIÈME.

(Mois de Mars).

Invocation à Mars. 75
Aventure de Mars et d'Ilia. Ibid.
Songe d'Ilia. 76

Naissance de Rémus et de Romulus. 77
Ils fondent la ville de Rome. 78
Culte de Mars. Ibid.
L'année de dix mois. 79
Mars, premier mois de l'année primitive. 81
Calendrier réformé par Jules-César. Ibid.
Les Fêtes matronales. 82
Fêtes de Consus. 83
Les Sabines enlevées réconcilient leurs pères et leurs époux. Ibid.
Fécondité du Printemps. 85
Junon Lucine. Ibid.
La fêtes des Ancilles. 86
Egérie. Ibid.
Faune et Picus. 88
Jupiter et Numa. 89
Bouclier tombé du ciel. 91
Mamure, ouvrier célèbre. 92
Coucher de l'un des Poissons. 93
Coucher du Bouvier; lever du Vendangeur. Ibid.
Auguste, grand-prêtre de Vesta. 94
Temple de Véjovis. Ibid.
Lever de Pégase. 95
La Couronne d'Ariane. 96
Courses des Chevaux. 98

Anne Perenna. 99
Anne, sœur de Didon. 100
Son arrivée en Italie. 101
Anne de Boville. 105
Mort de Jules-César. 107
Lever du Scorpion. 108
Fête de Bacchus. Ibid.
Découverte et usage du miel. 109
La Toge libre. 111
Le Milan, constellation. 112
Fête de Minerve. 113
Chapelle dédiée à Minerve captive. 114
Le signe du Belier. 115
Equinoxe du printemps. 116

LIVRE QUATRIÈME.

(Mois d'Avril).

Invocation à Vénus. 117
Généalogie de Romulus. 118
Origine du nom d'Avril. Grecs établis en Italie. 119
Autre origine du mois d'Avril : la fécondité de la nature au printemps. 121

Fêtes des Bains de Vénus. 123
La Fortune virile. 124
Vénus verticorde. Ibid.
Le coucher du Scorpion. 125
Le coucher des Pléyades. Ibid.
Fêtes de Cybèle. 126
Naissance de Jupiter. 127
Atys et Sangaris. 128
Statue de Cybèle apportée de Phrygie à Rome. 129
La Vestale Claudia. 132
Quête de Cybèle. 134
Jeux Mégalésiens. 135
Les Galles, prêtres de Cybèle. Ibid.
Dédicace du temple de la Fortune. 136
Jeux du Cirque en l'honneur de Jules César. Ibid.
Jeux du Cirque en l'honneur de Cérès. 137
Enlèvement de Proserpine. 138
Jupiter Victor. 148
La vache Forde. 149
Auguste proclamé Empereur. 151
Coucher des Hyades. Ibid.
Renards lâchés dans le Cirque avec des flambeaux allumés. 152

La constellation du Taureau. 153
Fêtes de Palès. 154
Hymne à Palès. 155
Origine des feux allumés aux fêtes de Palès. 157
Fondation de Rome. 158
Les Fêtes Vinales. 161
Origine de la fête du Vin. 162
Le milieu du Printemps. 163
La fête de la Rouille. Ibid.
Inauguration de Vesta. 165

LIVRE CINQUIÈME.

(Mois de Mai).

Incertitude sur l'origine du nom de Mai. 166
Première étymologie du mois de Mai. 167
Origine de la Majesté. Ibid.
Seconde étymologie : respect dû aux vieillards. 169
Troisième étymologie : Maïa, mère de Mercure. 170
La chèvre d'Amalthée. 172
Les dieux Lares. Ibid.
Temple de Cybèle. 173
Origine des Hyades. 174

Fête de Flore. 175
Hymen de Zéphyre et de Flore. Ibid.
Naissance de Mars. 177
Empire de Flore sur les divers fruits de la terre. 179
Origine des jeux Floraux. 180
Licence des jeux Floraux. 182
Illuminations et chasse dans le Cirque. 183
Le Signe du Centaure. 184
Lever de la Lyre et du Scorpion. 186
Fêtes Lémurales. Ibid.
Origine des Fêtes Lémurales. 187
Histoire d'Orion. 189
Temple de Mars bâti par Auguste. 192
Signe du Taureau, précurseur de l'été. 195
Enlèvement d'Europe. Ibid.
Figures de vieillards en osier jetées dans le Tibre. 196
Fête de Mercure. 198
Castor et Pollux, signe des Gémeaux. 199
Retour de la fête Agonale. Lustration des trompettes. 200
Dédicace d'un temple de la Fortune. 201

LIVRE SIXIÈME.

(Mois de Juin).

Origine du nom de ce mois. 202
Première étymologie. Ibid.
Seconde étymologie. 205
Troisième étymologie. 206
Fête de la déesse des Gonds. 207
Oiseaux de nuit nommés Strygès. 208
Temple dédié à Junon par Camille. 211
Lever de l'Aigle et des Hyades. Ibid.
Temple d'Hercule. 212
Culte du Dieu Sancus. Ibid.
Jours interdits aux cérémonies nuptiales. 213
Coucher d'Arcas. Fête des Pêcheurs du Tibre. Ibid.
Le Dieu Conseil. 214
Fête de Vesta. Ibid.
Fête des Meuniers et des Boulangers. 216
Aventure de Priape et de Vesta 217
Jupiter Pistor. 218
Le Vélabre. 220
Palladium apporté de Troie en Italie. 221
Embrasement du Temple de Vesta. 222

Succès de Brutus en Espagne. Défaite de Crassus. 224
Lever du Dauphin. Ibid.
Féte de la déesse Matute. Ibid.
Défaite de Rutile par les Marses. 229
Temple dédié à la Fortune par le roi Servius. Ibid.
Servius détrôné par sa fille et par son gendre. 230
Naissance miraculeuse de Servius. 232
Temple de la Concorde dédié par Livie. Ibid.
Féte de Minerve. 233
La flûte inventée par Minerve. 235
Lever des Hyades, d'Orion et du Dauphin. 236
Le Soleil entre dans le Cancer. Ibid.
Le Dieu Summanus. 237
Le Serpentaire ou signe d'Esculape. Hippolyte ressuscité. Ibid.
Jour malheureux. 239
La Fortune-Forte. Ibid.
Lever d'Orion; Solstice d'été; Fêtes compitales. 240
Hercule Musagètes. 241

Fin de la Table des Matières.

VA1
1551712

110
28